7348

Polat VII 2

LA PRINCESSE DE CHYPRE.

568254

LA PRINCESSE DE CHYPRE,

ROMAN HISTORIQUE;

Par URSULA SCHEULTERIE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

FRECHET, Libraire-Commissionnaire, rue du Petit-Lion Saint-Sulpice, nº. 21.

1807.

Biblioteca Nazionale Palat. Napoli

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE CHYPRE.

CHAPITRE XXXII.

La vîtesse de ses coursiers n'empêche point la princesse de fixer son attention sur les objets qui s'offrent à sa vue ; elle découvre que l'aspect de Cythère est aussi riant qu'agréable. De quelques côtés qu'elle tourne ses regards, elle n'apperçoit que des bocages charmans, des vergers délicieux, où les fruits et les fleurs flattent également l'œil enchanté. Bientôt on entre dans le bois de Cythère. Les plantes balsamiques qui émaillent le gazon, le contraste de la verdure naissante des bosquets, avec les arbres, dont l'hiver respecte la cime altière, et dont le feuillage éternel se nuance au prin-

tems de teintes jaunâtres et rougeâtres, présentent, par l'effet de la réverbération du soleil, une sorte de prestige qui semble orner la forêt des couleurs diaphanes et brillantes de la topaze et du rubis. Le char suit une route escarpée, qui, de temps à autre, laisse apercevoir, à travers le feuillage des arbres, les flots de la mer et la pointe blanchâtre des rochers qui bordent son rivage.

En entrant dans une grande et superbe allée, Zoé voit tout-à-coup défiler une bande de vingt à trente jeunes gens, vêtus de longues robes blanches, le front couronné de roses, qui marchent processionnellement, en chantant des hymmes en l'honneur de Vénus. Que veut dire ceci, dit aussitôt la princesse ?... Lauréa se hâte de prendre la parole ; née, non loin de Cythère, lui apprend que, de tems immémorial, à certaines époques de l'année, les prêtres d'Apollon se rendaient au temple de la déesse de Cythère. Depuis, dit-elle, que le christianisme a aboli le

culte de la déesse, le souvenir de ces fêtes s'est conservé dans la mémoire des jeunes gens, qui se plaisent de tems en tems à les renouveller. Ce n'est plus maintenant qu'une sorte de mascarade, que le peuple voit toujours avec plaisir. En effet, une foule nombreuse suit les prétendus prêtres d'Apollon, qui marchent deux à deux, du côté de l'allée opposée au char. Isménie applaudit beaucoup au renouvellement de cet usage; elle trouve que l'idée seule en est charmante. Elle fait remarquer à la princesse, que ces jeunes gens sont presque tous d'une figure agréable, et que la couronne de roses qui ceint leur front, leur sied à ravir. Dans l'instant où elle fait cette observation, Zoé reconnaît Noureddin au milieu d'eux; elle marche sur le pied d'Isménie, pour le lui faire remarquer; celle-ci qui a aussi reconnu le prince, fait signe à sa maîtresse de se contenir. Zoé ne répond rien à l'observation d'Isménie. Il lui semble que cette robe

flottante, cette couronne de roses, qui laisse appercevoir toute la beauté de ses cheveux, le fait paraître encore plus beau que sous le costume du berger Pâris. Elle jouit délicieusement du plaisir de le regarder, en feignant de n'être point apperçue. Lauréa reprend la parole, et trouble un peu la douce rêverie de Zoé; elle est sûre, dit-elle, que le marquis de Cythère est à la tête de ces jeunes gens; bientôt ce n'est plus un simple doute, elle le voit, elle le reconnaît; il est en effet le premier de la troupe: cette remarque déplaît à la princesse, qui aimerait beaucoup mieux qu'il fût absent. Tout le monde se rend au temple. Que va-t-on y faire, demande la bonne Roxa? J'imagine, ajoute-t-elle, que ces soi-disans prêtres d'Apollon ne vont pas y renouveler les anciens sacrifices du paganisme. Ce serait au plus un simulacre, une véritable comédie, que je serais curieuse de voir, dit Isménie. Probablement, dit alors Zoé, en adressant sa question à Lauréa,

le temple de Cythère n'est pas en meilleur état que celui de Paphos, à moins qu'on ne l'ait restauré de la même manière, il ne nous offrira que des ruines. — Votre altesse se trompe, répond Lauréa : de tous les édifices consacrés à Vénus, celui-ci est peut-être le mieux conservé. Lorsqu'on proscrivit le culte des faux Dieux, et qu'on s'empressa de briser leurs statues, celle de la déesse de Cythère fut sauvée par l'aïeul du marquis actuel, grand amateur des arts ; lorsqu'ensuite on voulut abbattre le temple, il donna une somme si considérable des matériaux et du terrein, qu'ils lui furent accordés, sous la condition d'être employés à un autre usage. Il le fit renfermer dans l'enceinte de son parc, et pendant long-tems le temple, démoli à l'extérieur, ne figura que comme pavillon ; le marquis actuel l'a fait restaurer ; on dit qu'il a fait replacer la statue de la déesse ; que ce temple, rétabli, orné de peintures, est le plus bel ornement de son parc. Ainsi

donc, c'est dans son parc, c'est chez lui que nous allons, répartit Zoé alarmée. Je ne sais trop, dit-elle, en se tournant vers sa nourrice, si, d'après cette explication, nous devons persévérer à nous y rendre. Ne serait-ce pas, ma bonne, ajoute-t-elle à demie-voix, encourager les espérances du marquis, lui donner lieu de se prévaloir de ma démarche?..... Cette idée n'a pas le tems d'être entièrement énoncée, qu'elle est déjà vivement combattue et réfutée par Isménie et la nourrice.

On continue de marcher vers le temple, qu'on apperçoit sur une espèce de monticule couverte de roses; toutes les grilles du parc sont ouvertes; une décharge d'arquebuse arrête un instant la princesse à son entrée; elle est saluée, haranguée par un espèce de bailli, qui la conduit en triomphe jusques sous le péristyle du temple. La princesse admire les peintures du dôme, qui représentent les amours de Mars et de Vénus, ceux de cette déesse avec le bel Adonis, la mort

funeste de ce favori de la reine de Cythère. La statue de la mère des amours attire ensuite son attention; mais à peine a-t-elle eu le tems de la considérer, que les prêtres d'Apollon entrent dans le temple; ils défilent majestueusement, en chantant des hymnes en l'honneur de la déesse. Zoé et sa suite se rangent sur un des côtés pour les laisser passer. Parvenus à l'autel, ils s'inclinent en apparence devant la statue, mais véritablement devant la princesse, placée à peu de distance; ils brûlent, dans une cassolette de bois de cèdre, les plus rares parfums de l'Yemen : tout en paraissant encenser l'autel, ils passent successivement devant Zoé, en lui envoyant les suaves exhalaisons de leurs parfums. Plusieurs des versets qu'ils chantent en l'honneur de la beauté, s'appliquent directement à la princesse, qui ne peut s'empêcher d'en sentir la fine allusion. Noureddin, dans cette feinte cérémonie, lance à son adorable princesse les regards les plus expressifs; il chante avec

âme, avec sentiment, tous les couplets qui offrent une application; et lorsqu'il se prosterne, en paraissant adorer la déesse, il se tourne tellement du côté de la princesse, qu'elle craint à chaque instant qu'il ne trahisse son amour. Heureusement tout le monde est occupé de la cérémonie; et il ne fixe pas plus l'attention, que les autres jeunes gens. Mais, pendant que les parfums brûlent encore, un autre spectacle se prépare; une troupe de jeunes filles s'avance, vêtues de blanc, uniformément parées d'une ceinture bleue-de-ciel, portant sur leurs têtes des corbeilles de fleurs; elles défilent d'abord gravement, deux à deux; puis, après s'être avancées vers le milieu du temple, elles se rangent sur deux lignes, et exécutent un charmant ballet, dans lequel une jeune personne, première figurante, développe une grâce, une légèreté qui charme la princesse. Lauréa lui apprend que cette jeune personne est sœur du marquis. Après diverses figures, dans lesquelles les corbeilles ont été élevées, présentées de di-

verses manières, toutes plus agréables les unes que les autres, les jeunes filles viennent toutes successivement les déposer aux pieds de la statue ; la jeune sœur du marquis tire de la sienne une guirlande, composée de myrtes et de roses blanches, et deux jolies tourterelles qu'elle pose sur l'autel ; puis elle place sa couronne, avec une grâce toute aimable, sur les timides oiseaux. Pendant ce tems, ses compagnes tirent de leurs corbeilles des guirlandes de fleurs, dont elles parent les voûtes du temple, en exécutant des danses charmantes qui développent toutes les grâces de leur personne. Cependant les tourterelles s'agitent violemment; elles battent des aîles sur l'autel ; et, bientôt s'élevant avec la couronne qu'elles supportent sur leur cou, elles attirent tous les regards. On oublie les danseuses, on s'occupe des oiseaux qui voltigent un instant au-dessus de l'autel ; puis, prenant leur vol vers Zoé, elles s'arrêtent sur sa tête, agitent de nouveau leurs aîles en planant sur la princesse, et finissent

par se dégager de la couronne qu'elles laissent tomber sur la tête de Zoé, où elle se place d'elle-même aussi agréablement que si on l'eût posée à dessein. Un cri d'admiration s'élève, de nombreux applaudissemens lui succèdent. Aussitôt le marquis de Cythère, qui joue le rôle de Grand-Prêtre, s'écrie d'un ton d'inspiré, que l'action de ces oiseaux indique la volonté de la déesse. Ces tourterelles consacrées sont, dit-il, les fidèles ministres, les interprètes de Vénus; tout annonce qu'en faisant couronner cette mortelle, elle lui cède sur la terre l'empire de la beauté: venez donc tous avec moi adorer cette nouvelle déesse, cette divinité chère à Vénus. Au moment qu'il prononce ces paroles, on entend une musique mélodieuse qui paraît sortir des voûtes du temple. Plus de doute, s'écrie de nouveau le marquis, l'Olympe lui-même le déclare. Entendez-vous ce concert harmonieux de voix et de harpes célestes? Oui, tout nous dit que les Dieux célèbrent en cet instant la reine des belles que

ious avons le bonheur de posséder.
.es prêtres d'Apollon répètent avec
e Grand-Prêtre qu'il faut adorer et
éifier Zoé : ils se prosternent tous
evant elle, en chantant en son
onneur, non plus des hymnes, des
ersets allégoriques, mais des cou-
lets vraiment faits pour elle, où
on nom répété et ses perfections
étaillées annoncent que cette scène a
té préparée de longue main. Pendant
ue le cœur des prêtres chante les
ouanges de notre héroïne, en s'incli-
ant, aux accords mélodieux des
arpes et des autres instrumens qui
e font entendre dans le lointain,
es jeunes filles détachent les guir-
ndes dont elles ont orné le temple;
lles renversent leurs corbeilles dont
e fond est rempli de mousse; et,
ressant à la hâte un trône de mousse
t de fleurs qu'elles parent élégam-
ent de leurs guirlandes, elles y
lacent la princesse, malgré sa résis-
ance. Alors les libations d'encens,
e parfum, recommencent; les jeunes
lles se prosternent elles-mêmes de-
ant Zoé, qui veut vainement s'op-

poser à leurs adorations; elles chantent en chœur alternativement avec les prêtres. Pour compléter cette fête et lui donner tous les charmes de l'illusion, dix à douze jolis enfans, figurant l'essaim des jeux, des ris et des amours, entrent en dansant dans le temple; ils entourent Zoé, qu'ils paraissent prendre pour leur mère; ils l'enchaînent de fleurs, et exécutent, avec les jeunes filles, un nouveau ballet qui ne fait pas moins de plaisir que le premier : cependant Zoé souffre intérieurement de se voir prodiguer un encens et des adorations qui ne sont dus qu'à la divinité; toute flattée qu'elle est de cette fête, elle la trouve un peu trop païenne; et, desirant mettre fin à des jeux, qu'en bonne chrétienne elle pense se prolonger trop longtemps, après avoir témoigné au marquis sa reconnaissance et sa satisfaction, elle fait signe à ses dames qu'elle veut se retirer. Le marquis, s'appercevant de son dessein, cherche à s'y opposer; il la prie de ne point les priver sitôt de sa présence, et

réclame pour les danseurs encore quelques momens, disant que leur rôle n'est point entièrement terminé; mais la princesse, qui s'apperçoit que tout doit finir par de nouveaux hommages, insiste pour se retirer: déjà elle a fait quelques pas pour sortir, lorsque les portes du temple s'ouvrent avec fracas. Une nombreuse société s'avance, à la tête de laquelle est la mère du marquis: cette dame s'approche de Zoé, la salue et la complimente gracieusement; elle lui présente sa fille aînée, jeune personne nouvellement mariée, que Zoé se rappelle aussitôt avoir vue à la Cour lors de son mariage. La jeune femme conserve le souvenir de l'accueil gracieux qu'elle reçut, à cette époque, de la princesse. La marquise présente ensuite sa fille cadette, qui se nomme Florilla; c'est cette même danseuse qui fit tant de plaisir à la princesse; elle reçoit le tribut d'éloges que lui méritent ses grâces, sa figure et l'intelligence qu'elle a montrée dans son rôle. Après des complimens réciproques,

la marquise engage la princesse et ses dames, à lui faire l'honneur d'accepter un dîner chez elle; Zoé se défend d'abord de se rendre à son invitation; mais la marquise est si engageante! Cette dame, aussi respectable par son âge que par la réputation dont elle jouit, se montre si contrariée du refus de la princesse, elle insiste si vivement, que Zoé ne peut résister à ses instances: elle consent donc à rester, à la grande satisfaction du marquis et de sa sœur.

Le marquis de Cythère lui présente alors respectueusement la main; et, lui faisant traverser une partie du parc que la princesse trouve aussi vaste que bien tenu, il la conduit sous une superbe allée d'accacias, où des tables sont dressées. La marquise, qui a suivi la princesse avec ses dames et toute sa nombreuse société, lui dit qu'elle a pensé qu'il pourrait lui être agréable de dîner en plein air? Celui qu'on respire en ce jour est si doux, si pur, que la proposition ne peut qu'être agréable.

On jouit, de cette allée, de la vue d'un charmant parterre, orné de fleurs les plus rares, qui répandent au loin les plus douces exhalaisons; indépendamment de cet avantage, on a celui des points-de-vue les plus pittoresques, de toutes les parties du parc; et l'on domine sur la forêt. Aussi Zoé approuve-t-elle beaucoup l'idée de la marquise; mais elle remarque bientôt, que la table qui lui est destinée, ne contient des couverts que pour elle et ses dames; par respect pour la princesse de Chypre, la marquise ne s'était point mise à sa table. Zoé blâme cet arrangement; elle exige absolument que la marquise, ses filles et même sa société, soient placées à la même table qu'elle. Sa volonté fait loi; on réunit deux tables à la sienne; mais, cela ne suffisant pour placer tout le monde, on laisse les jeunes personnes, qui ont figuré dans le ballet, occuper les petites tables circonvoisines; et l'on arrête que les hommes resteront debout, et serviront les dames; honneur

qu'avaient sur-tout réclamé les prêtres d'Apollon ! Pendant que la princesse considère les agréables points-de-vue, qu'elle admire leur variété, les tables se trouvent servies avec autant de profusion que de recherche dans la délicatesse des mêts. La marquise se place à la droite de la princesse ; Isménie, suivant son usage, se met à sa gauche. Noureddin attend avec impatience que les dames soient assises, pour aller se placer entre sa charmante princesse et sa confidente ; mais, à l'instant où il se dispose à occuper cette place chérie, le marquis de Cythère s'en empare, et l'engage à passer derrière sa sœur. Noureddin obéit, mais ce n'est pas sans murmurer tout bas ; mécontent d'être trompé dans son espoir, il se repent presque d'être resté au repas, pour être témoin du triomphe et des empressemens d'un rival qu'il redoute. Il n'est pas à s'apercevoir de la passion du marquis, pour la princesse de Chypre ; et, lorsqu'il considère les avantages que son ri-

val a sur lui, qu'il observe son agréable tournure, ses grâces et l'amabilité qu'il déploie près de Zoé, ce n'est pas sans éprouver la plus vive inquiétude qu'il le voit remplir des fonctions qui lui fournissent occasion de développer ses moyens de plaire.

Le marquis de Cythère et ses compagnons se sont débarrassés des robes flottantes des prêtres d'Apollon. Ils y ont substitué des habits plus lestes, sous lesquels la taille svelte du marquis paraît dans tous ses avantages. Noureddin sent parfaitement, qu'accoutumé aux vêtemens mahométans, il ne peut avoir sous ceux qu'il porte en ce jour, comme les autres jeunes gens, la même grâce, la même aisance, qu'il admire dans le marquis. La princesse juge différemment et plus avantageusement de Noureddin, qu'il ne le fait lui-même ; s'il savait ce qu'elle pense, il serait consolé et n'envierait rien à son rival. Pendant que notre héros s'occupe de pénibles réflexions, le marquis s'empresse

de servir Zoé ; il marque tant de zèle et d'activité pour deviner et prévenir ses desirs, que les pages qui sont restés derrière elle, s'étonnent de ne point trouver l'instant de servir leur maîtresse ; l'officieux marquis, qui déjà avait voulu les renvoyer, sait du moins les rendre inutiles ; et, ne se bornant point à les devancer en toute occasion, il trouve encore moyen d'entretenir agréablement la princesse, et de faire briller tous les charmes d'un esprit cultivé. Il est en cela secondé par sa mère, femme remplie d'esprit et de mérite, qui partage la prédilection de son fils pour l'aimable Zoé qu'elle desire ardemment pour bru. Elle ne perd aucune occasion de faire valoir son fils auprès d'elle, et se conduit avec assez d'adresse pour dissimuler ses desseins. Cependant Noureddin les pénètre ; il voit que la princesse ne peut se dispenser d'accorder quelque attention aux soins du maître de la maison ; que ce titre, que ce rôle lui paraît digne d'envie près d'une

aimable convive. Combien il est jaloux de la place du marquis ! Hélas, à peine a-t-il pu trouver l'instant de dire quelques mots à son adorable Zoé ; ce maudit marquis ne l'a presque pas quittée, depuis qu'on est sorti du temple ; et ses sœurs, sa mère, l'ont toujours obsédée ! Absorbé dans ces cruelles idées, ne pensant qu'à suivre tous les mouvemens de Zoé, à examiner sa conduite avec le marquis, il ne s'occupe en aucune manière de la dame près de laquelle il est placé ; quoique la sœur du marquis fût très-jolie et fort aimable, il ne lui adresse pas un mot ; s'il la sert, c'est avec tant de distraction, qu'elle même en sourit plus d'une fois. Cependant Zoé fait attention à la préoccupation de Noureddin ; elle en devine la cause, elle la lit dans ses regards ; prenant pitié de la jalousie qu'il éprouve, elle veut y mettre fin ; elle ne veut pas qu'il puisse supposer qu'elle favorise volontairement le marquis de Cythère ; pour l'arracher de ses distractions, elle lui offre,

avec une grâce charmante, du plat qui est devant elle; Noureddin accepte avec autant d'empressement que de reconnaissance. Cette attention de la princesse attire bientôt toute celle de la marquise, sur le prince Sarrazin; elle s'apperçoit qu'il est rêveur et distrait près de sa fille; pensant alors qu'il n'est point placé à son gré, ou que la timidité de la nouvelle mariée n'encourage pas le prince à lui adresser la parole, elle invite le Sarrazin à venir auprès d'elle; ce qu'il s'empresse de faire. Rapproché de celle qu'il aime, Noureddin retrouve bientôt la liberté de son esprit. Pour achever de dissiper les nuages qu'ont élevés les empressemens du marquis, Zoé partage avec le prince un cédras confit, qu'on vient de lui présenter. Cette faveur rend à notre héros toute sa bonne humeur; tout le reste du repas, il rivalise avec le marquis, et montre assez d'esprit et de saillies d'imagination, pour faire la conquête de la vieille marquise, qui bientôt le trouve un

homme délicieux ; mais, quelqu'intérêt qu'il eût à lui paraître tel, c'était au voisinage de la princesse de Chypre, qu'elle dut l'amabilité du Sarrazin, qui, apparemment échauffé par le vin et les liqueurs, fut plus d'une fois sur le point de trahir sa passion : il fallut que les yeux de Zoé le rappelassent à une conduite plus réservée.

En sortant de table, on proposa à la princesse de se promener dans les bosquets ; ce qu'elle accepta volontiers. Après les avoir parcourus, et en avoir admiré la beauté, les sinuosités, les détours, on la conduisit à une salle de verdure, qu'elle trouva préparée pour un bal. On la pria alors de vouloir bien honorer de sa présence, celui qui allait s'ouvrir : Zoé allait refuser ; mais, voyant combien ses dames seraient contrariées d'être privées d'un plaisir qui avait d'autant plus de charmes qu'il était inattendu, par complaisance pour elles, elle consentit à rester, sous la condition cependant qu'on la laisserait se retirer de bonne

heure; on promit tout ce qu'elle voulut, mais en se réservant bien de lui faire oublier l'heure.

Zoé d'abord ne voulait point danser, mais on la sollicita tellement, Noureddin lui-même joignant ses instances à celles du marquis, elle n'eut pas la force de persévérer dans ses refus : elle ouvrit le bal avec le marquis, non moins distingué que sa sœur par sa grâce et sa légèreté; il se fit admirer même, en figurant avec la princesse, qui enleva tous les suffrages, par sa danse remplie de noblesse, de grâce et de dignité. Le prince Sarrazin, qui avait d'abord donné la main à la charmante Florilla, eut ensuite l'honneur de danser avec Zoé, qui refusa tout autre danseur, pour se partager entre Noureddin et le marquis : elle se conduisit de manière à ne point les rendre jaloux l'un de l'autre. Comme on l'avait espéré, elle oublia complètement le projet de se retirer de bonne heure; le bal se prolongea très-avant dans la nuit; il fut très-gai, très-animé. La princesse convint que jamais fête

n'avait été plus complète, et ne lui avait paru plus délicieuse que celle-là. Noureddin était bien de cet avis : l'agrément dont il jouit constamment de danser avec sa charmante princesse, ou de figurer avec elle, lui fit trouver le bal délicieux; les attentions soutenues des maîtres de la maison, l'aisance avec laquelle ils faisaient les honneurs de la fête, achevèrent de la rendre agréable à tout le monde.

Un peu avant la fin du bal, et même dès qu'il fut commencé, on sollicita la princesse d'accepter des lits pour elle et sa suite : à cause du marquis, elle refusa absolument de coucher chez la mère de ce jeune homme, qui logeait avec elle; mais elle voulut bien consentir à accepter un lit chez la jeune comtesse de Rosalba, sœur du marquis de Cythère : elle s'y retira avec Roxa, ses femmes et une partie de ses gardes; le reste de sa suite resta avec Isménie et Lauréa chez le marquis, où Noureddin eut une longue conférence avec Isménie.

Le lendemain, on fit voir à la princesse toutes les curiosités de l'île ; Noureddin l'accompagna dans cette excursion ; il se montra très-empressé de visiter tous les objets dignes d'attention ; et son amour sut profiter de mille circonstances indifférentes en elles-mêmes, pour adresser à la princesse des choses qui ne furent entendues et appréciées que par elle. Cependant elle se proposait de se rembarquer dès ce jour même ; mais on parvint si bien à l'amuser dans la visite de l'île, que, la journée se trouvant trop avancée pour songer à effectuer le trajet qu'il fallait nécessairement faire avant d'arriver au port, on obtint qu'elle passerait ce jour entier à Cythère. La soirée s'écoula comme la précédente, dans les plaisirs de la danse ; le bal ne fut pas moins agréable que celui de la veille ; seulement Zoé, bien décidée à partir le lendemain, insista davantage pour se retirer, et fit terminer le bal deux heures plutôt.

Ce fut en vain qu'on renouvela, le jour suivant, les plus vives instances

pour la retenir encore; très-sensible à l'amitié que lui témoignait la comtesse de Rosalba, et aux pressantes sollicitations de la marquise qui s'attachait de plus en plus à notre aimable héroïne qu'elle aimait déjà comme sa fille; Zoé, malgré l'estime et l'attachement que cette famille lui inspirait, ne crut pas devoir y faire un plus long séjour; malgré le plaisir qu'elle y trouvait, elle s'appercevait trop de la passion du marquis, pour vouloir l'encourager par sa présence. Noureddin, qui, sans cette circonstance, eût été le premier à desirer que la princesse restât dans une ville où il trouvait l'occasion d'être presque toujours avec elle et de partager ses amusemens, loua au contraire la prudence qui l'engageait à partir. Après avoir essayé tous les moyens de la retenir, ses hôtes consentirent à laisser préparer les bagages et la voiture; mais quelle fut la surprise de la princesse, lorsqu'elle donna ordre de lui apporter ses habits de voyage, de se voir présenter des habits d'un goût recherché,

et beaucoup plus élégans que ceux qu'elle mit la veille pour le bal, et de voir en même tems entrer Isménie et Lauréa, aussi légèrement vêtues que les grâces, ou telles enfin qu'on les représente!

Que signifie cette folie, dit aussitôt Zoé? Est-ce pour vous embarquer que vous vous mettez ainsi? Pensez-vous donc avoir le bal sur mer? — Non, mon aimable princesse, reprit sur-le-champ Isménie; mais, lorsque nous nous embarquons avec vous, à qui la déesse de Cythère a départi l'empire de la beauté, et tous les droits à l'hommage des mortels, nous pensons, marchant à votre suite, devoir adopter le costume du trio qui toujours suit Vénus. — Ah! ah! vous figurez les grâces!..... Ce rôle vous sied à ravir, poursuit en souriant notre héroïne. Mais, dites-moi, je vous prie..... — Celui qui vous est destiné, reprend Isménie en l'interrompant, ma charmante maîtresse peut-elle le demander? Celui de Vénus, celui de la déesse de la

beauté, sortant du sein des ondes ? La princesse s'apprêtait à répondre ; Isménie, s'attendant à des objections, poursuit avec vivacité : Tout est préparé pour cela ; tout le monde se fait une fête de vous voir sous le costume de Vénus. Regardez, dit-elle, en étalant les vêtemens que Zoé n'avait fait qu'entrevoir, comme tout cela est joli ! comme cela est élégamment garni ! Que cela vous ira bien, mon aimable maîtresse ! que vous serez belle ! que vous représenterez bien la reine des amours ! — Je n'en ferai certainement rien, reprend Zoé ; je ne me prêterai point à une semblable folie ; la scène d'avant-hier n'a duré que trop longtems, je ne veux pas la renouveller ; je ne pense pas qu'il appartienne à une princesse chrétienne d'imiter la trop fameuse reine d'Égypte ? — C'est cependant ce qu'on avait espéré, dit Lauréa consternée, c'est la charmante apparition de Cléopâtre sur le fleuve Cydnus qui avait donné l'idée..... — Oh, l'idée tant qu'il vous plaira, dit la prin-

cesse, je ne me prêterai pas à l'exécuter. Remportez tout ceci, dit-elle à ses femmes, et donnez-moi mes habits de voyage.

Isménie veut s'opposer à l'exécution de cet ordre; elle représente de nouveau à sa maîtresse, que tous les préparatifs sont faits; elle la prie instamment d'avoir la complaisance de la laisser revêtir des vêtemens qu'on lui présente; elle met le marquis en avant, dit combien il serait contrarié de lui voir déranger tout le plan qu'il a tracé pour une brillante fête sur mer. Zoé répond à cela, que, ne l'ayant point consultée sur le projet, on ne peut se plaindre qu'elle en empêche l'exécution; et, toujours persuadée que la religion lui défend de donner l'exemple d'un déguisement voluptueux, elle oppose une ferme résistance à toutes les sollicitations. Pendant qu'on presse vainement la princesse à ce sujet, la marquise de Cythère entre chez elle, suivie de sa fille Florilla, qui s'était volontiers chargée du rôle de la troi-

sième des grâces; sa fraîcheur, sa jeunesse, le lui rendaient tout naturel, aussi était-elle charmante sous ces habits. A son arrivée on redouble les instances près de Zoé, qui persiste toujours dans ses refus, en témoignant cependant combien elle était fâchée de ne pouvoir prouver sa complaisance. La vieille marquise admire la prudence et la sagesse de cette jeune princesse, qui lui paraît de plus en plus digne d'éloges; pieuse elle-même, elle ne s'était prêtée qu'avec une sorte de répugnance au déguisement de sa fille; et, lorsqu'elle voit la fermeté de Zoé, elle ne peut s'empêcher d'y applaudir. Mais, privées d'une Vénus, que vont faire nos trois grâces? Elles se trouvent si bien sous ce costume, qu'elles ont peine à le quitter; Isménie sur-tout ne peut se décider à se déshabiller? Comme elles sont dans l'indécision de ce qu'elles doivent faire, le marquis, qui de la pièce voisine entend les débats à ce sujet, les termine, en disant hautement, que, sous tel déguisement que paraîsse la Vénus Zoé, elle sera toujours re-

connue pour la reine des cœurs, et que le brillant cortége de la déesse de Cythère doit toujours suivre ses traces.

Ce galant propos décide nos belles; et, pendant que Zoé voile ses attraits sous ses vêtemens ordinaires, elles conservent leurs légers costumes, plus propres selon elles à développer l'élégance de la taille, et à dessiner les grâces du corps.

Cependant tout est prêt pour le départ; les voitures s'avancent: comme on a le projet de conduire la princesse jusqu'au rivage, au lieu de lui faire traverser le bois, on la mène par un chemin beaucoup plus court; au lieu d'aller regagner la gondole à la pointe de l'île, où la princesse a débarqué, on dirige sa course jusqu'à l'extrémité de l'île, où l'on trouve un port assez commode.

Zoé apperçoit une foule nombreuse qui l'attend sur le rivage; elle a sujet de se convaincre, que de brillans préparatifs étaient faits pour une fête pompeuse. Un nombre infini de nacelles entourent sa gondole, toutes

sont ornées avec soin, la plupart parées de fleurs et de verdure; quelques unes portent des musiciens; d'autres des hommes déguisés en tritons, nayades qui embouchent à son approche des trompettes marines, dont ils font retentir le rivage. Cependant on fait avancer la gondole, qui avait subi des changemens remarquables; sa quille a été convertie en une espèce de conque, qui paraît de nacre de perle; les voiles sont parsemées de saphirs et de rubis, fruits de la magnificence du prince Sarrazin. Il voulait faire orner le pavillon avec la même richesse; mais, se rappelant que la déesse des amours s'entoure plus de fleurs que de diamans, on les préféra pour la décoration intérieure; les myrtes et les roses s'unissent en guirlandes pour parer élégamment le pavillon; les rideaux relevés, avec encore plus de grâce que le jour précédent, laissent entrevoir un trône disposé de manière que la princesse ne peut s'y placer qu'à demi-couchée; une charmante couronne se balance au-dessus; et, lorsque Zoé s'appro-

che, elle s'apperçoit qu'elle est de roses mousseuses : charmante fleur qu'elle ne connaissait point encore, dont les douces teintes mélangées, et l'agréable odeur, lui causent de vives sensations de plaisir. Avant de passer dans la gondole, la princesse prit congé très-affectueusement de la marquise et de ses filles, qu'elle remercia de tout l'agrément qu'elles lui avaient procuré : à l'instant où elle se disposait à s'embarquer, elle apperçut la troupe enfantine des jeux et des amours qui accouraient sur le rivage ; avertie par le son des trompettes marines, le marquis dit alors à Zoé, qu'il espérait que, quoiqu'elle n'eût point voulu se mettre en Vénus, elle ne s'opposerait pas à ce que la fête préparée eût lieu ? Nous nous proposons, lui dit-il, de vous accompagner et de vous faire faire le tour de l'île. Je me flatte que vous voudrez bien le permettre, et recevoir à votre bord ces charmans enfans ?... J'agrée, répartit gaîment notre aimable héroïne, la première partie

de votre proposition; je jouirai volontiers de votre société et de celle de vos musiciens pendant une partie du trajet ; mais, quant à ces jolis enfans, permettez-moi de les refuser ; je crains trop les flèches de l'amour pour recevoir cette troupe nombreuse. Charmans amours, dit-elle en riant, et en acceptant la main du marquis pour passer dans la gondole, regagnez le rivage ; réfugiez-vous dans le sein de votre véritable mère!.... et sautant lestement à bord, elle fait une inclination au marquis, et va chercher un abri sous le pavillon, où, au lieu d'un siége, elle trouva un trône ; elle hésite d'abord à s'y placer ; mais il est impossible de s'y refuser ; car les dames occupent déjà les coussins qui leur servent de siége ; et l'intéressante Florilla, que Zoé n'a pas le courage de renvoyer, vient, conduite par son frère, prendre la place de la troisième des grâces. Les charmantes tourterelles n'ont point été oubliées : semblables aux colombes de Vénus, elles sont aux pieds de

Zoé, et ne tardent pas à venir sur ses genoux, où elle se plaît à les caresser.

Malgré sa défense, elle ne peut empêcher que quelques amours malins, plus hardis ou plus espiègles que les autres, se glissent sur la gondole; et, lorsqu'elle dit aux matelots de se hâter de quitter le bord, elle-même soutient et reçoit un de ces jolis petits téméraires, qui, au hasard de sa vie, venait de sauter à bord. Mais, semblable au malin enfant de Cythère, ce petit espiègle la punit bientôt de sa bonté, en lui décochant une flèche qui se convertit en eau de senteur. Cet enfant, l'un des plus jolis, est filleul du marquis de Cythère, qui l'a dressé lui-même au petit manége qu'il doit exercer : il s'en acquitta à merveille. Beaucoup plus hardi que les autres, il ne cesse de lutiner Zoé, et les grâces qui se prêtent avec complaisance aux aimables mutineries de cet amour.

Mais il n'occupe pas tellement la princesse, qu'elle ne donne une

plus grande attention à la musique délicieuse qui se fait entendre aussitôt qu'on quitte les bords du rivage ; Noureddin et le marquis se sont mêlés parmi les musiciens ; l'un se distingue sur la flûte, l'autre sur la clarinette. Le premier est parvenu à se glisser dans la nacelle la plus rapprochée de la gondole ; son rival n'ayant pu y trouver place est forcé d'en occuper une plus éloignée ; il jouit du plaisir de voir et d'être vu de Zoé pendant tout le cours du voyage autour de l'île, dont on fait le tour entier aux acclamations d'une foule nombreuse, qui accourt de toutes parts sur le rivage pour admirer le spectacle qui s'offre à sa vue.

Cette fête fut agréable à Zoé ; sensible comme elle l'était aux charmes de la musique, ne voyant que des visages empressés de lui plaire, n'appercevant de toutes parts que de rians et délicieux bocages, et tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, jouissant enfin de la douceur de l'air et du plaisir d'être sur l'eau, par le tems le plus fav ?

rable. Le moment de la séparation vint trop tôt pour elle et pour ceux qui l'accompagnaient ; on avait fixé cet instant à celui où l'on entrerait en pleine mer pour regagner les côtes de Chypre ; mais le marquis, et une partie de la société, trouvant trop de plaisir à accompagner la princesse, insistaient malgré ses prières pour la conduire jusqu'à la vue du rivage de la Chypre. Ce ne fut pas sans se faire beaucoup de violence, que notre héros prit sur lui de ne pas demander le passage dans une galère de la suite de la princesse ; mais il eut assez de force, assez d'empire sur lui-même pour prendre un chemin tout opposé. Pendant que Zoé voguait vers Amathonte, où elle arriva deux jours après, le prince parut se replier vers Limisso, où il prétexta quelques affaires.

CHAPITRE XXXIII.

Amathonte, ville jadis célèbre, fut, comme Cythère et Paphos, consacrée à Vénus. Cette déesse y avait un temple fameux; et la vengeance qu'elle tira, dit-on, des habitans qu'une coutume barbare portait à lui sacrifier les étrangers qu'un malheureux hasard livrait à leur discrétion, fut aussi éclatante que l'est le souvenir de son culte. On assure qu'elle métamorphosa en taureaux les barbares habitans d'Amathonte, afin qu'eux-mêmes lui fussent sacrifiés dans son temple.

Quelques conjectures qu'on puisse tirer de cette fable, lorsque la princesse de Chypre arriva dans cette ville, elle y trouva les esprits encore imbus de cette tradition, quoiqu'il ne restât plus à Amathonte aucunes traces du culte de Vénus.

Amathonte était alors le siége d'un évêché suffragant de Nicosie l'évêque, homme très-pieux, avait

fait détruire soigneusement tout ce qui rappelait l'ancien culte des habitans : les ruines même de l'ancien temple ne subsistaient plus; il avait été rasé jusqu'aux fondemens ; à la place, il faisait bâtir une chapelle, que la pieuse Zoé alla visiter, où elle fit des prières en expiation du plaisir qu'elle avait pu prendre dans les fêtes profanes et un peu païennes de Cythère. Elle se reprochait surtout les heures agréables qu'elle avait passées dans la société du prince Sarrazin.

Pendant qu'elle demande au ciel des forces contre son amant, qu'elle visite toutes les églises d'Amathonte, et y laisse des preuves de sa piété et de sa charité envers les pauvres, Isménie s'occupe moins de partager les œuvres pieuses de sa maîtresse que de chercher les moyens de l'amuser et de la distraire de toutes pensées sérieuses. Amathonte n'offrant pour l'instant rien de curieux et d'attrayant pour une imagination avide de plaisir, Isménie n'engage point Zoé à s'y arrêter plus que

le tems de se remettre des fatigues de la mer ; mais c'est au dehors de cette ville qu'elle songe à l'attirer.

Au sud d'Amathonte, à quelques stades de ses portes, est un charmant vallon, dont les habitans conservent les mœurs de l'âge d'or. Ce vallon n'est point précisément sur la route de nos voyageurs ; mais Isménie assure qu'on ne regrettera point de s'être détourné pour le voir ; elle en fait une peinture si agréable, qu'elle excite la curiosité de la princesse, qui ordonne de suivre la route indiquée par Isménie, qui doit bien connaître cet endroit, ayant habité avec son mari une terre qui en était voisine. Elle dirige donc la marche, et l'on arrive en moins de deux heures à ce vallon tant vanté ; sa situation le coupe naturellement en deux parties, dont l'une plus élevée, très-propre au pâturage, est couverte de nombreux troupeaux ; l'autre, divisée par de limpides ruisseaux, forme un petit hameau, où l'on trouve une vingtaine de cabanes, ayant chacune un petit jardin, un verger

qu'arrose et fertilise l'eau courante qui l'environne. C'est dans cette partie que le char de la princesse s'arrête. Elle est d'abord frappée de l'aspect riant des cabanes ; une sorte d'uniformité règne dans leur distribution ; toutes ont un air de propreté qui la charme ; presque toutes ont à leur entrée, du côté du jardin, un joli berceau de chevrefeuille, où chaque famille va respirer le frais, pour se délasser de ses travaux, et jouir de la vue de son petit domaine. L'aisance paraît régner dans ce hameau ; l'agréable s'y joint à l'utile ; on voit dans tous les jardins des plates-bandes de fleurs entourer les légumes, les ruisseaux qui murmurent ; les vergers remplis d'arbres vigoureux, couverts de fruits et de fleurs ; tout ravit l'œil enchanté, et atteste l'industrie et le bonheur de ces heureux habitans, qu'on voit travailler gaîment à la culture de leur petit manoir. Déjà la princesse a visité plusieurs cabanes dont la propreté intérieure ne lui a pas fait moins de plaisir, que leur agréable situa-

tion ; elle n'a pas dédaigné d'accepter les fruits qui lui ont été offerts par ces bonnes gens avec autant de franchise que de bonhomie : pour les mettre plus à l'aise, Zoé a voulu qu'on taise son rang ; elle cause avec bonté avec eux, et voit qu'ils sont généralement satisfaits de leur sort ; non-seulement la nature les favorise en leur donnant un sol doux et facile à cultiver, mais elle les comble encore de ses faveurs les plus précieuses, la santé et la vigueur du corps. Zoé, qui a beaucoup loué la saveur de leurs fruits, n'admire pas moins la beauté de leurs enfans. La princesse allait se retirer. — Un moment, dit Isménie, il nous reste à parcourir l'autre partie du vallon. — Que pourrons nous y voir que nous n'ayons admiré dans celui-ci ? La perspective du bonheur champêtre est sans doute par-tout la même. — Point du tout, répond la dame du palais, vous n'avez aperçu ici qu'une image commune de la vie domestique ; l'autre vous offrira celle du bonheur pastoral.

Votre altesse a dû remarquer, poursuit-elle en s'adressant directement à la princesse, qu'il n'y a dans cette partie du vallon, que des gens mariés, des vieillards et des enfans ; les jeunes gens sont de l'autre côté ; c'est à eux que le soin des troupeaux est confié; et ces heureux bergers savent faire tourner ce soin au profit de l'amour et des plaisirs. Au commencement du printems, on célèbre ici une fête, pendant laquelle chaque berger a droit de choisir la jeune fille qui lui plaît le plus ; il lui présente un bouquet ; si elle l'accepte, tout est dit; ils sont unis pour trois mois, les parens ne peuvent s'y opposer ; après la présentation et l'acceptation des bouquets, chaque couple passe dans l'autre vallon, où ils doivent veiller ensemble sur les troupeaux, c'est le tems des épreuves d'amour. Au bout des trois mois passés ensemble à dormir sous le même chalet, et dans une heureuse liberté, les bergers repassent dans cette partie du vallon ; chaque couple uni, content

l'un de l'autre, est alors solemnellement fiancé ; c'est le but de la fête de l'été ; les mécontens ont droit de choisir une autre compagne ; mais il arrive, dit-on, fort rarement qu'ils en changent. — Et une fois fiancés, demande Lauréa, que ce récit intéresse beaucoup, ne peuvent-ils plus changer de compagne ? — Pardonnez-moi, réplique Isménie ; ils conservent ce droit jusqu'à l'entrée de l'hiver, où les mariages se célèbrent ; mais on prétend qu'il est rare qu'ils usent de ce droit ; et, ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'on assure qu'il est plus rare encore qu'il résulte des inconvéniens de la liberté dont jouissent ces bergers. On m'a certifié que l'évêque d'Amathonte, qui d'abord avait voulu abolir cet usage, qu'il regardait comme très-dangereux, avait fini par reconnaître que les mœurs se conservaient plus douces et plus pures dans cette partie de son diocèse que dans toutes les autres ; aussi les habitans tiennent-ils fortement à leur heureux privilége. —

Je le crois bien, disent en même tems Roxa et la princesse ; le droit de s'éprouver avant d'être époux doit assurer le bonheur de leur union. — C'est sans doute, reprend Isménie, à l'avantage de n'être jamais gênés dans leurs choix qu'ils doivent le calme et la tranquillité dont ils jouissent, et peut-être même la beauté de leur sang.... Mais ce n'est pas assez d'en parler, il faut les visiter. — Volontiers, dit aussitôt Zoé ; ce que vous venez de me dire me donne une grande envie de voir ces heureux enfans de la nature. — Venons, ma chère maîtresse, je vais vous conduire vers eux ; mais, pour ne point effaroucher ces bergers et vous procurer le spectacle de leur bonheur, croyez-moi, laissons votre suite ici ; son appareil ne manquerait pas de les effrayer, et nous ne verrions rien.

On convient qu'Isménie a raison ; en conséquence Zoé ordonne à sa suite de l'attendre ; et, prenant le bras d'Isménie, pendant que Lauréa donne le sien à Roxa, notre

charmante héroïne franchit lestement l'intervalle d'un vallon à l'autre ; elle gravit les coteaux, préférant toujours les chemins les plus courts ; elle se trouve dans le charmant vallon bien avant sa bonne nourrice. Là, des scènes d'amour, un tableau pittoresque, dignes d'un pinceau philosophique, s'offrent aux yeux de la princesse ; elle voit à chaque pas des couples d'amans heureux ; là, le berger chante gaîment auprès de sa compagne, qui file doucement sa quenouille. Plus loin, une bergère caresse un agneau chéri que son berger couvre de fleurs, ou enchaîne avec un ruban ; ailleurs, c'est une houlette, une panetière qu'on pare de rubans, une corbeille qu'on tresse, un bouquet qu'on présente à sa bien-aimée ; plus loin, on le place sur son sein ; par-tout enfin, on les voit occupés l'un de l'autre, oublier le monde entier. La présence même de Zoé et d'Isménie ne produit pas grande sensation ; elle n'arrache que passagèrement les bergers à la contemplation de leurs com-

pagnes. Elles sont belles, dit-on derrière elles. Je les plains, répond une jeune bergère, si elles n'ont pas, comme nous, le droit de se choisir un ami : la vue de ces êtres fortunés, leur simplicité, tout contribue à faire rêver la princesse ; chaque tableau qui s'offre à elle lui présente une image si pure, si vivante de l'amour heureux ! Elle soupire et songe à Noureddin malgré elle. Que ces bergers sont heureux, dit-elle à Isménie ! rien ne s'oppose à leurs vœux. Les convenances, les rapports de goûts sont seuls consultés, leur cœur seul décide leur choix. Ah ! que ne suis-je née dans ce vallon, dit-elle en soupirant de nouveau ! Isménie convient qu'elle a vingt fois formé le même souhait ; mais, lui montrant les chalets où dorment les bergers, elle lui fait observer combien est mince la cloison qui sépare le berger de la bergère : elle fait à ce sujet des réflexions qui ne frappent nullement Zoé ; elle n'est occupée que des scènes d'innocence qui se présentent à ses yeux ; elle voit que

le vallon fournit des fleurs en abondance, et que chaque berger a soin d'en former un ombrage à sa compagne ; elle admire comme le teint de celles-ci est conservé ; couvertes d'un grand chapeau de paille constamment attaché sous le menton, ou flottant derrière leurs épaules, elles bravent les ardeurs du soleil. A la beauté et aux grâces elles unissent encore l'agrément d'une taille fine et déliée, que leur corset dessine agréablement, tandis que leurs jupes blanches et courtes laissent apercevoir une jambe élégante et un joli pied.

Pendant que la princesse considère ce spectacle, elle est rejointe par Roxa, qui, toute vieille qu'elle est, ne contemple pas ces bergers sans une sorte d'émotion ; pour Zoé, elle a peine à cacher la sienne. Isménie lui propose de venir se reposer un moment dans un moulin, qu'on apperçoit sur la gauche ; elle lui dit que la meûnière, qu'elle annonce fort jolie, est la fille de son jardinier : son mari l'a dotée et

mariée, il y a trois ans ; elle est curieuse de la voir dans son ménage. Zoé accepte la proposition : on entre chez la meûnière, qu'on trouve en effet très-fraîche et fort jolie. Elle paraît enchantée de voir son ancienne maîtresse ; elle lui présente deux gros marmots, et une charmante petite fille dont elle vient d'accoucher. Après quelques instans passés dans la chaumière, pendant qu'elle fait préparer du laitage qu'elle veut offrir à ces dames, Isménie entraîne la princesse dans le jardin ; Zoé trouve le jardin agréable : mais ce qui la surprend ce ne sont point sa grandeur et sa culture ; ce qui fixe ses regards, est un carré de trèfle nouvellement coupé, de manière à imiter un joli gazon ; un petit sentier fraîchement et soigneusement ratissé entoure le carré dont les coins ont été abattus, creusés horizontalement avec un soin et une extrême propreté : les coins abattus ont été remplacés par quatre chiffres de fleurs, qu'on apperçoit être nouvellement posés, tant les fleurs sont fraîches

et belles. Elle examine ces chiffres, et voit qu'ils sont formés d'une N et d'un Z, entrelassés et couronnés. — Que veut dire ceci? dit-elle à Isménie; que peut signifier ce chiffre? — Il faut, répond en riant la dame du palais, que quelqu'amour malin ait révélé qu'il existe un certain Noureddin; car ce chiffre, cette N, ce Z, unis ensemble et couronnés, ne peuvent s'appliquer, s'adresser, qu'à vous et votre amant?... Mais comment a-t-on deviné votre secret? c'est-là le point difficile; il faut, je le répète, que l'amour qui, comme vous l'avez vu, règne impérieusement dans cette contrée, ait révélé à ces bergers, peut-être par le ministère du zéphir..... — Ne serait-ce point plutôt vous, Isménie, dit Zoé en la fixant, qui avez fait disposer ceci?..... — Moi? vous voyez si je vous ai quitté un instant! Mais, venez, dit-elle sans lui laisser le tems de se répandre en conjectures; venez vous asseoir sous ce berceau de jasmin et de chèvrefeuille, nous dominerons de là sur

le vallon, et nous verrons encore les bergers..... — Ah ! je ne les ai que trop vus, répart Zoé en soupirant. Cependant elle suit Isménie, et va s'asseoir sur le banc rustique, et bientôt considère les grâces simples et naturelles de ce berceau, qui ne doit rien à l'art, et où la nature marie seule les jets nombreux et lians du chèvrefeuille à ceux du jasmin. Elle remarque un rosier qui paraît placé par hasard d'un côté du berceau ; il s'entrelasse au jasmin, et s'unit agréablement avec lui : Zoé distingue une superbe rose, qui bientôt fixe ses regards ; Isménie l'invite à la cueillir. Elle avance la main ; mais quelle est sa surprise de voir suspendu à sa tige quelque chose de très-brillant ? Voici bien autre chose, dit-elle à sa confidente ; j'apperçois..... sur la tige de cette rose un bijou précieux, qui ne paraît pas fait pour être placé ici. Voyons cela, dit Isménie, qui avance aussitôt la main pour s'en saisir. Elle tire des branches du rosier une espèce de médaillon carré, formé d'une

superbe améthyste ; d'un côté est tracé en pointes de brillans le même chiffre couronné que la princesse a remarqué dans le jardin ; de l'autre est écrit, *don d'amitié*, toujours en pointes de diamans. Ce bijou a bien l'air de vous être destiné, dit Isménie ; puis, appercevant un petit ruban à l'une des extrémités, elle le tire, elle voit de charmantes tablettes dont l'améthyste n'est que l'étui ; sur le premier feuillet, elle lit : *Journal du voyage de Zoé.* Plus de doute, s'écrie-t-elle, ce présent est pour vous.... O ciel ! dit la princesse, Noureddin est donc venu ici ?.... Dans l'instant, on entend un léger bruit dans le feuillage ; Zoé se retourne, elle apperçoit le prince Sarrazin caché derrière une haie ; dans le pré voisin, il a entendu la conversation de son amante avec Isménie ; d'un saut il franchit la haie, et vient se jeter aux pieds de la princesse, à qui il demande pardon de la surprendre ainsi.—Quelle nouvelle imprudence, dit notre héroïne, toute émue de cette arrivée

inattendue. Indiscret ! vous ne cessez de me suivre... vous m'exposez.... vous me compromettez..... — Non, mon adorable Zoé, ne craignez rien..... je prends si bien mes précautions..... D'abord vous voyez sous quel vêtement je suis. (Il est couvert d'un habit grec, de la plus grande simplicité.) Rien ici n'a trahi mon rang, ni mes desseins. Je ne me suis fait connaître, je ne me suis annoncé à la meûnière que comme un parent d'Isménie, qui voulait lui causer une surprise agréable. — Ainsi donc c'est vous qui avez fait disposer ceci, qui avez tracé ces chiffres, dit la princesse? — Oui, mon adorable amie, répond Noureddin, en lui lançant le plus tendre des regards. — Imprudent ! vous n'avez pas craint.... — Ne me grondez pas, âme de ma vie ! Plaignez-moi plutôt, ajoute-t-il tendrement. Songez, Zoé, à ce que j'ai dû souffrir en traversant le vallon, en contemplant ces bergers dont j'envie le sort ! Zoé baisse les yeux et ne répond rien. Noureddin reprend plus

gaîment : Qu'il me soit permis de jouir au moins un instant des priviléges de ces heureux bergers ! qu'il me soit permis de fleurir ma bergère, dit-il en cueillant cette charmante rose qui avait frappé Zoé. Il la lui présente, elle l'accepte et s'en pare avec empressement. Noureddin lui présente ensuite les tablettes ; mais elle refuse de les accepter. Un autre objet l'occupe ; elle craint à chaque instant que Roxa ne survienne, que Lauréa ne surprenne le prince à ses genoux, où il est toujours resté ; elle le presse de se relever et même de se retirer ; ce dernier ordre est combattu par son amant ; il voudrait ne point s'éloigner ; il demande si ses empressemens pour Isménie n'ont pas dû donner le change pour pouvoir excuser, motiver son arrivée : mais Zoé craint toujours que cela ne soit suspect et ne donne enfin des soupçons qu'elle veut éviter. Elle exige absolument que le prince la quitte, et qu'il reprenne ce jour même la route de Nicosie, où elle lui fait sentir qu'il est essentiel qu'il paraisse avant

elle. Noureddin en convient, et lui donne sa parole qu'il y sera promptement rendu. Isménie l'avertissant que quelqu'un sort de la maison, il prend congé, franchit lestement la haie, disparaît en un instant aux yeux de la princesse, qui voit presqu'aussitôt s'avancer vers elle sa bonne nourrice et Lauréa, suivies de la meûnière et d'une jeune fille qui porte une table.

La jeune fille pose la table au milieu du carré de gazon ; elle est bientôt couverte de fruits, de laitage et de pâtisserie, qui indiquent que la bonne meûnière a été prévenue, et qu'elle a mis en usage tout son savoir faire.

Après avoir accordé quelques instans au festin de la meûnière, nos dames prennent congé de cette bonne femme, non sans avoir laissé à ses enfans des preuves de leur munificence. On traversa de nouveau le vallon des bergers, qui fait encore rêver la princesse. On arrive à l'endroit où la suite attend avec impatience la princesse : on prend place

dans le char, qui roule bientôt rapidement, et l'on arrive, sur la fin du jour, à une petite ville trop peu célèbre pour la nommer, mais qui dut acquérir quelque renom par le séjour qu'y fit l'aimable Zoé.

Pendant que notre héroine se dispose à passer la nuit dans cet endroit, le prince qui, suivant sa promesse, avait repris de suite la route de Nicosie, fait tant de diligence, ses excellens chevaux arabes le servent si bien, qu'accompagné seulement de son fidèle écuyer, il rentre dans la capitale de la Chypre avant le lever du jour. Pour faire connaître son retour, il a soin de paraître, dans cette même matinée, à l'audience d'Isaac, qui le félicite sur son heureux retour.

Deux jours après l'arrivée de Noureddin à Nicosie, la princesse s'approche de cette Capitale; mais, au lieu d'y porter ses pas, elle va, suivant qu'elle en est convenue avec son père, se remettre, dans sa solitude d'Idalie, des fatigues de son voyage; elle doit y attendre la vi-

site du roi. L'époque de la naissance de Zoé approche, Isaac a résolu de la célébrer d'une manière solennelle : il doit en conséquence se rendre à Idalie avec une partie de sa Cour. Comme ce prince aime le faste, il veut que les principaux seigneurs de sa suite l'accompagnent en cet endroit ; ce qui ne laisse pas d'embarrasser pour les loger, la maison de plaisance étant d'une fort petite étendue ; mais, pour y suppléer, on songe à faire dresser dans le bois des espèces de tentes, ou plutôt des barraques. A son retour, la princesse fut étonnée de trouver son bois converti en une espèce de chantier. On lui en apprend le motif, le projet de la fête qu'on a formé pendant son voyage ; elle n'a rien à opposer aux intentions de son père, et se contente d'expédier un courrier à Isaac, pour lui faire part de son heureuse arrivée.

CHAPITRE XXXIV.

Zoé ne se retrouve pas sans plaisir dans sa solitude d'Idalie ; si des souvenirs cruels l'y attachent, ils sont mêlés d'une sorte de douceur mêlée de tristesse. Ce n'est pas sans éprouver une vive émotion, qu'elle se voit ouvrir les portes de cette maison où expira Laodicée ; mais, le tems ayant adouci l'amertume de sa perte, l'émotion qu'elle ressent se change bientôt en une tendre mélancolie qu'elle conserve toute la soirée.

Roxa, qui en devine la cause, l'engage à se coucher de bonne heure ; ce que Zoé fait plus par complaisance que par besoin : cependant, comme l'avait pensé sa bonne nourrice, elle ne tarde pas à s'endormir profondément.

Éveillée le lendemain avec le jour, la princesse est empressée de jouir des charmes d'une belle matinée, qui lui paraît d'autant plus agréable

que celles des jours précédens avaient été nébuleuses. Celle-ci est au contraire des plus favorables pour la promenade : Zoé se propose bien d'en profiter ; et, sans appeler, sans avertir ses femmes, elle se revêt à la hâte d'une robe légère, et passe dans le jardin.

Une rosée abondante couvrait la terre ; le soleil réfléchissant ses rayons sur les plantes du parterre, l'humide rosée retombait en gouttes diaphanes, dont l'éclat charme un moment la princesse ; elle donne ensuite un coup-d'œil à la terre, elle considère avec satisfaction le soin que son jardinier a pris de ses arbustes favoris ; elle s'achemine ensuite vers le bosquet ; elle va visiter l'hermitage, déjà elle l'a traversé ; elle doit entrer dans la grotte, pénétrer dans le souterrain où reposent les cendres de sa mère ; un devoir sacré l'y appelle. Elle est empressée de s'y rendre ; mais des pas précipités, une voix qu'elle entend derrière elle, l'obligent à se retourner ; elle reconnaît Isménie....., Isménie elle-

même. Comme la princesse, elle s'est éveillée au point du jour; logée près d'elle, elle a entendu ses pas légers lorsqu'elle traversait la galerie ; elle s'est hâtée de se lever pour venir la joindre, elle la cherche dans le jardin ; devinant son projet de se rendre au tombeau de sa mère, elle s'oppose à l'exécution de ce dessein. A quoi bon, dit-elle, aller encore vous repaître d'idées lugubres ? Croyez-moi, vous ne les avez que trop écoutées. Ce n'est point d'ailleurs, ajoute-t-elle, dès le matin qu'on doit aller visiter les tombeaux ; cela donne du noir toute la journée. Venez plutôt avec moi examiner dans le bois les préparatifs qu'on fait pour la fête de votre naissance. La matinée est délicieuse, elle invite à respirer la fraîcheur des bois?..... Zoé en convient, et se laisse entraîner par Isménie, qu'elle gronde, chemin faisant, sur la conduite qu'elle a tenue pendant le cours de son voyage. Elle ne doute point que ce ne soit elle qui ait averti le prince de la route qu'on suivrait, et qui lui ait

favorisé les moyens de la rencontrer, et de la surprendre aussi agréablement qu'il l'a fait; mais, quoiqu'elle affecte d'être fort mécontente d'Isménie, celle-ci s'apperçoit bien que son ressentiment n'est que simulé. Les reproches qu'on lui adresse sont ménagés; en effet, Zoé ne peut se plaindre, ne peut lui reprocher sérieusement de lui avoir ménagé tant de surprises agréables, tant d'occasions de voir celui qu'elle aime. Si la raison murmure, son cœur tout bas prend la défense d'Isménie; aussi la confidente est-elle si peu alarmée de ses reproches, qu'elle se prépare à en mériter de nouveaux.

Tout en se disculpant des torts dont on l'accuse, en mêlant par fois l'éloge de Noureddin aux plaintes dont il est l'objet, Isménie s'arrête de tems en tems pour faire écouter à la princesse le ramage des oiseaux. La matinée était superbe; le rouge-gorge, l'élégant chardonneret, le doux linot, la tendre et plaintive fauvette, le brillant pivoine, enfin tous les aimables habitans de l'air,

faisaient tour-à-tour retentir le bois de leurs chants amoureux. Ils célébraient à-la-fois, et la beauté du jour, et celle de la saison de leurs plaisirs. Les âmes sensibles connaissent la douce volupté, la sensation délicieuse que font éprouver le chant des oiseaux, et leurs tendres ébats dans les beaux jours du printems. Cette sensation se prononce plus vivement lorsque l'on aime; et, pour la première fois, Zoé s'étonne de se trouver plus sensible, plus émue qu'elle ne l'a jamais été. Insensiblement, et presque sans qu'elle s'en aperçût, Isménie l'a entraînée dans le plus épais du bois; et, sous prétexte de faire voir à sa maîtresse toute la perspective de la fête qu'on lui prépare, elle la conduit vers les ruines d'un ancien temple dont nous avons déjà parlé, et qui fut le lieu du premier rendez-vous, accordé au prince Sarrazin.

En s'approchant, Zoé reconnaît aussitôt cet endroit, et soupire au souvenir qu'il lui rappelle. Cepen-

dant Isménie lui fait remarquer une colonne, au dessus de laquelle sera, dit-elle, une espèce d'obélisque. Zoé s'avance pour lire une ancienne inscription qu'elle y remarque; ce sont des vers grecs, dont elle a d'abord quelque peine à comprendre le véritable sens. Comme elle cherche à le deviner, quelle est sa surprise de voir tout-à-coup paraître Noureddin caché derrière la colonne? Il a vu venir la princesse; il se hâte de satisfaire sa curiosité, en expliquant l'inscription, qui est une invocation à l'amour. Et il ajoute de lui-même: O Dieu qui jadis régnais ici, daigne attendrir celle que j'aime! daigne la rendre plus favorable à mon amour! fais lui partager le plaisir que j'éprouve à la revoir! Sans l'écouter, sans pour ainsi dire prendre garde à ses paroles, Zoé s'écrie: Encore vous! Noureddin, je vous trouverai donc par-tout? Cette espèce de reproche accabla notre héros, qui répond tendrement : Ah, Zoé! songez qu'il y a trois jours que je ne vous ai vu!..... Le regard aussi

triste que tendre dont il accompagne ces mots, touche Zoé ; il l'empêche de s'armer de sévérité : cependant elle lui reproche d'avoir quitté Nicosie, de s'être exposé, par son empressement, à venir la rejoindre dans sa solitude, à éveiller les soupçons. Pensant ensuite qu'on sait peut-être qu'il l'a suivie dans son voyage, elle témoigne une vive inquiétude à ce sujet. Noureddin la rassure ; il lui dit que personne n'a le moindre doute des entrevues particulières qu'il a eues avec elle ; mais il ajoute qu'il n'a point cru devoir faire mystère de l'avoir rencontré à Cythère. A son arrivée, dit-il, la Cour était déjà instruite de la fête que le marquis avait donné à la princesse. Isaac n'en paraissait ni surpris, ni fâché ; et, songeant qu'il pourrait se rendre suspect, en dissimulant qu'il y avait assisté, il avait préféré en convenir de bonne foi, dans la crainte que le roi ne l'apprît d'ailleurs. Zoé et Isménie l'approuvent d'en être convenu : l'une et l'autre s'informent de l'accueil qu'il reçut à son retour ;

et sachant qu'il fut très-flatteur, la princesse cesse de craindre pour le passé ; mais cette absence ne parviendra-t-elle pas aux oreilles du roi, si jamais il savait qu'il est venu à Idalie? Noureddin assure qu'il est impossible qu'Isaac s'en doute. Depuis mon retour, dit-il, je me promène à cheval tous les matins ; aujourd'hui j'ai pris ma route par ici, sans que cela puisse donner de soupçon, et je vous promets, au surplus, de retourner à Nicosie d'assez bonne heure, pour aller faire ma cour à Isaac avant son dîner. Les craintes de Zoé dissipées, elle se livre au plaisir que lui cause le tendre empressement de son amant. Vainement elle voudrait cacher combien elle est flattée ; il y a dans l'amour mille nuances qui trahissent, qui échappent, sans que l'on s'en aperçoive : lorsque l'amour propre est lui-même satisfait, que la vanité d'être uniquement et tendrement aimé, vient livrer un jeune cœur à l'orgueil qu'inspire un sentiment exclusif, il est peut-être plus difficile encore de cacher le

plaisir que l'on ressent, ou la peine que l'on éprouve. Zoé est en proie aux tendres illusions de ces deux sentimens réunis, quoique sa raison ait condamné la persévérance du prince à la suivre dans tout le cours de son voyage, son ardeur à saisir toutes les occasions de le lui rendre agréable, de lui ménager des surprises qui l'ont d'autant plus charmée, que c'était à l'amour qu'elle les devait. Son cœur a senti vivement tout ce que le prince a fait pour elle; jamais il ne lui a été si cher! Eh! comment son amour ne seraït-il pas augmenté! Il est si doux d'être constamment l'objet des soins, des attentions de celui qu'on aime!..... Les principes ont beau être sévères, le cœur n'en est pas moins sensible. Zoé l'éprouve vivement; elle oppose, à la reconnaissance qu'elle croit devoir à Noureddin, l'indiscrète promesse qu'elle a faite à Zulmis; elle n'en a connu toute la force que depuis qu'elle est éloignée d'elle; vingt fois son cœur a protesté contre ce malheureux

voyage dans une saison où tout porte à l'amour. La vue de tous les objets qui l'ont frappé dans sa route, l'ont tellement disposée à la tendresse, que Noureddin, lisant toute celle de Zoé dans ses regards, ne tarde pas à reprendre assez de hardiesse pour renouveler la proposition de fuir avec lui, de se livrer à sa foi, à son amour. Cette proposition réveille l'indignation de Zoé ; elle l'exprime cependant plus faiblement que la première fois; Isménie, d'ailleurs, se conduit avec plus d'adresse, elle n'appuie le prince que légèrement, mais elle sait faire valoir sa soumission aux volontés de la princesse. Celle-ci qui n'a point oublié ce que Zulmis lui a dit sur le peu de valeur des engagemens que pourrait prendre le prince, s'ils étaient contraires aux lois de son pays et de sa religion ; en un mot, se rappelant la facilité que donne la loi de Mahomet d'avoir plusieurs épouses, elle témoigne que cette crainte seule l'empêcherait d'être son épouse, quand bien même d'autres motifs ne

s'y opposeraient pas. Noureddin s'afflige de la voir douter de sa parole, de son honneur ; il s'engage par les sermens les plus sacrés, par le Dieu des chrétiens, à n'avoir jamais d'autre épouse que Zoé ! Il proteste, il jure aussi de se faire chrétien aussitôt après la mort de son oncle Saladin ; il répète d'ailleurs toutes les promesses, tous les engagemens qu'il a pris précédemment ; il promet d'obtenir pour Zoé le libre exercice de son culte dans l'intérieur de son palais, et enfin tous les adoucissemens que le sultan pourra accorder à ses frères, sans compromettre le respect dû à la loi de Mahomet.

Le prince n'omet rien de tout ce qui peut ébranler Zoé; il peint sa passion avec tant de force, l'amour qui l'enflamme le rend si persuasif, que notre héroïne est bien prête à céder. Hélas! sa piété ne la défend plus de la séduction du musulman. Isaac lui-même a un peu ébranlé la foi de sa fille, il a détruit une partie de sa confiance dans les décisions de l'église. Noureddin lui fait ou-

blier les sages conseils de Zulmis. La seule chose qui la retient, qui l'empêche de donner son consentement, c'est le serment qu'elle se rappelle avoir fait sur l'évangile ; serment sacré, dont elle sent toute la force. Celui qu'elle a fait plus nouvellement à Zulmis, vient aussi s'offrir à son esprit, et lui donne le courage de résister encore ; mais, sentant sa faiblesse, elle craint de ne pouvoir le faire long-tems ; elle exige que le prince se retire ; elle lui fait promettre de ne point reparaître à Idalie, avant le moment où le roi lui-même y viendra pour la fête de sa naissance.

Voyant que, malgré ses prières, il se refuse à la quitter, elle prend le parti de s'éloigner ; elle s'enfuit brusquement sans vouloir l'écouter plus long-tems, et s'élance avec la rapidité de l'éclair, dans la partie du bois où les ouvriers travaillent. Rassurée par la présence de ces témoins, elle ne craint plus d'être suivie par le prince, et attend alors tranquillement Isménie, avec qui elle

regagne le jardin. En passant près de l'hermitage, elle ne se sent plus le desir d'y entrer. Pourrait-elle s'approcher du tombeau de Laodicée, maintenant qu'elle vient d'écouter, qu'elle a presque pris des engagemens si contraires aux préceptes que cette sage reine se plut à lui inculquer? Zoé éprouve, en passant près de ce lieu, quelque chose de semblable aux remords; elle se repent, elle regrette d'avoir suivi Isménie; elle se persuade que, si elle était venue prier sur les cendres de Laodicée, elle aurait été moins faible contre l'ennemi de son salut.

Isménie, qui devine ses émotions, a grand soin de chercher à l'en distraire; et, dans tout le cours de cette journée et de la suivante, elle tâche de ne pas l'abandonner un instant à ses réflexions.

CHAPITRE XXXV.

Depuis l'arrivée de la princesse à Idalie, on presse vivement les préparatifs ; déjà s'élèvent de toutes parts des cabanes, des pavillons qui commencent à donner une idée de ce que sera la fête. Mais autant Isménie avait montré d'empressement à attirer Zoé dans le bois, le lendemain de son retour dans sa charmante solitude, autant elle cherche à l'en éloigner, dès qu'elle s'apperçoit que les travaux avancent : elle veut, dit-elle, lui laisser le plaisir de la surprise. Zoé sourit des efforts qu'on fait pour lui cacher ce dont elle ne tardera pas à être instruite ; et, sans témoigner une trop grande curiosité, elle plaisante la première sur le mystère qu'on lui fait.

La fête projetée était une espèce de foire qui devait offrir les aspects de diverses parties de l'Asie. La Syrie, l'Arménie, l'Arabie, la Perse, les Indes et la Chine devaient tour-

à-tour se présenter aux yeux de Zoé : on avait pensé qu'il pouvait lui être agréable de parcourir ces différentes contrées sans sortir de son bois. Cette idée avait paru neuve et heureuse ; elle avait été adoptée par Isaac : les seigneurs de sa Cour s'étaient en conséquence partagé le bois en six quartiers, et chacun avait choisi la nation où il voulait jouer un rôle. Pendant que tous les courtisans se disputaient l'honneur de représenter les grands potentats de l'Asie, le prince Sarrazin, que ses destinées semblaient appeler à figurer un jour parmi eux, se bornait modestement à réclamer le droit de se travestir en simple marchand, en juif Arménien, voulant, sous ce déguisement, présenter à la princesse le spectacle d'un bazar, et lui faire connaître les productions de l'Arménie. Personne ne montrant beaucoup d'empressement pour ce pays qu'on regardait comme un des moins riches, et sur-tout des moins brillans à représenter, Noureddin obtint facilement le droit de

faire disposer ce quartier comme il l'entendrait. Il n'admet qu'un seul Seigneur avec lui, auquel il laisse un rang des boutiques qu'il faisait préparer, pendant que lui-même devait occuper l'autre avec ses esclaves. Comme tout ceci avait été convenu et préparé de longue main, Noureddin, qui desirait donner une juste idée de l'Arménie, envoya dans ce pays une partie de sa suite pour lui acheter des marchandises, et prendre des notions justes de la disposition des bazars. Pendant que lui-même suivait Zoé dans son voyage en Chypre, ses gens parcouraient l'Arménie, et, suivant ses ordres, achetaient tout ce qu'ils jugeaient convenable à ses desseins. A son retour, il trouva toutes les marchandises arrivées à Nicosie, où il acheva de les faire disposer suivant ses vues : mais, quelle fut sa surprise, lorsqu'au dernier moment il ne fut plus question que d'orner l'intérieur des boutiques, d'en trouver un nombre beaucoup plus grand que celui qu'il avait fait élever? Il s'informe quel est celui

qui a osé se mêler de changer l'ordre qu'il avait tracé. On lui dit que c'est un seigneur étranger qui veut garder l'*incognito*, mais que tout annonce être de très-grande qualité. Noureddin lui sait fort mauvais gré d'être venu s'immiscer dans son quartier, qui, étant le moins grand de tous, semblait par conséquent devoir moins exciter l'envie d'un étranger; mais on lui dit que celui-ci a absolument insisté pour y obtenir une place, et que, dès qu'il s'est nommé à l'intendant des bâtimens, l'officier s'est empressé de satisfaire ses desirs. Mécontent de voir son plan un peu dérangé, notre héros se promet au moins de se venger de l'étranger, en ne communiquant point avec lui, et en ne lui faisant part d'aucuns des moyens qu'il a pris pour que son bazar présente une image aussi fidèle que magnifique de ceux de l'Arménie. En conséquence, il fait faire secrètement toutes les dispositions intérieures. Rien, pour ainsi dire, ne paraît au-dehors; les ouvriers travail-

lent chacun de leur côté sans communiquer entre eux d'aucue manière, et Noureddin se flatte que le mystérieux étranger, dont les ouvriers imitent la discrétion des siens, pourra se repentir au dernier moment de ne s'être point galamment fait connaître à lui.

Cet étranger n'est autre que le fils unique du roi de la petite Arménie. Le bruit de la beauté de la princesse Zoé, dont la réputation commençait à s'étendre dans toute l'Asie, étant parvenu à la Cour d'Arménie, l'héritier de cet empire se sentit enflammer par le récit qu'on lui en fit ; mais, avant de la faire demander en mariage, il voulut juger par lui-même, si elle méritait les éloges qu'il en avait entendu faire : il pense qu'il y a beaucoup d'exagérations dans le détail qu'on lui a fait de ses charmes et de ses perfections ; et, comme le roi d'Arménie ne marque pas un très-grand empressement de s'allier avec Isaac, le prince son fils ne veut point l'engager dans une démarche

téméraire, avant de savoir si la princesse Zoé est digne de son choix. En conséquence, il fit consentir son père à le laisser partir sous un nom supposé, ne voulant se faire connaître qu'autant qu'il le jugera nécessaire au succès de ses desseins. Il se mit en route avec peu de suite; à son arrivée en Chypre, il apprend la fête projetée pour la naissance de la princesse; et, jaloux d'y paraître, il pense avec raison que rien ne lui convient mieux que d'y figurer comme Arménien. Persévérant plus que jamais dans l'intention de garder l'*incognito*, au lieu de se faire présenter à la cour, il se loge dans l'un des quartiers les plus retirés de la Capitale, et prépare, dans le silence de la retraite, son début à Idalie.

Il luit enfin le jour qui doit éclairer celui de l'anniversaire de la naissance de notre aimable héroïne. Zoé entre dans sa seizième année, ses quinze ans vont être accomplis. Isaac a choisi, pour le moment de l'ouverture de la fête, l'heure, l'ins-

tant même où sa fille a vu le jour. Déjà toute la cour est arrivée à Idalie, tout est disposé, tout est prêt; l'on attend avec impatience l'heureux signal: l'heure approche enfin, c'est celle de huit heures un quart. Aussi-tôt que l'horloge a marqué cette heure chère aux amours, toute la cour se place aux balcons; à l'instant même où la seconde minute, qui est celle de la naissance de Zoé, achève de sonner, on voit partir un superbe feu d'artifice analogue à la circonstance, c'est le point du jour, c'est le lever de l'aurore. La charmante déesse aux doigts de rose, prend son cours, dirige sa marche du fût d'une colonne; après avoir répandu les douces et brillantes teintes qui sont ses attributs, elle fait place au Dieu du jour; et du sein de celui-ci, sort le bouquet qui couronne le feu.

Au feu d'artifice, succède un concert pendant lequel le bois s'illumine; les divers quartiers reçoivent en feux de couleurs, les décorations convenables aux pays qu'ils repré-

sentent ; et l'on invite la princesse à venir se promener. Son entrée, sa marche, a l'air d'un triomphe : on exécute une marche triomphale ; au son de cette musique sonore, Zoé, conduite par Isaac lui-même, suivie de ses dames, escortée de tout ce que la cour a de brillant, de tout ce que la capitale renferme de femmes charmantes, qui toutes ont voulu jouir de ce spectacle d'un genre nouveau ; Zoé s'avance dans le bois. Le quartier qui fixe d'abord son attention est celui de la Syrie : on a rendu avec assez de vérité le costume de ses habitans ; la princesse reconnaît à l'instant celui que portaient à Constantinople, les jeunes gens attachés au prince Bohémond, et ceux de la suite de Conrad, marquis de Tyr. La partie de la Syrie dont on s'est proposé d'offrir la vue à la princesse, est justement celle d'un faubourg de la superbe Tyr. On apperçoit les portes en perspective ; dans l'intervalle d'une d'elles, qui est ouverte, on voit flotter de magnifiques voiles de pourpre, qui

indiquent le genre de commerce et d'industrie de ses habitans. Le faubourg ne présente au surplus qu'un certain nombre de chaumières qui n'ont rien de remarquable; mais, pour rendre leur aspect plus riant, on a imaginé de choisir l'instant d'une noce dans ce faubourg : on voit les habitans sortir en foule, s'attrouper autour de la mariée, qu'un jeune seigneur représente d'une manière grotesque. Puis on exécute plusieurs danses qui causent plus de plaisir à la princesse; mais, quoiqu'on l'assure que ce sont celles des environs de Tyr, elle les trouve très-semblables à celles des environs de Nicosie. De la Syrie, la princesse desirait passer à l'instant en Arabie, où elle imaginait que le prince Sarrazin avait dû se réfugier. Mais Isaac a déjà fait quelques pas vers la Perse; Zoé se trouve forcée de l'y suivre. Ce n'est plus un faubourg qui s'offre à ses yeux, c'est l'aspect de la cour du grand roi : Celui des seigneurs qui s'est chargé d'en faire le personnage, est l'un des plus favorisés

d'Isaac ; et la favorite elle-même, la brillante Azéma, n'a pas dédaigné de se charger du rôle de la reine de Perse. Que de motifs pour qu'Isaac soit empressé de voir ce pays ! Afin de jeter de l'intérêt sur le simulacre de la cour de Perse, on a imaginé de jouer en pantomime, quelques scènes d'Esther : cette charmante reine est représentée par Azéma, qui s'acquitte assez bien de la scène de l'évanouissement; ses yeux supplians demandent ensuite avec assez d'expression et de naturel la grâce du peuple juif. Mais le grand Assuérus n'est pas toujours dignement représenté ; le favori d'Isaac oublie souvent la noblesse de son rôle ; l'ambition d'Aman, sa punition, le triomphe et la gloire de Mardochée, conduisent naturellement à la petite fête qui termine cette pièce, convertie en ce moment en une espèce de proverbe. La gravité de la danse persane contraste avec la simplicité de celle des bourgeois Syriens, et cette différence, jointe à celle du luxe imposant de

la cour de Perse, cause une surprise aussi agréable qu'inattendue.

De la Perse on passe en Arménie, où l'on arrive en traversant deux allées d'arbres touffus, où règne une sombre clarté. Parvenu à l'extrémité de la seconde, la princesse voit succéder le plus vif éclat de lumière qui l'ait encore frappé; mais, plus éblouie encore de la richesse et de la beauté des marchandises qui s'offrent à sa vue, que de la multiplicité des lampions qui les éclairent, elle s'étonne de voir dans ce bazar le fruit de l'industrie de toutes les parties du monde: il semble que Noureddin en ait rassemblé toutes les richesses. L'on sait que les Arméniens qui s'adonnent au commerce, voyagent par toute la terre, et que la France elle-même se vit souvent enlever par eux le fruit précieux de son industrie. Noureddin a donc pu tirer d'Arménie, non-seulement des objets de son sol, mais encore tous ceux que l'étendue de son commerce lui a procuré des autres pays. Notre héros y a

réuni tous les riches présens qu'il tient de la munificence de Saladin ; il a laissé à ses esclaves le soin d'étaler les marchandises ; il s'est réservé pour lui-même les bijoux et les joyaux. Au grand nombre de ceux qu'il a rassemblés, se joint l'effet magique des crystaux ; on voit jaillir les feux des diamans, des rubis, des topazes, des saphirs, des émeraudes, et enfin de toutes les pierres les plus précieuses : sa boutique paraît plutôt l'intérieur du cabinet d'un puissant monarque, que l'asyle d'un simple marchand. Le fonds est entièrement garni de superbes glaces, qui descendent jusques à terre ; au-dessus sont des espèces de rideaux en gaze d'argent, relevés de distance en distance par des roses de rubis, des vases de jaspe et de porphyre, remplis de plantes rares ; de superbes fleurs sont placées dans les coins de la boutique, qu'elles embaument de leur parfum ; leurs tiges élégantes se balancent dans les glaces, et achèvent par un heureux prestige, de mêler les dons de la

nature à ceux de l'art et de l'opulence. Au milieu des richesses dont il est entouré, Noureddin joue à merveille le rôle d'un véritable marchand ; il appelle, il attire à lui les chalands, par la manière dont il annonce et vante ses marchandises; il s'est non-seulement réservé tout ce qui concerne la bijouterie, mais encore tous les effets rares et précieux ; il sait les faire valoir, il sait vanter les peines incroyables qu'il s'est données pour se procurer tant d'objets de curiosité. Il amuse beaucoup Isaac par le détail qu'il en fait et par les anecdotes dont il accompagne ses discours: semblable à certains aventuriers, qui prétendent toujours tenir tel ou tel objet du cabinet d'un grand, ou de la main de quelque monarque, Noureddin sait mettre un prix à ses marchandises, ajouter à leur valeur réelle par les récits dont il les assaisonne et la manière dont il prétend qu'elles lui sont parvenues. Isaac se plaît à marchander diverses choses; la princesse Zoé en fait de même : Noureddin leur sur-

fait, relâche ensuite de son prix avec les progressions, ou plutôt les diminutions d'un véritable juif; il finit par tomber d'accord avec eux, et par faire mettre à part tous les objets qu'ils ont choisis, en témoignant beaucoup de satisfaction de l'honneur de servir un aussi grand prince qu'Isaac : il lui demande la permission de lui présenter sa famille; la princesse sourit à cette demande que le roi s'empresse d'accorder, croyant embarrasser le prince Sarrazin. Notre héros tire aussitôt un rideau, placé derrière lui; on voit aussitôt, comme dans une arrière-boutique, six jeunes personnes charmantes; Noureddin les appelle en les nommant ses filles; elles s'empressent d'accourir à sa voix; il les présente au roi et à la princesse; il dit les avoir eues de trois femmes différentes, et marque beaucoup de regret d'avoir perdu leurs mères. Après avoir exprimé sa douleur d'un ton pénétré, il ajoute qu'il n'épargne rien pour donner à ses filles la meilleure éducation possible, et priant

le roi de juger de leur talent, il leur ordonne de chanter ; les jeunes personnes prennent aussitôt des luths et des théorbes. Toutes les six ont de très-belles voix, et le morceau qu'elles exécutent d'abord en partie, fait le plus grand plaisir à Zoé : elles chantent ensuite des couplets analogues à la circonstance ; ils expriment des idées aussi ingénieuses que délicates sur la naissance d'une jeune beauté : puis, leur prétendu père leur ordonne d'appeler leurs frères : on voit paraître le même nombre de jeunes garçons, grands et bien bâtis, qui, après avoir respectueusement salué la société, exécutent un ballet charmant avec les jeunes personnes.

Zoé trouve cette partie de la fête bien au-dessus des autres. Le bazar de Noureddin, la manière dont il l'a disposé et dont il en fait les honneurs, lui paraît bien plus ingénieuse, bien préférable à tout ce qu'elle a vu jusqu'alors dans les quartiers qu'elle a visités Pendant qu'elle contemple avec satisfaction les di-

verses figures du ballet, et que ses regards expriment à Noureddin combien elle lui sait gré de ses soins pour l'amuser, Isaac jette les yeux sur la partie de l'allée occupée par le prince d'Arménie ; il s'étonne de voir ses boutiques disposées différemment des autres, et aussitôt les danses finies, il demande à Noureddin la raison de cette différence ; celui-ci lui répond que c'est parce qu'elles appartiennent à un original d'étranger, qui n'a nulle espèce de rapport avec les autres marchands.

Isaac reconnaissant à cette dissimulation le seigneur étranger dont on lui a parlé, se hâte de quitter le prince Sarrazin, pour s'approcher de celui qu'il traite d'original, et qu'il est loin de soupçonner être le prince d'Arménie.

Comme l'avait prévu notre héros, l'étranger qui lui etait encore inconnu, s'était trouvé fort humilié à l'ouverture de ses boutiques de voir combien tout ce que lui-même avait fait rassembler était inférieur en qualité, en magnificence aux

objets qu'étalait avec tant de profusion celui qu'il prenait pour un simple seigneur de la cour d'Isaac. Dans le premier moment de son dépit, le prince d'Arménie fut prêt à s'éloigner; mais, prenant son parti, il se décide à faire diminuer progressivement la lumière de la partie du bois qu'il occupe, de manière qu'à la brillante clarté qui environnait Noureddin, succède graduellement une moindre quantité de lampions; la teinte d'obscurité qui régne autour de ses boutiques empêche d'appercevoir les défauts de ses marchandises.

Curieux de contempler les charmes de la princesse Zoé, le prince d'Arménie se mêla un moment à la foule qui l'environnait chez son rival; aussitôt qu'il l'eut apperçue, trouvant que sa réputation était encore au-dessous de sa beauté, il prit la résolution de ne pas garder plus long-tems l'*incognito*. Retournant dans son quartier, il attendit avec impatience l'instant où l'on sortirait de la boutique de Noureddin. Aussi-

tôt qu'il vit le roi, et toute sa cour tourner ses pas de son côté, il s'empressa de mettre en évidence une superbe escarboucle, morceau le plus précieux du trésor du roi d'Arménie; l'éclatante lumière de cette pierre merveilleuse, tirant la boutique de son obscurité frappa vivement les regards d'Isaac et de sa cour: on chercha à deviner quel pouvait être cet étranger, qui possédait un morceau d'un si grand prix; et, quoiqu'en avançant de plus près, on s'apperçût que le choix de ses plus belles marchandises, ne surpassait guère celles que le prince Noureddin avait abandonnées à ses esclaves, en voyant la beauté de l'escarboucle, on ne douta pas que l'étranger ne fût le fils de quelque grand roi. Pendant que les courtisans se perdaient en conjectures, Isaac avait deviné l'énigme; il s'était rappelé que le roi d'Arménie possédait une pierre du genre de celle qu'il avait sous les yeux; il l'avait entendu beaucoup vanter, et ne doutant pas que l'étranger ne fût

son fils, il le salua en cette qualité. En l'abordant, le prince surpris d'être reconnu, n'essaya pas cependant de se défendre de sa qualité. Le roi de Chypre lui reprocha agréablement de ne s'être point fait connaître, et de l'avoir ainsi privé de l'avantage de lui être utile. Le prince d'Arménie répondit assez gauchement, et marqua tant d'embarras en offrant ses hommages à la princesse, qu'Isménie, qui parfois était un peu méchante, ne put s'empêcher de dire tout bas à Zoé, que ce prince Arménien avait plutôt la tournure d'un véritable marchand, que celle d'un grand prince. En effet, avec une figure ignoble, il n'avait nulle noblesse dans la taille, ni dans le maintien. Cela n'empêcha pas Isaac de l'accueillir avec beaucoup de distinction; et, après avoir donné un coup-d'œil et des éloges obligeans aux objets qu'il avait rassemblés, il l'engagea à l'accompagner dans les autres quartiers.

Noureddin, sans avoir positive-

ment reçu la même invitation, prit sur lui de suivre aussi la princesse.

Suivons Isaac et sa cour, aux Grandes-Indes, où elle se rendit en sortant de l'Arménie, quoique ce ne fût pas la route ordinaire, celle tracée par les géographes. Quoi qu'il en soit, le roi de Chypre et sa suite arrivèrent dans l'empire du grand Mogol, sans traverser la mer des Indes.

C'était le marquis de Cythère qui s'était chargé de représenter le monarque de l'Inde. Nous ne ferons pas le détail de toutes les richesses de l'Indostan, après avoir dépeint celles rassemblées par Noureddin. Il suffira de dire, que les yeux de la princesse Zoé, encore tout éblouis de ce qu'elle avait vu dans l'autre quartier, ne furent pas aussi vivement frappés de l'éclat de celui-ci, quoique le marquis de Cythère n'eût rien épargné pour le décorer pompeusement, et qu'il eût suppléé par l'élégance et un goût exquis, à ce qui pouvait lui manquer du côté de la magnificence pour représenter dignement le grand empire du Mogol.

Mais ce qu'on admira le plus, fut la noblesse et la majesté avec laquelle il s'acquitta du rôle difficile du grand Mogol. Isaac lui-même en fut surpris et enchanté. On avait choisi l'instant où il donne audience à son peuple, avant de se disposer à partir pour la chasse; les équipages préparés d'un côté, une partie des seigneurs de l'autre, arrivant successivement pour l'accompagner, pendant que quelques personnes lui présentent des placets et demandent justice; mais le discernement que montra le marquis de Cythère dans ses jugemens, la grâce avec laquelle il accueillit les seigneurs, et, suivant l'usage des Grandes-Indes, parfuma la barbe de quelques-uns, contribuèrent à amuser et intéresser la princesse, autant que la diversité des costumes rendus avec assez de vérité. La galanterie du marquis ne se restreignit point de jouer fidèlement son rôle; il trouva moyen de s'occuper de la princesse Zoé et des dames qui l'accompagnaient. Paraissant les regarder comme d'ai-

mables étrangères, il sut les honorer de distinctions flatteuses, et laissa même percer devant Isaac, sa passion pour son aimable fille, d'une manière qui étonna et affligea Noureddin ; mais cette hardiesse fut excusée, comme faisant partie du rôle du grand Mogol. La scène fut terminée par une jolie fête indienne.

Des Indes, la cour de Chypre passa en Arabie, où, à la différence des costumes près, elle trouva dans l'audience du Cadi, quelque chose assez semblable à ce qu'on venait de lui offrir aux Indes; elle y vit cependant un tout autre ton, et une manière bien différente d'accorder les parties, les jugemens se terminant presque toujours par des condamnations, de bastonnades et des amendes. Mais ce qui amusa un peu plus la princesse, fut l'ordre que donna le Cadi, de faire venir ses femmes, après l'audience terminée. Lorsqu'elles sortirent du harem, voilées et vêtues comme les femmes de l'Orient, Zoé commença à prêter à la scène une véritable at-

tention. Le Cadi ayant ordonné à ses esclaves de venir danser devant elles, on vit paraître une partie de ceux de Noureddin, et lui-même à leur tête. Il dansa avec une grâce, une aisance qui charmèrent tous les spectateurs, et particulièrement notre héroïne, qui ne prit point le même plaisir à voir ensuite les femmes du Cadi s'efforcer de mériter son approbation.

La princesse et sa brillante suite passèrent de l'Arabie en Chine ; le spectacle qu'on lui donna, dans ce sixième et dernier quartier, simulacre de la fête solemnelle qu'on célèbre à la Chine, en l'honneur de l'agriculture. Ce fut pour la cour de Chypre un spectacle curieux de voir le seigneur qui représentait l'empereur, tracer un sillon, à la tête des grands de son Empire, des princes de sa maison, et suivi d'un cortége nombreux de mandarins, de lettrés et même de quelques bonzes. Les divers costumes de cette vaste contrée, dont la princesse Zoé n'avait aucune idée, l'amusaient autant qu'ils

la surprirent par leur singularité et leur bizarrerie.

Cette fête chinoise fut couronnée par un divertissement, dont le trait le plus frappant fut celui d'une espèce de négromancien, qui, après avoir exécuté divers tours, finit par jeter quelques graines dans un vase rempli de terre. On vit presqu'aussitôt sortir de ce vase une fleur charmante; on la vit naître, grandir, et successivement se couvrir de feuilles et de boutons, puis enfin fleurir sous les yeux des spectateurs. Parvenue au dernier période de la floraison, la charmante fleur, c'est-à-dire la plus belle, la plus apparente de la tige, en s'épanouissant entièrement, présenta aux regards étonnés le nom de Zoé, en traits de flamme, et se convertit ensuite en brillantes fusées.

Ce genre ingénieux de feux d'artifice, fit le plus grand plaisir par l'heureuse allusion qu'il offrit aux spectateurs; il termina agréablement les fêtes du bois. On conduisit ensuite la princesse dans une salle

préparée pour le bal ; Isaac voulant faire honneur au prince d'Arménie, lui présenta lui-même la main de sa fille, en l'engageant à ouvrir le bal. Le prince d'Arménie ne se montra pas tout-à-fait digne d'une telle distinction ; il ne parut pas un danseur digne de la princesse Zoé : on le remarqua sur-tout lorsqu'on la vit ensuite danser avec Noureddin et le marquis de Cythère, qui, à l'envi, développèrent des grâces et des talens qui ne pouvaient être comparés qu'à ceux de la princesse elle-même. Elle dansa successivement avec tous les seigneurs qui s'étaient empressés de la fêter, et acheva de les charmer par l'amabilité de son accueil. Également affable pour tous, elle n'en mécontenta aucun par des marques de préférence pour quelques-uns ; tous eurent à se louer de la manière dont elle recevait leurs invitations : Noureddin fut le seul qui pût intérieurement se flatter d'avoir obtenu quelque distinction.

Il manquait au bonheur de notre héros d'avoir pu offrir à sa char-

mante Zoé quelques-unes de ces précieuses bagatelles qu'il avait fait rassembler avec tant de soin. Songeant au moyen de les faire accepter à son amante, il demanda au roi la permission de faire une loterie des objets qui avaient paru mériter son attention, ainsi que celle de la princesse et de ses dames; Isaac y consentit, sans trop réfléchir à la valeur des présens que le prince Sarrazin voulait offrir. Noureddin s'empressa de faire faire des lots de tout ce que le roi et la princesse avaient le plus admiré; il y joignit quelques objets de son choix, pris dans ses divers magasins. Pendant qu'il s'occupait de ce soin, le prince d'Arménie, instruit de son dessein, demanda d'être pour quelque chose dans cette galanterie; Noureddin ne put le refuser, quoique peu satisfait de l'admettre dans ses projets. Il ne put s'opposer à ce qu'il fît apporter quelques-unes de ses marchandises. Le marquis de Cythère, qu'on prévenait rarement, lorsqu'il s'agissait de se montrer galant et généreux,

faisait déjà mettre à part tout ce qu'il pensait pouvoir être agréable aux dames. Plus prompt que le prince d'Arménie à les faire apporter à Noureddin, il sollicita une faveur qu'on n'osa pas lui refuser. Plusieurs autres seigneurs, qui voulurent suivre l'exemple des premiers, furent éconduits; on leur donna pour motif que c'était à leurs femmes ou à leurs filles qu'on voulait offrir quelques légers dons, et qu'il ne convenait pas qu'ils y contribuassent; que c'était une gloire qu'ils devaient laisser aux étrangers : les seigneurs Cypriotes y consentirent d'autant plus facilement, que plusieurs trouvaient déjà que la fête leur avait beaucoup coûté.

On fit un nombre de billets de loterie, suffisans pour être distribués au roi, à la princesse, et à toutes les dames de sa Cour. Tous les billets étaient gagnans; il n'y avait de différence que dans la valeur des lots, dont quelques-uns étaient d'un très-grand prix.

Cette galanterie fut accueillie avec

empressement ; la plupart des dames en parurent enchantées. On pense bien que Noureddin eut l'adresse de diriger le sort de manière à présenter à Zoé des bijoux précieux et d'agréables bagatelles. Il plaça entr'autres, dans son lot, ces charmantes tablettes dont nous avons parlé, qu'Isménie lui avait rendues, n'ayant pu parvenir à les lui faire accepter ; mais offertes de nouveau, avec d'autres jolis objets, elle ne put se dispenser de les garder. Noureddin jouit du plaisir d'offrir à son amante, sous les yeux de son père, sans qu'il pût s'en offenser, des souvenirs et des gages d'amour, dont quelques-uns renfermaient des secrets que la princesse ne connut que par la suite. Il eut d'ailleurs soin d'écarter du lot de Zoé tout ce qui venait de ses rivaux, qui n'eurent que la gloire d'être généreux envers ses dames.

Pour Isaac, le lot qui lui échut en partage était composé d'objets provenant des trois rivaux ; il renfermait beaucoup d'objets précieux,

dont il parut être fort satisfait : Azéma, Isménie, et quelques autres dames eurent aussi à se louer du sort.

Cette journée s'écoula d'une manière aussi agréable que satisfaisante ; le bal se prolongea fort avant dans la nuit, et, pour un bal de Cour, fut fort gai et fort animé. En se séparant des dames, les seigneurs allèrent chercher le repos dans le bois, où des espèces de tentes avaient remplacé les brillantes décorations de la soirée.

CHAPITRE XXXVI.

Le lendemain de l'anniversaire de sa naissance, la princesse Zoé rendit une fête au roi et aux seigneurs qui avaient si bien célébré l'instant qui lui donna le jour.

La princesse, ne voulant point imiter le luxe et la recherche des fêtes de la veille, se contenta de donner une fête champêtre, dont

l'agréable simplicité remplaça la magnificence de celle du jour précédent.

Elle avait eu d'abord dessein de faire entrer la bienfaisance pour quelque chose dans ces réjouissances, et d'exciter celle du roi et de toute la Cour, en choisissant pour le théâtre de ses plaisirs une plaine d'où l'on apercevait un malheureux village qui venait d'être la proie des flammes, peu de jours avant l'arrivée de la princesse à Idalie. Zoé, sensible au malheur de ses habitans, regrettait de ne pouvoir faire pour eux tout ce que son cœur desirait, et elle avait résolu d'offrir le tableau de leur misère, de manière qu'on ne pût se dispenser de la soulager; mais, réfléchissant ensuite que la bienfaisance ne doit pas être commandée, et que le roi pourrait lui savoir mauvais gré de mettre lui-même et ses seigneurs à contribution, elle changea son premier plan, et se contenta de répandre ses propres bienfaits dans le silence. Instruite

que le projet d'Isaac était de lui faire remettre une somme assez forte le jour de sa naissance, elle la destina toute entière au soulagement des malheureux incendiés qui avaient tout perdu, absolument tout. Le feu ayant pris de nuit, et s'étant en un instant communiqué à toutes les chaumières, ils n'avaient pu rien sauver, pas même leurs troupeaux : plusieurs habitans même avaient été la proie des flammes.

Zoé donne donc des ordres pour qu'on achetât les meubles et objets de première nécessité pour chaque famille ; et le jour même qu'on célébrait à Idalie la naissance de notre héroïne, par des fêtes brillantes, le curé du village incendié distribuait de sa part des consolations et des secours à ses malheureux habitans.

Après les avoir rendus à l'espérance, leur avoir fait remettre les ustensiles et les instrumens nécessaires à leurs travaux, la princesse voulut faire participer à la fête, qu'elle même allait donner, les jeunes filles

du village incendié; elle les chargea de venir présenter au roi le bouquet qu'elle voulait lui offrir.

Instruit de ses projets par Ismé-nie, et sachant aussi quel avait été le premier dessein de la princesse, Noureddin se permit de déranger un peu son plan, et de faire con-naître la belle action qui avait ho-noré le jour de sa naissance. Il com-mença par y être de moitié, en por-tant lui-même une très-forte somme au curé. Il en obtint facilement de disposer ses habitans à ce qu'il de-sirait; et, sans rien dire à per-sonne, sans même instruire Ismé-nie de ce qu'il avait fait, il revint tranquillement attendre le moment de l'exécution.

L'aimable et charitable Zoé n'a-vait point choisi l'instant du coucher du soleil, pour l'ouverture de sa fête : pure comme cet astre, elle voulait au contraire qu'il éclairât toutes ses actions. Peu de momens après que le roi fut sorti de table, la princesse se retira avec ses dames.

Environ une demi-heure après,

le son des cornemuses et des fifres attira aux fenêtres une partie des seigneurs : la musique champêtre précédait une bande de jeunes filles vêtues de blanc, habillées aux frais de la princesse ; ces jeunes filles, dont quelques-unes étaient jolies, et avaient été placées à la tête des autres, s'avancèrent assez gravement dans l'avenue ; enfin, ayant défilé au son d'une musique champêtre, elles entrèrent dans le jardin, formèrent une espèce de cercle, et présentèrent au roi un énorme bouquet. Celles qui le portait étant des plus belles, Isaac le prit avec assez de bonté ; mais, ces jeunes filles gardant le silence, quelques seigneurs demandèrent en riant, si le bouquet n'était pas accompagné d'un compliment? et plusieurs s'apprêtaient déjà à se mocquer, de ce qu'allaient dire ces villageoises ; mais au lieu de répondre, elles s'ouvrirent : le cercle qu'elles formaient se rompit, et l'on vit s'avancer la princesse Zoé, elle-même, suivie de ces dames, vêtues comme elle, en simple bergère. Zoé

souriant, et marchant avec grâce, dit qu'elle se chargeait d'être l'interprète de ses bergères; et elle adressa au roi et aux seigneurs un compliment aussi spirituel qu'agréable, en les remerciant de la fête charmante qu'ils lui avaient donnée la veille. Elle leur dit qu'elle regrettait de ne pouvoir leur en témoigner sa reconnaissance; mais que, déposant en ce jour toutes marques de distinction de rang, elle allait, en simple bergère, essayer de leur rendre une fête moins brillante que la leur.

Tandis qu'on applaudissait à cette scène champêtre, les seigneurs s'empressent d'ouvrir les portes au devant de la princesse. Les jeunes filles s'éloignent tout-à-coup; Zoé, les croyant intimidées par l'approche des seigneurs de sa cour, se hâte de les rappeler.

Quelle fut sa surprise de les voir revenir l'instant d'après, avec une sorte de précipitation, chacune une fleur à la main, qu'elles élevaient vers elle, en la priant de venir visiter les heureux qu'elle avait faits! Zoé

rougit, et leur fait signe de se taire, s'étonnant de leur voir trahir son secret : mais ces jeunes filles, redoublant leurs prières, excitent la curiosité; on demande ce qu'elles veulent dire ; une d'elles explique l'objet de la demande des habitans du village, que la princesse a comblés de bienfaits : l'honneur de la remercier, de la voir un instant sur la terrasse ! En prononçant ces mots, la jeune fille et ses compagnes jettent les fleurs qu'elles tiennent à la main, aux pieds de la princesse ; elles mettent un genou en terre, et réclament si instamment que la princesse se montre à leurs parens, qu'elle ne peut s'y refuser; elle passe sur la terrasse, suivie du roi et d'une partie de sa cour.

Un nouveau spectacle s'offre alors aux yeux de la cour ; la terrasse sur laquelle on s'est rendu, domine sur la plaine, d'où l'on apperçoit les vestiges du village incendié. D'un côté de la plaine, sont rassemblés les troupeaux, les meubles, les instrumens d'agriculture, et les ha-

bits que la princesse a fait acheter pour être distribués aux malheureux habitans. Ils sont disposés en divers grouppes : les femmes, tenant de jeunes enfans dans leurs bras, forment celui qui est le plus avancé sur la scène; les vieillards en forment un autre, et les jeunes gens, auxquels se joignent bientôt les jeunes filles qui ont présenté les bouquets, achèvent d'animer ce tableau. A l'arrivée de la princesse, les divers grouppes expriment leur joie ; Zoé considère ce rassemblement, et s'étonne de voir réunis les dons qu'elle destina pour chaque famille : formant une seule masse, ils ne laissaient pas de paraître considérables, et de surprendre la princesse elle-même, qui croyait avoir donné fort peu de chose. A l'aspect de leur généreuse bienfaitrice, tous les habitans témoignent leur joie à grands cris. Ce premier élan calmé, le grouppe des femmes s'écrie, en désignant d'une main le village brûlé, et de l'autre élevant leurs enfans vers Zoé : *Nous avions tout perdu!* Le

grouppe des jeunes gens reprend aussitôt : *Nous devons tout à ses bienfaits*, en montrant les troupeaux, et ses présens réunis. — *Mais nous ne voulons les accepter*, reprend le grouppe des vieillards, *qu'autant que le roi lui-même, daignera les confirmer.* Isaac surpris, attendri de ce spectacle, et de la déférence respectueuse de ces malheureux villageois, jette les yeux sur la princesse sa fille, qui rougit, et semble craindre que le roi ne blâme sa générosité ; mais au contraire, Isaac en est touché ; il se hâte de confirmer tout ce que sa fille a fait : là-dessus, les acclamations, les cris de vive le roi, vive la princesse Zoé, notre généreuse bienfaitrice, se font entendre de toutes parts. Cependant Isaac demande à sa fille, comment elle a pu se procurer assez d'argent pour faire des dons de cette importance? Notre héroïne répond avec émotion, qu'elle a su que le roi lui destinait une somme assez considérable ; qu'instruite qu'elle devait

la recevoir le jour de sa naissance, elle a pensé ne pouvoir mieux célébrer cette époque, qu'en employant au soulagement de ces malheureux ce qu'elle tenait de la générosité d'un père. Je n'ai donc, ajoute-t-elle, en se tournant vers Isaac, avec une aimable et gracieuse modestie, que le seul mérite d'avoir fait un bon usage de vos bienfaits; mais, c'est vous, Sire, qui êtes le véritable bienfaiteur de ces braves gens; c'est à vous seul que je dois d'avoir pu soulager leur misère. Plus ému, plus attendri encore par ces paroles de son aimable fille, Isaac ne peut que la serrer dans ses bras; il la presse contre son cœur avec un mouvement de tendresse qui charme la princesse. Peu accoutumée à voir son père s'abandonner aux élans de la nature, elle se trouve heureuse d'avoir pu les exciter, et sent doublement le prix d'une bonne action. Cependant les habitans ont dressé une sorte d'arc de triomphe; ils demandent que la princesse s'y place. Zoé est enlevée, portée au bruit des

acclamations universelles, sous le rustique arc de triomphe, où elle reçoit les remercîmens des habitans, où elle voit faire la distribution de ses présens à chaque famille, qui la bénit et forme des vœux pour son bonheur.

Témoin de la douce satisfaction qui règne sur le visage de la princesse sa fille, de l'enthousiasme qu'excite sa belle action, Isaac commence à comprendre qu'on peut trouver quelque plaisir à faire le bien. Le marquis de Cythère, qui n'est pas insensible à cette jouissance, et qui se montre grand admirateur de la générosité de la princesse, veut être pour quelque chose dans cet acte de bienfaisance. Pendant qu'on achève de distribuer les présens, il commence par jeter sa bourse dans le chapeau d'un enfant, qui se trouve près de lui, puis il dit que, quelques étendus que soient les dons de la princesse Zoé, le nombre des incendiés est si grand, qu'ils ne suffisent pour les tirer entièrement de la misère. Il engage les seigneurs et les dames de la Cour

à contribuer avec lui au soulagement de ces malheureux. En disant cela, il présente le chapeau à la ronde, qui se trouve bientôt rempli de pièces d'or et d'argent. Aux premiers mots du marquis, le roi s'est hâté de prendre la parole, et de dire que pour lui il se charge de faire rétablir les chaumières, et de faire rebâtir à ses frais le village brûlé. Cela ne l'empêche pas de jeter quelques pièces d'or dans le chapeau, que le marquis présente à ses voisins; mais le plus étonné de tous fut le prince d'Arménie; il ne comprit pas d'abord ce que signifiait ce monde rassemblé, et toutes ces exclamations vers la princesse; il regardait alternativement les divers grouppes, et ne concevait rien à leurs cris; mais, lorsqu'on lui en eut expliqué la cause, il donna de grandes louanges à l'action de Zoé, à qui son étonnement donna lieu de penser que celui qui avait tant de peine à comprendre une chose qui lui paraissait fort simple, n'était pas capable de faire de lui-même

quelqu'action semblable. Cependant, lorsque le marquis de Cythère s'approcha du prince d'Arménie, il donna avec assez d'empressement ce qu'il avait d'argent sur lui.

Tout le produit de cette quête, qui fut assez grand, fut remis au curé du lieu, pour en faire une nouvelle distribution à ses paroissiens, ce qui, joint à ce que le prince Sarrazin lui avait remis particulièrement, suffit, avec les bienfaits de la princesse, pour remettre les incendiés dans une situation plus heureuse qu'ils n'avaient jamais été. On décida que le village rebâti prendrait le nom de Zoé, pour rappeler et perpétuer le souvenir qui avait illustré l'anniversaire de sa naissance. Ce fut pour les habitans une nouvelle faveur, à laquelle ils parurent extrêmement sensibles; ces bonnes gens ne savaient comment exprimer leur reconnaissance; rendus au bonheur, à l'espérance, ils versaient des larmes de joie, qui en firent couler d'attendrissement des yeux de la princesse.

L'aimable Zoé engagea le roi et sa cour à passer dans une salle de verdure qu'elle avait fait préparer pour le bal. Comme elle l'avait annoncé, sa fête étant absolument champêtre, elle avait choisi le bosquet pour lieu de réunion; on trouva la salle élégamment décorée de guirlandes de fleurs. Les danseurs et les spectateurs entrèrent seuls dans la salle; les musiciens restèrent à demi-cachés derrière les charmilles; et, pendant qu'on jouissait de la vue de la danse des seigneurs, l'on appercevait à travers les portiques de verdure, décorés de festons les jeunes filles du village danser gaîment au son du tambourin; plus loin, l'on découvrait dans la plaine, les jeux bruyans des villageois, que la princesse voulut faire participer à sa fête.

On vit avec plaisir, la joie naïve de ces gens simples, et plusieurs des seigneurs ne dédaignèrent pas de se mêler aux danses villageoises : la journée s'écoula agréablement pour tout le monde. Noureddin eut le bon-

heur de danser plusieurs fois avec sa chère Zoé, qui apprit avant la fin de la soirée, qu'il était l'auteur du changement qui l'avait d'abord étonné. Quoiqu'il n'en convînt pas, elle se douta bien qu'il n'avait acheté la complaisance du curé et de ses habitans, que par de nouveaux bienfaits répandus sur eux; et elle lui en sut d'autant plus de gré, que c'était lui qui avait ainsi provoqué ceux du roi et des autres seigneurs.

Le jour suivant, toute la cour reprit le chemin de la Capitale; la princesse suivit le roi à Nicosie; et ce ne fut que le matin du jour du départ, qu'elle put prendre sur elle de s'approcher du tombeau de sa mère, qu'elle se regardait indigne d'approcher depuis sa dernière entrevue avec Noureddin; mais l'action de la veille, l'ayant réconciliée avec elle-même, lui donna le courage de s'approcher des mânes de celle dont elle pensait devoir imiter les vertus. Elle resta si long-tems à prier sur le tombeau de Laodicée, qu'il fallut qu'on vînt l'en arracher, en lui disant

que le roi s'inquiétait de son absence; Zoé donna un dernier adieu aux mânes de cette mère chérie, en la priant tout bas, de veiller sur elle, et de l'aider à vaincre sa faiblesse. Elle fut rejoindre ensuite Isaac, qu'elle trouva prêt à monter en voiture.

Le retour de la princesse, dans la Capitale, ne tarda pas à être marqué par de nouvelles fêtes, que le roi donna au prince d'Arménie. Celui-ci manifesta ouvertement sa passion pour l'aimable Zoé; mais, quoique la manière dont ce prince était accueilli par Isaac, dût beaucoup inquiéter Noureddin, il se sentait bien moins alarmé des empressemens du prince d'Arménie, que de ceux du marquis de Cythère, qui ne dissimulait, pas plus que lui, l'amour que Zoé lui inspirait. Plus ingénieux que le prince d'Arménie, le marquis savait tirer parti des fêtes mêmes qu'on donnait à son rival; il savait amuser la princesse; il avait l'art de lui adresser des choses fines et spirituelles, sous lesquelles sa passion se décélait

sans pouvoir l'offenser. Noureddin ne voyait pas sans effroi les soins que le marquis employait pour plaire à Zoé; il s'appercevait combien il était redoutable ; il trouvait en lui tous les dons de l'esprit, réunis à la plus agréable tournure, à une charmante figure, enfin à tout ce qui peut séduire un cœur. La tendresse de la princesse le rassurait à peine, lorsqu'il songeait que cet heureux rival réunissait tous les avantages qui pouvaient lui donner droit de prétendre à sa main; il se disait que, si le roi appuyait ses prétentions, Zoé n'aurait rien à opposer, et il doutait qu'elle eût le courage de refuser le marquis de Cythère. Quant au prince d'Arménie, la nature s'était montrée si peu libérale envers lui, qu'elle ne l'avait favorisé ni du côté de la figure, ni du côté de la taille ; elle ne l'avait guère mieux traité relativement aux qualités de l'esprit, il en possédait fort peu ; sans talens, et incapable de les apprécier, il paraissait faire peu de cas de ceux de la princesse Zoé; dans les concerts où elle chantait,

où elle s'accompagnait sur la harpe, il était plus occupé de la regarder que de l'écouter ; il applaudissait souvent avant qu'elle eût fini ; ses méprises faisaient hausser les épaules au marquis de Cythère, qui, avec une très-belle voix, avait quelquefois l'avantage de chanter avec la princesse ; et, lorsqu'il faisait avec elle la partie dans un duo, il mettait tant d'âme et d'expression dans son chant, que Noureddin en frémissait de dépit. Forcé de se taire, de dissimuler sa tendresse pendant que ses rivaux laissaient paraître la leur, il souffrait tous les tourmens de la jalousie.

Zoé, qui s'observait beaucoup avec lui, pour se conformer aux avis de Zulmis, et en même tems pour ne donner nul soupçon au marquis dont elle redoutait la pénétration, lui faisait souffrir mille morts, sans avoir le dessein de l'affliger. Le marquis de Cythère se permettait quelquefois de s'amuser un peu aux dépends du prince d'Arménie, qui, n'ayant pas un très-grand usage de la

langue grecque, et de ses tours heureux, prêtait souvent aux plaisanteries du marquis, et le faisait de si bonne grâce, que les princesses et les dames ne pouvaient s'empêcher d'en rire. Noureddin en aurait ri aussi de bien bon cœur, si tout autre que le marquis eût ridiculisé leur commun rival; mais, lorsqu'il voyait le premier s'établir aux dépens de l'autre, qu'il pensait devoir moins redouter, il était peu disposé à goûter l'aimable persifflage du marquis, et reprochait à Zoé de s'en amuser.

Cependant, lorsqu'il considérait le prince d'Arménie, lorsqu'il le voyait donner sans cesse des armes à son rival, et ne pas sentir le plus souvent la finesse de ses plaisanteries, il se disait qu'avec un esprit aussi borné, on ne pouvait prétendre à la main de l'aimable et spirituelle Zoé; il ne pouvait croire que le roi se déterminât à sacrifier sa fille à un prince si peu digne de la posséder, et concluait toujours à regarder le marquis comme le seul rival qui pût la lui enlever.

En effet, tout parlait en sa faveur; sans avoir un trône à offrir à la princesse Zoé, le marquis de Cythère lui présentait des avantages brillans; nous avons parlé de ceux qui lui étaient personnels ; il possédait encore ceux de la naissance et d'une très-grande fortune, pour un particulier ; sa famille valait au moins celle d'Isaac. Ses ancêtres avaient toujours eu la souveraineté de l'île de Cythère, qui, quoique moins grande que celle de Chypre, avait néanmoins joui de la même considération.

Ce ne fut que sous la minorité du jeune marquis, ou pour mieux dire dans son enfance, qu'Isaac parvint à rendre Cythère tributaire de son royaume de Chypre; dès que le marquis eut l'âge de raison, que sa valeur fut développée, il songea à affranchir son pays d'un tribut qui lui paraissait humiliant. L'espoir d'une alliance avec le roi de Chypre, fut le seul motif qui l'empêcha de lui déclarer la guerre ; dès qu'il eut vu l'aimable Zoé, il ne s'occupa plus

que des moyens de lui plaire et d'obtenir sa main. Tout semblait favoriser ses vues : sa proximité de la Chypre, les charmes de sa personne, ses vertus connues et appréciées dans tout le royaume, faisaient desirer aux sujets d'Isaac, qu'il devînt le gendre du roi. Si Isaac eût aimé sa fille pour elle-même, qu'il n'eût cherché que son bonheur, il eût sans doute donné les mains à une alliance où toutes les convenances se rencontraient, à une alliance qui ne le privait point de la présence d'une fille si digne d'être chérie. Mais, comme l'avait fort bien pensé Isménie, Isaac n'était susceptible d'être ému que par l'ambition ; elle seule pouvait le décider dans le choix d'un gendre ; aussi déclara-t-il, que, pour prétendre à la main de la princesse Zoé, il fallait avoir une couronne à lui offrir. Cette déclaration qui donnait l'exclusion au marquis, l'affligea sensiblement ; vainement il essaya de faire parler au roi, par plusieurs personnes puissantes et en crédit. Isaac fit toujours la même

réponse, et protesta qu'il ne changerait rien à sa décision. Désolé, désespéré, le marquis prit le parti de retourner dans son île, laissant le champ libre à l'heureux prince d'Arménie, qu'on disait hautement être le gendre choisi par Isaac.

Le malheur du marquis de Cythère fit le bonheur de Noureddin; dès le premier moment que Zoé vit le prince d'Arménie, elle se sentit prévenue contre lui; l'impression défavorable qu'il avait faite sur elle, s'était changée en une sorte d'aversion, lorsqu'elle s'apperçut de l'amour qu'il avait conçu pour elle, et qu'elle découvrit en même tems qu'il n'était pas mieux partagé sous le rapport des qualités de l'esprit et du cœur, que du côté des agrémens. Comme Noureddin, elle ne pouvait croire que son père songeât à l'unir à un prince si disgracié de la nature; mais, lorsqu'elle en fut convaincue, lorsqu'elle vit Isaac, sans prendre même la peine de la consulter, favoriser toutes les démarches du prince d'Arménie, et lui ordonner d'un ton

de maître, de le regarder comme son futur époux, le cœur de la sensible Zoé se souleva contre cet ordre; elle se promit bien de ne pas obéir, et voulut essayer d'abord de dégoûter le prince de sa personne, par les inégalités qu'elle affectait dans son humeur. Ce moyen ne lui réussit pas; le prince d'Arménie, malgré ses caprices, voyait en elle la plus belle des créatures, et il ne cessait de l'obséder; depuis la retraite du marquis et la déclaration d'Isaac, il était devenu beaucoup plus importun, et il osait s'autoriser de l'approbation du roi, pour prendre le ton d'un amant heureux, ou prêt à l'être; il semblait croire que la conquête de la princesse ne pouvait lui échapper, et apportait peu de soins à la mériter. Le peu d'égards et de délicatesse qu'il mettait dans sa conduite, acheva de le rendre odieux à la princesse; elle vit qu'elle ne pouvait qu'être malheureuse avec lui; et, dans l'intention de le fuir, elle prêta de nouveau l'oreille aux propositions de Noureddin. La circonstance critique

où elle se trouvait, la détermina à les accepter ; la contrainte qu'elle s'était imposée, depuis quelque tems, n'avait fait que redoubler son amour ; elle se rappelait sans cesse toutes les preuves que Noureddin lui avait données de sa tendresse, tout ce qu'il avait fait pour elle, pendant le cours de son voyage. Lorsqu'elle opposait sa conduite si soumise, si remplie de délicatesse, à celle que tenait le prince d'Arménie, elle sentait augmenter son aversion pour l'un, et son amour pour l'autre.

Enfin le sentiment de ses devoirs envers son père s'affaiblit insensiblement ; elle en crut Isménie, qui l'assurait que la dureté d'Isaac la dispensait de s'immoler à son ambition. Le serment qui la retenait ne devait plus l'arrêter, puisque Noureddin s'engageait à se faire chrétien, aussitôt après la mort de son oncle. Zoé se le persuada, parce que son cœur la portait à le desirer ; elle céda donc aux sollicitations réitérées de Noureddin ; elle consentit à le suivre ; elle promit

solemnellement de s'embarquer avec lui, si Saladin donnait son consentement aux conditions convenues entre eux, et qui furent de nouveau confirmées par notre héros, qui s'engagea à les faire ratifier par son oncle.

Noureddin, au comble de la joie, s'empressa de dépêcher à Saladin son fidèle Abdallah; il ne voulut confier qu'à lui seul, une mission d'où dépendait le bonheur de toute sa vie. Une crainte restait à la princesse, que son amant se hâta de dissiper; cette crainte était celle d'être poursuivie dans sa fuite; elle disait qu'elle périrait de douleur, si jamais elle était arrêtée, arrachée des bras de son amant, et ramenée honteusement dans les Etats de son père. Noureddin la rassura, en lui confirmant qu'il prendrait toutes les précautions nécessaires pour assurer leur fuite : il lui dit que son oncle avait d'excellens voiliers; qu'il ne manquerait pas de leur envoyer un des meilleurs, et de faire protéger leur marche par d'autres vais-

seaux. On devait d'autant moins redouter ceux qu'Isaac pouvait envoyer à la poursuite des amans, qu'il n'avait que des vaisseaux marchands. Ainsi tout contribuait à servir les desseins du prince Sarrazin, qui espérait le plus heureux succès, depuis qu'il avait enfin obtenu le consentement de son amante.

Il fut convenu qu'Isménie et Roxa accompagneraient la princesse dans sa fuite. La première n'avait rien qui l'attachât à la Cour, lorsque Zoé la quitterait: on a pu voir qu'Isménie n'aimait point Isaac; elle ne pouvait lui pardonner de s'être emparé de ses biens. Son attachement pour la reine Laodicée, et ensuite pour la princesse, avait pu seul la porter à dissimuler la haine qu'elle portait au roi: ce fut cette haine qui l'engagea à favoriser l'amour de Noureddin; elle s'apercevait d'ailleurs que, depuis quelque tems, la favorite ne la voyait pas de bon œil; s'attendant à une disgrâce prochaine, elle résolut de la prévenir en suivant la princesse. La

générosité de Noureddin lui promettait un sort brillant dans les États de son oncle; mais, faisant valoir près de Zoé l'unique motif de son attachement qui l'engageait à tout lui sacrifier, elle acquit de nouveaux droits à son amitié, par la resolution qu'elle annonça de la suivre, et d'abandonner pour elle sa patrie et sa famille. Pour Roxa qui n'était venue en Chypre qu'à la suite de sa chère élève, on sentait qu'elle l'aimait trop pour s'en séparer, et Zoé n'eût pas consenti à la laisser exposée au ressentiment d'Isaac. Isménie, faisant redouter l'indiscrétion de la nourrice, fût d'avis qu'on ne la prévînt que quelques jours avant le départ. On se contenta de lui dire qu'on s'occupait de prendre des mesures pour faciliter l'union des deux amans; et, sans l'instruire davantage, on attendit le retour du courrier expédié à Saladin.

CHAPITRE XXXVII.

Depuis que la princesse Zoé avait consenti à se livrer à la foi de Noureddin, si son oncle adhérait aux conditions proposées, elle voyait souvent le prince chez Isménie; elle n'avait plus de motifs de l'éviter, et cherchait au contraire à se fuir elle-même, à s'arracher aux réflexions d'une conscience agitée. Lorsqu'elle restait seule, loin de son amant, loin d'Isménie, elle éprouvait de nouveaux combats, elle se repentait de sa promesse, elle était prête à la rétracter; mais quelques mots de Noureddin, ou quelques regards jetés sur son odieux rival, lui rappelaient la nécessité de fuir, et imposaient silence à ses remords.

Cependant le prince d'Arménie songea bientôt à regagner les Etats de son père. L'usage des têtes couronnées étant de ne traiter que par ambassadeurs les demandes

et les conditions de mariage, il fut résolu que le prince retournerait dans ses Etats pour faire demander, suivant les règles de l'étiquette, la main de la princesse Zoé. Il prit en conséquence son audience de congé, et partit plein d'espérance, sans se douter qu'il eût un rival préféré.

Son départ acheva de rendre une entière liberté à nos amans, déjà beaucoup moins gênés depuis le départ du marquis de Cythère, dont ils redoutaient davantage la pénétration. Le plaisir de se voir en public ne suffisant plus à nos jeunes gens qui avaient sans cesse de nouvelles choses à se dire, on convint bientôt d'un moyen de correspondance qu'on jugea impénétrable aux soupçons : ce fut l'usage du *sélam*, ou langage des fleurs, usité dans toute l'Arabie pour les tendres missives, et entièrement inconnu en Chypre : on le jugea bien moins dangereux que des billets d'amour, qui pouvaient se perdre et compromettre la princesse. Isménie, à qui le prince Sarrazin avait appris l'em-

ploi ingénieux du sélam, se chargea de l'expliquer à Zoé, et voici comme Noureddin s'y prit pour lui faire passer chaque matin les expressions de sa tendresse. Zoé aimait beaucoup les fleurs; depuis qu'on pouvait s'en procurer avec aisance, le jardinier du palais avait ordre de lui en faire porter tous les jours pour orner son appartement. Instruit de ces circonstances, Noureddin engagea facilement le garçon jardinier, chargé d'en cueillir pour la princesse, à lui en apporter aussi chaque matin, avant de porter son tribut au palais; et en le payant généreusement, il obtint de changer quelque chose à l'arrangement de la corbeille destinée pour Zoé. Ce garçon jardinier ne voyant nul danger à satisfaire la fantaisie du prince, qui se plaisait à placer, ou nuancer de diverses manières les fleurs de la corbeille, il trouvait souvent assez bizarre la façon dont le prince les disposait; mais il était loin de se douter qu'elles offrissent un sens plutôt qu'un autre, pour être placées d'une manière

différente ; il ne pouvait s'empêcher de sourire en lui-même des caprices des grands ; mais, comme il était bien payé, il était exact à porter chez le prince les fleurs non encore arrangées, et lui gardant le secret qu'il exigeait, il allait ensuite les présenter chez la princesse, qui les faisait déposer dans son cabinet, en attendant qu'Isménie vînt les lui expliquer.

L'adroite confidente ne cessait de faire valoir les tendres expressions de Noureddin ; leur tournure orientale leur donnait un nouveau charme aux yeux de la sensible Zoé, qui se trouvait bien moins embarrassée de recevoir et de répondre à ce genre de missives d'amour, qu'elle ne l'eût été pour recevoir une tendre épître en langue grecque ; sa pudeur, sa timidité se seraient alarmées d'une correspondance ordinaire; mais elle ne trouvait rien à opposer à celle-là : sa manière d'y répondre était des plus simples et des plus commodes. Toutes les croisées de l'appartement de la princesse étaient

garnies de pots de fleurs ; dès que le langage du sélam eut été convenu, la princesse annonça qu'elle seule se chargeait de les cultiver, et il y eut défense d'y toucher ; Isménie seulement aidait Zoé à les arroser ; mais personne autre ne se serait permis d'y mettre la main. Ces pots placés différemment présentaient la réponse de Zoé ; ils informaient le prince s'il pouvait se presenter chez Isménie, ou si quelqu'obstacle empêchait la princesse de s'y rendre. En se promenant dans le jardin du Palais, où il se rendait régulièrement tous les jours, Noureddin lisait son sort sur les fenêtres. Survenait-il quelque changement d'une heure à l'autre, un coup-d'œil l'en instruisait ; il ne fallait qu'un pot déplacé, renversé, pour l'instruire qu'un rendez-vous était remis, ou que le lieu en était changé. Ainsi parfois Zoé le prévenait de se rendre dans la partie fermée du jardin, et un quart-d'heure après l'avertissait de ne pas y venir. Plus favorable que le lan-

gage d'amour des Européens, celui des Orientaux a l'avantage de demander moins d'intermédiaires, et de se faire entendre, sans recourir à de nouveaux messages. A l'instant même de se rendre au rendez-vous indiqué, le prince ne manquait pas de passer sur la terrasse, et s'assurait si rien n'en dérangeait l'exécution. Lorsqu'il survenait quelque contre-tems, quelqu'emblême de tendresse et de regret consolait le prince de la privation qui lui était imposée. Comme Zoé ne connaissait pas bien la force des expressions qu'Isménie lui faisait employer, il arrivait souvent que Zoé mettait en usage des comparaisons si tendres, si éloquentes, qu'elles remplissaient de joie le cœur de Noureddin, alors même qu'elles lui apprenaient qu'il ne pourrait voir la princesse qu'en public.

Cependant, malgré les charmes du sélam, malgré l'avantage de se voir souvent et en particulier, nos amans attendaient avec la plus vive impatience le retour du courrier envoyé à Saladin. Zoé le desirait pour

savoir si elle pouvait être l'épouse de son amant, et pour voir en même tems un terme à ses anxiétés. Noureddin, plus ardemment épris que jamais, ne cessait de faire des vœux pour hâter l'instant qui mettrait dans ses bras sa chère Zoé. La facilité qu'il avait de la voir journellement, les assurances de tendresse qu'elle lui donnait, redoublaient la passion qui le consumait. Les rendez-vous qu'elle lui accordait, servaient encore à l'accroître, sans cependant la satisfaire..... La princesse exigeait de Noureddin la plus grande réserve, elle voulait toujours qu'Isménie fût présente à leurs entretiens, et la plus grande faveur qu'il pût obtenir de son amante était de lui baiser la main. Une seule fois, Noureddin osa essayer de lui ravir un baiser sur la bouche; mais la princesse parut si offensée de cette témérité, notre héros eut tant de peine à en obtenir le pardon, qu'il n'osa plus prendre une telle liberté. Comment voulez-vous, lui disait-elle, que je me fie en votre foi, en votre honneur, si

vous vous montrez indigne de ma confiance; et Noureddin, pour la rassurer, jurait qu'il ne cesserait de la respecter, et que, lorsqu'elle serait sur son vaisseau, bien loin de réclamer les droits d'un amant si près d'être époux, il ne paraîtrait devant elle, il ne resterait près d'elle, que lorsqu'elle daignerait le lui permettre. Satisfaite d'une telle soumission, Zoé se livrait à la plus douce espérance, et voyait dans Noureddin le plus tendre et le plus respectueux des amans.

Les assurances réitérées que lui donnait sans cesse le prince Sarrazin, étaient parvenues à bannir, de l'esprit de la princesse, les craintes qui l'avaient long-tems empêchée de se livrer entièrement à l'espoir du bonheur, à celui d'être uni à l'objet qu'elle aime uniquement. Mais, une fois que Noureddin eut triomphé de ses scrupules religieux, une fois qu'il l'eut amenée à croire qu'elle pouvait sans crime se donner à lui, elle ne forma plus d'autres vœux que de voir arriver l'instant qui lé-

gitimerait leurs feux, ou qui du moins l'assurerait qu'ils seraient approuvés par les parens de Noureddin. Ce moment paraissait bien lent à l'impatience de nos amans; tous deux calculaient les jours qui s'étaient écoulés depuis le départ d'Abdallah; Noureddin l'accusait de lenteur dans sa marche; Zoé se persuadait que Saladin ne pouvait se décider à accorder les conditions demandées; Noureddin répliquait vainement que la tendresse de son oncle lui répondait de sa condescendance à ses desirs; Zoé s'alarmait: un jour, sur-tout, que notre héros n'avait pu parvenir à calmer les inquiétudes que lui donnait le retard du courrier, il trouve en rentrant chez lui Abdallah. Ce fidèle écuyer lui apprend que des vents contraires l'avaient retenu deux à trois jours en rade, et lui remet respectueusement un paquet du sultan. Noureddin se hâte de l'ouvrir; il apprend que son oncle consent à tout, en lui faisant cependant quelques représentations sur son projet

de s'unir à une chrétienne ; mais n'ayant, lui mande-t-il, d'autre desir que de contribuer à son bonheur, il veut bien accéder aux conditions qu'exige la princesse de Chypre, si lui-même persévère toujours à la vouloir pour épouse. Il lui annonce qu'il va donner des ordres pour lui expédier un vaisseau des plus légers ; qu'il peut compter qu'avant dix à douze jours il sera rendu dans les ports de Chypre ; et pour assurer, pour protéger leur fuite, il lui annonce que deux chaloupes armées en guerre paraîtront en même tems à la hauteur de Rhodes, et viendront l'escorter dans la traversée. Notre héros n'a d'autre regret que de ne pouvoir de suite apprendre à Zoé cette heureuse et importante nouvelle ; mais la soirée est avancée, on ne peut espérer de lui parler ce jour même : Noureddin est forcé d'attendre au lendemain. L'ingénieux sélam ne manqua pas d'être expédié de bonne heure, et de solliciter un rendez-vous, en annonçant qu'on a des nouvelles de Saladin. Zoé

vient chez Isménie, son amant lui fait part de la lettre qu'il a reçue de son oncle ; elle partage la joie de Noureddin, quoiqu'elle soupire en pensant qu'elle quittera son pays en fugitive; mais la certitude d'être bientôt l'heureuse épouse de Noureddin, dissipant le nuage de tristesse que cette cruelle réflexion a fait naître, elle met le comble au bonheur de notre héros, en lui accordant en ce jour une faveur bien précieuse qu'il sollicite depuis longtems ; c'est son portrait, que Zoé avait jusqu'alors refusé à son amant ; mais, le voyant si près d'être son époux, elle croit pouvoir le lui donner : elle le lui présente d'une manière qui en redouble le prix. Noureddin ne sait comment l'en remercier, il couvre de baisers cette copie qu'il trouve si imparfaite à côté de l'original, et Zoe se laisse tellement attendrir par ses transports, que, pour la première fois, elle lui permet d'imprimer un baiser sur sa joue.

Si près de l'instant d'être unis,

ayant toute facilité de se voir et de se parler en public, il était presqu'impossible que nos amans ne finissent pas par se trahir; Isménie, cependant, ne cessait de leur recommander d'être sur leurs gardes; depuis qu'ils étaient parfaitement d'accord, ils oubliaient souvent ses avis. Les amans sont imprudens. Les nôtres le furent assez pour inspirer des soupçons; bientôt l'on n'eut plus aucun doute à cet égard. Le roi seul était dans une entière sécurité sur les véritables sentimens du prince Sarrazin. Comme cela arrive presque toujours, le père de notre héroïne fut le dernier à être informé de l'amour de sa fille. Azéma même, la spirituelle Azéma était tellement préoccupée de l'idée qu'Isménie possédait toutes les affections du prince, qu'elle ne faisait nulle attention aux soins qu'il prodiguait à la princesse Zoé; mais enfin Lasthénie, la dame d'honneur, qui depuis quelque tems avait quelques soupçons, fit attention aux assiduités de la princesse chez Isménie; elle

remarqua qu'elle s'y rendait presque toujours à la même heure : un matin elle apperçut Noureddin se glisser dans un passage obscur, passage qui conduisait chez Isménie, sans avoir besoin de traverser le grand escalier et les galeries ; quelques minutes après, elle vit la princesse, dont elle épiait les démarches, monter chez Isménie. Alors, ne doutant plus du motif qui l'y conduisait, Lasthénie crut qu'il était de son devoir de faire connaître cette intrigue ; mais, au lieu d'aller la découvrir à Isaac, ce fut à la favorite qu'elle courut apprendre ce qu'elle avait lieu de soupçonner.

Azéma parut d'abord étonnée ; mais elle se rappela bientôt différentes circonstances qui auraient dû lui ouvrir les yeux sur cette intrigue ; cependant, avant d'avertir le roi, elle voulut éclaircir les faits ; et, recommandant le silence à Lasthénie, elle plaça le lendemain un jeune page qui lui était dévoué, dans le passage obscur que la dame d'honneur avait indiqué ; il attendit le prince

quelque tems, et le voyant enfin arriver, il le suivit de loin, s'assura qu'il entrait chez Isménie, et se cacha dans un coin de l'antichambre, pour voir si la princesse de Chypre s'y rendrait. Environ un quart-d'heure après, le page entendit son pas léger; il eut soin de se tenir à l'écart pour n'être point apperçu; et, lorsqu'elle fut entrée, il vit le prince Noureddin courrir au devant d'elle, s'emparer de sa main, qu'on ne songea pas à lui disputer, et y imprimer le plus tendre baiser. Le page ne put entendre la conversation qui eut lieu entre nos amans; mais il crut s'appercevoir qu'elle était fort animée. Il revint instruire Azéma de ses découvertes; la favorite les trouva assez importantes pour ne pas différer d'en faire part au roi. La fureur d'Isaac fut extrême. Autant il était loin de soupçonner la vertu de Zoé, autant il devint furieux en apprenant qu'elle l'avait trompé par de faux dehors de piété et d'aversion pour un musulman. Dans le premier moment de sa co-

lère, il fut prêt à faire arrêter le prince Sarrazin, et à le punir de l'outrage qu'il portait à son honneur. Mais Azéma lui représenta qu'il serait dangereux de faire arrêter Noureddin; que non-seulement sa suite qui était nombreuse, et qui lui était très-attachée, ne manquerait pas de tout tenter pour lui rendre la liberté, et parviendrait peut-être à occasionner un soulèvement; que Saladin, dont la puissance était si redoutable, prendrait soin de l'injure faite à son neveu. Que deviendriez-vous, ajouta la favorite à Isaac, si le grand Saladin employait contre vous la force de ses armes? où trouveriez-vous des forces pour lui résister?..... Ces sages observations calmèrent le roi de Chypre: la crainte du sultan l'engagea à ménager son neveu. Il résolut de se venger seulement sur la princesse sa fille. Mais quel parti prendre à son égard? où l'envoyer? Il voulait absolument l'éloigner de la Cour, et la mettre dans le cas de rompre toute relation avec

le prince Sarrazin. Mais comment faire ? où l'exiler ? Il n'était pas sûr de la reléguer à Idalie ; ce lieu n'était pas assez éloigné de la Capitale ; et à moins d'y tenir la princesse comme prisonnière, elle pouvait se ménager quelques moyens de voir encore Noureddin, ou du moins de se procurer de ses nouvelles. Isaac trouvait encore plus de dangers à renvoyer sa fille à Constantinople : le prince Sarrazin y avait long-tems résidé ; il y avait des amis puissans, et il pouvait d'un instant à l'autre y repasser. Isaac trouvait des inconvéniens aux divers partis qui se présentaient à son esprit, et regrettait de n'avoir dans ses Etats, aucun de ses azyles où l'honneur est à l'abri sous les grilles et les verroux. En y réfléchissant, il se ressouvint tout-à-coup d'un gentilhomme Français, avec qui il avait formé quelques liaisons pendant un long séjour qu'il fit à Constantinople. Ce gentilhomme, avec qui il avait conservé quelques relations, lui avait fait part, peu de tems avant,

que sa sœur venait d'être nommée abbesse d'un couvent situé en Provence. Isaac songea à confier sa fille à cette abbesse, à la confiner dans son couvent, et à l'y laisser assez de tems pour qu'elle y perdit le souvenir du Sarrazin. Lorsqu'il fit part de ce projet à Azéma, elle en blâma la sévérité, et pensait qu'Isaac devait se borner à prendre des mesures pour rompre l'intrigue de la princesse, et en même tems pour en dérober la connaissance au public. Hâtez-vous, disait-elle, de conclure son mariage avec le prince d'Arménie, et ne vous inquiétez pas si elle en aime un autre.

Le roi de Chypre eût peut-être goûté cet avis; mais il venait de recevoir la nouvelle, qu'à son retour en Arménie, le prince avait trouvé le roi son père, occupé de préparatifs de guerre contre un prince voisin qui menaçait d'envahir ses Etats. Cette guerre à soutenir retardait nécessairement l'arrivée des ambassadeurs, qui devaient venir demander la main de la princesse.

En apprenant cette nouvelle à sa favorite, Isaac en revint au projet de mettre sa fille dans un couvent. Quelques mois de ce séjour, dit-il, la disposeront à recevoir avec reconnaissance la main du prince d'Arménie, pour lequel il s'était apperçu qu'elle avait de la répugnance. En conséquence, Isaac, songeant aux moyens de faire passer sa fille en France, résolut de se servir d'un vaisseau marchand, qui était alors dans le port, pour faire sa cargaison de vins. Le roi fit venir le capitaine du vaisseau, et lui ordonna de prendre sa destination pour Marseille, lui défendant de se charger d'aucuns passagers, et de faire même connaître le lieu où il se rendait; il le congédia en l'engageant à accélérer son départ, et à venir l'avertir aussitôt qu'il serait prêt à partir.

Après avoir pris ces précautions, le roi se détermina à ne point voir la princesse sa fille; à ne point lui faire connaître qu'il était instruit de son intrigue avec Noureddin, avant que tout fût prêt pour

son départ. Il craignait que, si le prince avait quelque soupçon de ses projets, il ne parvînt à les entraver, à se ménager des intelligences dans le vaisseau, et peut-être à faire enlever Zoé. Il crut donc devoir dissimuler son ressentiment, jusqu'à ce que sa vengeance fût préparée : craignant de ne pouvoir se contenir, s'il voyait sa fille avant ce tems, il prit le parti de l'éviter, en se tenant renfermé chez lui, et se contentant de recommander à Azéma de la surveiller; il prit la seule précaution de faire condamner la porte du passage obscur.

Cette précaution ne laissa pas d'inquiéter d'abord Ismémie; mais, voyant que ce jour et les suivans s'écoulèrent sans que rien parût annoncer quelque désagrément pour elle ou pour sa maîtresse, elle se persuada qu'on n'avait pris ce parti que relativement à quelques intrigues subalternes que ce passage favorisait également, et elle cessa de s'en occuper.

Cependant, le matin du troisième jour, le capitaine du vaisseau qu'il avait mandé vint lui dire que ses marchandises étaient prêtes, qu'il n'attendait plus que ses ordres pour partir. Le roi lui ordonna de se préparer à mettre à la voile, et fit tout aussitôt appeler la princesse Zoé. Elle se présente suivie d'Isménie et de Lasthénie. Elle est si éloignée de s'attendre à la scène qui doit avoir lieu, qu'elle s'approche de son père avec confiance, s'informe de sa santé, lui témoigne tendrement le regret d'avoir été privée de sa présence les deux jours précédens. Isaac ne répond à ses paroles obligeantes que par un regard foudroyant : la sécurité de sa fille semble enflammer sa colère ; il lui reproche d'être fausse, dissimulée ; il l'accable de reproches amers sur sa conduite et ses coupables sentimens. Étonnée, attérée, la timide Zoé n'a pas la force de se défendre ; elle n'a point la hardiesse de repousser l'accusation portée contre elle. Isménie, moins effrayée, entreprend de jus-

tifier sa maîtresse, certaine qu'on ne peut avoir de preuves contre Zoé; elle ose nier tout ce que le roi allègue contre sa fille; elle ose soutenir que la princesse est innocente; que les entrevues dont on lui fait un crime, que sa rencontre chez elle avec le prince Sarrazin, ont été uniquement l'effet du hasard. La présence d'esprit d'Isménie, sa fermeté, sa hardiesse à démentir les rapports faits au roi, auraient pu embarrasser Isaac, et jeter du doute sur la fidélité du rapport qu'on lui avait fait, si la confusion de la princesse ne l'avait confirmé. Oui, si Zoé eût eu quelqu'empire sur elle-même, si elle avait pu, comme sa confidente, réclamer contre l'injustice qu'on lui faisait, si elle eût osé se dire innocente, son père aurait hésité à la condamner; mais, organe de la vérité, son visage seul l'a trahi; il a prouvé qu'on ne l'accusait point à tort. Certain que sa fille est coupable, Isaac est indigné de l'audace d'Isménie; toute sa colère se tourne contre la dame

du palais ; il la traite sans ménagement, il l'accuse d'être la complice de Noureddin, la séductrice de sa fille ; il ne lui épargne pas les noms, les épithètes les plus injurieuses ; et, lui signifiant que dès cet instant elle n'est plus rien à la Cour, il lui ordonne durement de sortir de son cabinet. Isménie, sans être déconcertée de ce torrent d'injures, ne se hâte point d'obéir à l'ordre qu'on vient de lui signifier ; elle essaie encore de justifier la princesse et elle-même ; elle ose demander qu'on la confronte à ses accusateurs : mais cette nouvelle hardiesse porte au dernier point la colère d'Isaac ; il réitère à Isménie l'ordre de sortir à l'instant même, d'un ton qui ne permet point de réplique, et, paraissant se disposer à appeler ses gardes, il l'oblige à l'obéissance. Cependant notre héroïne pleure amèrement, elle souffre cruellement de cette scène, elle ignore ce qui l'attend ; mais, déjà le renvoi d'Isménie, le peu d'égards avec lequel le roi l'a traitée, lui causent

de cruelles angoisses, qu'aggravent encore les remords qu'elle ressent. Après la sortie d'Isménie, Isaac s'adresse à Lasthénie; il lui reproche d'avoir si mal surveillé la princesse. C'est à vous, dit-il, que j'en avais spécialement confié le soin; c'était à vous de veiller sur sa conduite, de lui apprendre à régler ses sentimens, et de m'avertir qu'elle s'écarterait de ses devoirs. Lasthénie veut s'excuser sur ce qu'elle n'a pu s'opposer à la trop grande intimité qui régnait entre la princesse et Isménie; elle en avait, dit-elle, prévu les dangers; mais voyant que le roi, lui-même, paraissait l'autoriser, elle n'a pu y apporter d'obstacle; enfin elle rejette tout le mal sur la dame du palais, dont elle fait une peinture odieuse. Isaac ne lui laisse pas le tems d'achever, lui répétant qu'elle est très-coupable de n'avoir pas rempli les devoirs de sa charge; il la déclare indigne de les remplir désormais, et lui ordonne de se retirer. Lasthénie, née fière, ne s'expose pas, comme Isménie, à se

faire répéter cet ordre deux fois ; elle se hâte de sortir, en s'étonnant que sa démarche près d'Azéma, et le crédit de la favorite ne l'aient pas préservée de l'humiliation de perdre sa place, et d'être renvoyée de cette manière.

Resté seul avec sa fille, Isaac, sans être touché des larmes qu'elle continue de répandre, lui adresse la parole en ces termes : — Et vous, fille indigne !..... princesse sans honneur, qui avez su me dérober long-tems la connaissance de vos coupables sentimens, en vous environnant du voile de l'affreuse hypocrisie ! fille dissimulée, vous que j'ai pu croire vertueuse !..... — O mon père ! répond la princesse, en l'interrompant et élevant vers lui ses mains suppliantes, si vous accusez votre fille, du moins ne l'outragez pas !.... ne l'accusez pas d'un crime qu'elle ne connut jamais ! Non, l'hypocrisie ne souilla jamais mon cœur, il fut toujours droit et sincère. — Vous l'osez dire ! Et cette piété que vous affectiez ! cette piété

qui me rassurait contre un audacieux étranger! — Mon père, ma piété ne fut point affectée, elle fut vraie; mais, hélas! elle n'a pu me préserver..... —D'un amour coupable! n'est-il pas vrai? J'aime au moins que vous le reconnaissiez, malheureuse! Oui, je veux que vous avouiez que vous sentiez votre faiblesse! — Ah! s'il suffisait de la sentir!..... mais au moins, mon père, vous conviendrez qu'il était difficile de se défendre d'être sensible au mérite du prince Sarrazin! — Qu'entends-je! Vous osez tenter d'excuser votre faiblesse?.... vous, princesse chrétienne!..... vous, qui deviez être l'honneur et l'exemple de votre pays! malheureuse! indigne de votre rang, vous osez aimer un vil mécréant! La colère qui se peint plus vivement dans les yeux d'Isaac, achevant d'effrayer la princesse, elle croit la conjurer, en se jetant aux pieds du roi; elle s'y précipite, en s'écriant d'une voix timide : Noureddin n'est point vil! il ne l'est ni par sa naissance, ni par ses senti-

mens. — Ses sentimens! vous m'osez parler des sentimens d'un mahométan! — Mon père! Noureddin m'a promis de se faire chrétien..... — Eh, quand il le serait, malheureuse! que m'importe, que me fait à moi sa religion! — Mon père, reprend encore Zoé d'une voix touchante, rappelez-vous qu'il est prince, et si vous desiriez le bonheur de votre fille..... — Sans doute, je vous unirais à lui!..... Non, reprend-il d'une voix de stentor, non, misérable, non, il n'en sera rien! Un guerrier de la race des Curdes, le fils du féroce Azad ne sera jamais mon gendre. — Mais ce n'est point Azad, c'est Saladin qui a élevé Noureddin; il n'a rien des sentimens de son père. Voyant qu'Isaac ne répond rien, elle poursuit plus hardiment: Cette nation que vous paraissez tant mépriser, n'est-elle pas suffisamment illustrée par les actions d'éclat du grand Saladin? N'est-il pas plus glorieux de devoir à soi-même son élévation; de s'être

élevé comme lui, d'une condition obscure au faîte des honneurs et de la puissance? — Je vous entends, reprend Isaac en fureur, vous préférez une nouvelle élévation à une longue suite d'aïeux? Les vôtres vous ont beaucoup d'obligations du soin que vous prenez de leur gloire; mais, en dépit de vous-même, je saurai conserver l'honneur d'un sang dont vous ne méritiez pas de sortir. Je vous le dis, je vous le répète, fille coupable! fille insensée! Noureddin ne sera jamais votre époux. Fût-il chrétien, vînt-il mettre à vos pieds tous les trésors de l'Inde, je ne consentirai jamais à le nommer mon gendre : vous connaissez au surplus mes desseins, j'en assurerai l'exécution. Vous allez partir dès ce moment pour un asyle où vous aurez le temps d'oublier vos folles ardeurs, et de reprendre des sentimens dignes de votre rang et de votre naissance.

A ces mots, qui lui font pressentir son éloignement, le cœur de Zoé se serre; elle ose presser les

genoux de son père, elle essaie de l'attendrir. — De grâce, lui dit-elle, ne m'éloignez pas de vous ; permettez que j'expie dans votre Cour les sentimens que vous condamnez : ils sont coupables, je le sais ; ma raison les combattit toujours! O mon père, veuillez croire que je me suis efforcée de les vaincre?—Je le veux croire, reprit Isaac ; mais, dans la retraite où je vous envoie, vous parviendrez plus facilement à en triompher. — Dans la retraite ? reprend Zoé plus effrayée ; ainsi donc vous m'exilez ? Ah ! mon père, si tel est votre dessein, faites-moi partager l'exil de la sage Zulmis ; près d'elle je rentrerai dans le sentiment de mes devoirs, et je ne m'en serais jamais écartée, si vous ne l'eussiez point éloignée de moi. — Oh, c'en est trop enfin, reprend Isaac plus irrité que jamais : vous vous flattez d'une grâce que vous n'obtiendrez pas. Non, vous n'irez pas près de Zulmis, et je ne vous pardonne pas d'oser encore me reprocher sa disgrâce. Laissez-moi !

éloignez-vous de moi, fille criminelle! fille inconsidérée! je ne veux plus entendre un mot de vous? Et, la repoussant violemment, il fit retomber en arrière la malheureuse Zoé, qui, ne pouvant supporter plus long-tems la colère d'Isaac, resta privée de tout sentiment aux pieds de son inflexible père.

Au même moment où la princesse s'évanouit, on voit accourir la bonne nourrice, qui vient d'être instruite de l'orage qui menace sa chère élève; elle accourt pour la défendre, pour demander sa grâce: effrayée des éclats de la voix du roi, et plus encore de voir le saisissement qu'il vient de causer à sa chère enfant, elle s'approche pour la soutenir, elle jette les hauts cris, en la voyant sans connaissance; elle veut la secourir; Isaac ne le lui permet pas: retirez-vous, lui dit-il d'un ton furieux, gardez-vous de la rappeler à la vie! Et, sonnant au même instant avec force, il ordonne d'emporter la princesse. On se met en devoir d'obéir: deux

gardes la prennent sous les bras ; ils la transportent encore privée de tout sentiment. Roxa veut la suivre, le roi ordonne de la retenir : les gardes s'opposent à sa sortie, ils l'arrêtent ; la pauvre nourrice demande où l'on conduit sa chère princesse ; elle réclame qu'il lui soit permis de la suivre, elle pleure, elle prie, elle implore vainement Isaac, qui, sans être touché de la douleur de cette bonne femme, en l'entendant condamner sa fille à l'exil, essaie de l'émouvoir en se jetant à ses genoux. Isaac la regarde en pitié, et passe dans une pièce voisine, se montrant aussi insensible aux larmes et aux prières de celle qui allaita sa fille, qu'il a été sourd à la voix de la nature. Il a vu d'un œil sec l'état où il a mis sa malheureuse enfant ; et, lorsque les gardes même sont attendris, et s'arrêteraient volontiers pour faire donner des secours à la princesse, il leur ordonne durement de continuer leur chemin, de ne pas prendre garde à son accident, que le mouvement de la

voiture, leur dit-il, ne tardera pas à dissiper.

On obéit; on porte la princesse dans une voiture où deux femmes la reçoivent; elles s'efforcent en vain de lui faire reprendre ses sens. On arrive au port, avant que la malheureuse Zoé ait repris le sentiment de l'existence; ce n'est que lorsque le vaisseau est en pleine mer, qu'elle ouvre enfin les yeux, pour ne plus douter de son malheur, pour être certaine qu'on l'enlève à tout ce qui lui est cher.

CHAPITRE XXXVIII.

Nous laisserons la princesse voguer tristement vers l'Europe, en accusant son père de barbarie, en lui reprochant sur-tout de l'avoir privée de Roxa et d'Isménie. Nous la laisserons lutter contre la douleur qui l'accable, pour nous occuper de ce que devint le prince Sarrazin, en apprenant l'enlèvement de son amante.

Le terme, le délai marqué par Saladin est expiré ; Noureddin attend de moment en moment le vaisseau qui doit lui être expédié. Impatient d'être instruit de son arrivée, plusieurs fois il avait déjà envoyé à la découverte : son fidèle Abdallah s'est rendu sur le port, mais vainement il a cherché à découvrir le pavillon de Saladin, il n'a vu que celui d'Isaac ; aucun vaisseau étranger ne paraît encore, aucune voile ne flotte dans les airs, et ne se fait appercevoir sur le vaste horizon de la mer. Peu d'heures après avoir reçu cette assurance, Noureddin, sans prévoir le coup affreux qui vient de lui enlever sa maîtresse, se dispose à se rendre chez Isménie, où, sur la foi de l'ingénieux sélam, il se flatte de voir l'aimable Zoé. En traversant le jardin, en passant devant le palais, il jette, suivant son usage, un coup-d'œil sur les fenêtres de la princesse ; rien n'a changé ; les pots de fleurs sont encore disposés comme le matin. Rempli du plus

doux espoir, Noureddin franchit rapidement le grand escalier, il traverse le corridor; en peu d'instans il arrive chez Isménie; mais quelle est sa surprise, non-seulement de n'y point trouver la princesse, mais de ne pas même rencontrer la dame du palais. On lui dit qu'elle n'a pas reparu depuis qu'elle s'est rendue au lever de la princesse Zoé. Il se décide à attendre le retour d'Isménie; et, rempli d'impatience et d'inquiétude, il compte les minutes qui s'écoulent. Il éprouve une sorte de pressentiment qui semble l'avertir de quelque événement funeste; mais, lassé d'attendre vainement Isménie, il prend le parti de se retirer. Il retourne chez lui, et, passant encore devant le palais, il considère de nouveau l'appartement de la princesse, où il n'apperçoit personne: il lui semble que tout est morne et silencieux; une tristesse, une inquiétude vague, dont il ne peut encore définir la cause, s'empare de son cœur; il rentre chez

lui, tout lui déplaît, tout l'agite; les soins de ses esclaves, leur empressement à prévenir ses desirs, ne font que l'importuner; il refuse de se mettre à table, il ne peut goûter aucuns des mets qui lui ont été préparés, et l'heure du dîner s'écoule, sans qu'il ait pu se décider à prendre quelque chose.

Enfin, après deux ou trois heures de la plus vive agitation, Noureddin retourne chez Isménie, où il espère apprendre au moins la cause qui a trompé ses desirs le matin; mais, à son grand étonnement, on lui dit que la dame du palais n'a point encore reparu. Cependant l'heure du cercle approche, il faut nécessairement que, pour y paraître, elle revienne faire sa toilette. A cette observation du prince, le valet-de-chambre d'Isménie fait un mouvement de tête, Noureddin le remarque et interroge cet homme; il ne craint pas de lui avouer qu'il a quelque inquiétude pour sa maîtresse. Il a appris d'un jeune page, qu'elle s'est rendue le matin chez le roi, avec

la princesse Zoé; depuis, on ne l'a pas revue dans le palais. Un bruit circule..... mais le valet-de-chambre ne veut, ni ne croit devoir en instruire le prince; il lui annonce seulement qu'on prétend qu'il y a eu une scène très-vive chez le roi, et ne voulant pas manifester ses conjectures, il laisse Noureddin se livrer aux siennes. Ne pouvant tirer aucuns éclaircissemens des gens d'Isménie, et n'appercevant en eux que de l'inquiétude sur le sort de leur maîtresse, notre héros se retire une seconde fois, en proie aux plus affreux pressentimens; il ne sait à qui s'adresser pour être éclairci sur ce qui s'est passé le matin; il se rend au palais, il le trouve désert; on ne rencontre personne. Il interroge les gardes, demande si l'on peut être admis chez la princesse; on lui répond qu'il y a des ordres de ne point laisser entrer. Il remarque une sorte d'effroi et de tristesse, qui redouble celle qu'il ressent; on semble éviter ses questions. Vainement il s'informe d'Isménie, et demande à la voir un instant;

on ne lui répond pas, ou l'on répète ce qu'on a dit, que personne aujourd'hui ne pénètre dans le palais et ne peut voir la princesse, ni ses dames. Enfin, Noureddin apprend que le roi lui-même est enfermé, et sans pouvoir obtenir le moindre mot qui satisfasse sa curiosité, il est obligé de se retirer en proie aux plus vives alarmes! Il craint bien que le secret de son amour soit découvert; mais il craint encore plus que la princesse Zoé ne soit malade, sans pouvoir cependant imaginer qu'on ait eu la barbarie de la lui enlever. Il se rend dans différentes maisons, il erre dans Nicosie, sans pouvoir rien apprendre; par-tout on paraît inquiet, il circule qu'il s'est passé à la Cour quelque chose d'extraordinaire; mais le mystère le plus profond environne encore l'événement. Noureddin, brûlant de plus en plus de l'éclaircir, se décide à se rendre chez la favorite; il est introduit, il est reçu chez Azéma, où il trouve plusieurs des seigneurs rassemblés; mais la conversation ne roule sur aucuns des objets qui l'in-

téressent ; il désespère encore de rien savoir, et au risque de tout ce qui pouvait en arriver, il allait interroger cette femme sur Isménie, lorsqu'un des seigneurs le tire à part, et lui demande s'il sait les événemens du matin ; notre héros avoue son ignorance, et son desir d'être instruit. Ce seigneur lui dit à voix basse, qu'il circule qu'Isménie est exilée, et qu'elle a même été enlevée par ordre du roi, sans qu'on puisse savoir le lieu de son exil. Noureddin stupéfait de cette nouvelle, demande en tremblant s'il n'est rien arrivé à la princesse. On se taît sur ce sujet, répond le seigneur, mais il paraît qu'il y a une grande rumeur dans le palais !.. Noureddin fait de nouvelles questions et ne peut apprendre rien de plus ; le seigneur semble même craindre d'en avoir trop dit. On annonce le roi, et celui qui vient de porter la terreur dans l'âme de notre héros, se hâte de le quitter en lui recommandant la discrétion. Noureddin, ne pouvant en cet instant soutenir la vue d'Isaac, ne tarde pas à sortir de chez Azéma ; il retourne

au palais, rencontre un page qu'il séduit par ses présens, et apprend enfin de lui, la confirmation de l'enlèvement d'Isménie, et celui plus cruel encore, de la princesse Zoé! Mais le page ne peut lui dire autre chose, si ce n'est qu'il l'a vu porter dans une voiture, il ignore du reste son embarquement, et n'a pas la plus légère idée du lieu où Isaac l'a fait conduire. Furieux, désespéré, notre héros accablé de ce cruel enlèvement, reste quelques instans sans parole, puis recouvrant ses sens, il s'informe si Roxa est partie avec la princesse? On lui dit que non, il demande à la voir. Le page lui apprend qu'elle est gardée à vue, qu'on ne peut l'approcher. Et s'appercevant qu'on l'observe, il craint de se rendre suspect en causant plus longtems avec le prince; il l'engage à se retirer. Noureddin, consterné, hors de lui-même, veut cependant absolument savoir où l'on peut avoir conduit Zoé; il cherche quel serait le moyen de s'en instruire; et, se rappelant tout-à-coup qu'Abdallah lui

a dit le matin qu'il avait vu un vaisseau prêt à mettre à la voile, il court sur le port; le vaisseau a disparu. Il s'informe de l'heure à laquelle il est parti; c'est la même où, selon le rapport du page, la princesse a été transportée dans une voiture. Il ne doute plus de son malheur. Il tombe alors dans des transports de rage, il maudit Isaac, et jure de se venger de l'enlèvement de Zoé. Il est furieux contre lui-même, il se reproche d'avoir perdu son tems le matin en de vaines courses, de n'avoir pas plutôt cherché les éclaircissemens qu'il vient d'acquérir. S'il les avait obtenus plutôt, dit-il, il serait maintenant à la suite du vaisseau qui enlève son amante; il saurait de quel côté il se dirige. Mais que faire actuellement? Dix heures se sont écoulées depuis son départ; un vent favorable l'a déjà portée à une grande distance. N'importe, si Noureddin peut trouver un esquif, et même le chétif batelet d'un pêcheur, il suivra les traces de Zoé..... Mais

rien ne s'offre à sa vue..... nu moyen de navigation ne se présente! et, lorsqu'il interroge les personnes qui ont vu partir le vaisseau, aucune ne peut lui dire sa destination. On sait vaguement qu'elle était pour l'Europe. Malgré ce faible indice, Noureddin veut s'embarquer, il fait chercher un batelier, et gagnant cet homme à prix d'or, il l'engage à partir au milieu de la nuit, et, malgré les défenses qui ont été faites le matin de sortir aucun bateau du port, défenses qui confirment à Noureddin que son amante est embarquée, il se décide à vouloir la suivre, quoiqu'il ne sache de quel côté il doit prendre sa route.

Mais, à l'instant où notre héros instruit son écuyer de sa subite détermination, et lui annonce que lui seul le suivra, le fidèle Abdallah se jette à ses pieds et le conjure de renoncer à se hasarder au milieu de la nuit sur un aussi frêle bâtiment que celui du pêcheur. — Daignez considérer, mon cher maître, que vous ne savez de quel côté diriger

votre route ; et que, sans compter que vous vous exposez beaucoup et ne pourrez certainement rejoindre le vaisseau, d'après l'avantage qu'il a sur vous, ayant bien des heures d'avance et beaucoup plus de moyens de précipiter sa marche, vous risquez encore de perdre les traces de la princesse ; pendant que vous courrerez vainement à sa poursuite, vous perdrez l'occasion d'apprendre ici ce qu'elle est devenue..... Attendez au moins que vous ayez parlé à Roxa ; elle pourra peut-être vous donner des notions plus sûres que ces gens-ci, et alors vous marcherez droit au but. Noureddin repousse et rejette d'abord les prières d'Abdallah ; mais ses dernières représentations ébranlent ses résolutions. Il consent enfin à différer de s'embarquer jusqu'à ce qu'il ait vu Roxa ou Isménie ; il fait néanmoins partir le pêcheur, à qui il promet une forte récompense, s'il peut parvenir à lui donner des renseignemens sur la route qu'a pris le vaisseau de Zoé.

Abdallah ramène son maître chez lui, dans un état d'agitation, de trouble et de fureur, qui fait trembler tous ses esclaves ; il passe la nuit entière à former des projets de vengeance et à songer aux moyens de forcer Isaac de rendre sa fille à son amour. De très-bonne heure, le lendemain, il se rend au palais, et par le moyen du page qu'il a séduit la veille, il parvient à se faire introduire chez la nourrice de Zoé.

La bonne Roxa, non moins désolée que le prince, de l'enlèvement de sa maîtresse, ne fait que pleurer avec lui sur ce cruel événement, mais ne peut d'ailleurs lui donner aucune lumière sur le lieu où l'on a conduit la princesse ; elle est loin d'être la confidente d'Isaac, et raconte à Noureddin avec quelle barbarie on l'a séparée de sa chère Zoé. Notre héros frémit en apprenant dans quel état on a enlevé celle qu'il adore ; et, pendant que la nourrice dit qu'elle mourra de douleur de ne plus voir sa chère enfant, lui, jure

de nouveau de se venger d'Isaac. Cependant Roxa reproche à Noureddin d'être la cause du malheur de la princesse ; il se défend, il s'excuse de son mieux ; et, après avoir causé quelques instans avec cette bonne femme, dont la douleur renouvelle la sienne, voyant qu'il ne peut tirer d'elle aucun éclaircissement sur ce qu'il veut savoir, il la quitte, et passant chez Isménie, il apprend enfin qu'on a eu de ses nouvelles. On sait qu'elle a été conduite à vingt milles de la Capitale. A peine arrivée au lieu de sa destination, elle s'est empressée de dépêcher un exprès pour envoyer chez elle chercher du linge et quelques effets ; elle a en même tems écrit un mot au prince ; on le lui remet. Noureddin ouvre vîte ce billet ; et, voyant qu'Isménie l'engage à venir la joindre, il ordonne à ce messager de se préparer au départ ; puis retournant chez lui, et faisant seller l'un de ses meilleurs chevaux, il part, suivi d'Abdallah, et se rend

en peu d'heures près d'Isménie, qu'il étonne par son extrême diligence.

Noureddin trouve Isménie presqu'aussi exaspérée que lui contre Isaac. Elle raconte au prince comme le roi l'a traitée ; elle est très-disposée à s'en venger, et à faciliter à Noureddin le moyen de retrouver son amante. Mais comment y parvenir ? C'est ce que l'un et l'autre jugent un peu difficile. Noureddin fait part à Isménie, du secret qu'on garde sur le départ de la princesse, et sur-tout sur le lieu où on l'a reléguée. Elle pense qu'il faut user d'adresse pour le découvrir ; Noureddin, au contraire, est déterminé à un parti désespéré ; il n'a que trop, dit-il, écouté jusqu'alors des conseils timides. Puisque son amour est connu d'Isaac, il veut l'aller trouver, se déclarer hautement l'amant de sa fille, lui demander sa main, le forcer de lui dire le lieu de sa retraite, ou de lui faire raison de ses refus. Isménie s'oppose fortement à ce

projet, qu'elle trouve imprudent. Point de doute, dit-elle, qu'Isaac ne vous refuse pour gendre; il serait insensé de vous battre avec lui, cela n'avancerait rien; et, en avouant ouvertement vos desseins sur Zoé, vous ne feriez que redoubler les précautions d'Isaac pour la soustraire à vos recherches: il est donc plus sage, plus sûr d'employer la ruse. — Et quelle ruse employer? reprend Noureddin, qui ne se possède pas. Songez qu'elle est déjà loin de moi, et que j'ignore de quel côté..... — C'est ce qu'il faut découvrir, reprend vivement Isménie; mais, comme toute recherche de votre part sera nécessairement suspecte, il faut employer quelqu'un qu'on puisse moins soupçonner de prendre intérêt à la chose Je connais un seigneur très-adroit, fort bien avec Azéma, dont il pourra tirer quelques lumières: je vais lui écrire un mot... Sur ma recommandation, j'espère... — Hâtez-vous, de grâce, ma chère Isménie! écrivez vite, que je vole

vers cet homme, que je le supplie de ne point perdre de tems..... Ah! réplique Isménie, telle diligence que nous fassions maintenant, nous ne pourrons retrouver Zoé que dans la retraite où on l'a confinée; mais, sachant une fois où elle est, je vous réponds que, tels argus qui l'environnent, nous saurons tromper leur surveillance, et l'enlever à leur tyrannie, si vous me laissez vous conduire. Noureddin jure de suivre fidèlement ses avis; et, pendant qu'Isménie écrit à un seigneur de la Cour, qui est un de ses anciens amans, et sur lequel elle a encore beaucoup de pouvoir, il l'interrompt vingt fois, pour lui demander si elle espère quelque succès; et enfin, s'il ne serait pas bien de partir, et de chercher, comme il en avait eu le dessein la veille, à découvrir les traces du vaisseau qui a enlevé sa maîtresse? Ce parti serait bon, répond Isménie, si vous aviez un excellent voilier, et que vous eussiez des notions à-peu-près sûres de la route que

vous devez suivre ; mais, comme je suis certaine que vous ne trouverez dans le port que de mauvaises chaloupes, je pense que vous ferez mieux d'attendre l'arrivée du vaisseau de votre oncle, et de tâcher de recueillir quelques informations, que d'aller vous égarer, et peut-être vous écarter du véritable chemin qui doit vous conduire sur les traces de votre amante. Noureddin convient qu'Isménie a raison ; il promet de commander à son impatience ; et, muni de la lettre sur laquelle il fonde de grandes espérances, il revole à Nicosie, après être convenu d'informer Isménie de tout ce qu'il apprendra.

Arrivé dans la Capitale, sans prendre le tems de se reposer, malgré les prières d'Abdallah, qui craint que tant de fatigues ne le rendent malade, il vole chez le seigneur pour qui il a une lettre d'Isménie ; se fait introduire chez lui, en annonçant qu'il a à l'entretenir d'une affaire importante ; et, présentant sa lettre, le prie ins-

tamment de la lire, et de s'occuper de suite des intérêts qu'il lui confie. Le seigneur sourit de la vivacité du prince ; mais cependant, disposé à le servir, d'après les prières d'Isménie, il lui promet de ne rien négliger pour lui être utile. Il lui recommande de bien se garder de faire soupçonner leur intelligence ; ce serait m'ôter, dit-il, le moyen de vous rendre service; et, afin de ne point donner de soupçon, il prie Noureddin de ne pas revenir chez lui, et lui indique une maison où il lui fera savoir ce qu'il aura découvert.

Notre héros, après lui avoir bien vivement recommandé ses intérêts, prend congé de cet obligeant seigneur. De retour chez lui, il fait courir sur le rivage, pour s'informer si l'on n'a point de nouvelles du batelier ; il n'a point reparu ; mais l'on vient apprendre à Noureddin, que le vaisseau de Saladin entre dans le port. Quel regret il éprouve, qu'il ne soit pas arrivé quelques jours plutôt ! comme il maudit

les vents, sa destinée, la nature entière, et sur-tout Isaac! L'envoyé de Saladin remet entre les mains du prince, un acte fait double, revêtu du sceau et du seing de Saladin : ce sont les conditions d'après lesquelles la princesse Zoé consentait à lui donner sa foi. Saladin, se prêtant aux desirs de son neveu chéri, a consenti à le faire dresser, suivant sa demande, et d'après ces instances, pour ne point laisser de doute à la princesse sur l'authenticité des conditions souscrites par le sultan. L'un des doubles est écrit en langue grecque, et l'autre en arabe; tous deux également revêtus du sceau et du seing du sultan. En remettant à Noureddin ces preuves si convaincantes de la complaisance de son oncle, de sa condescendance à ses plus chers desirs, on lui apprend que deux galères armées en guerre sont, comme on lui avait annoncé, parties en même tems que le vaisseau des ports de Saladin; que, dirigeant leur course vers les îles de l'Archi-

pel, elles n'attendent, pour protéger la marche du vaisseau qui vient le chercher, que le signal qui doit leur annoncer son départ de Chypre.

En recevant cette assurance positive, en voyant tout ce que la bonté de son oncle a fait pour lui, Noureddin ne ressent que plus vivement le regret de voir l'inutilité de tant de soins pour assurer son bonheur. Mais cependant, en relisant les conditions, il se persuade qu'Isaac peut-être, en voyant ce que Saladin a fait pour lui, et connaissant l'amour de sa fille, pourrait ne point se refuser à la lui accorder. Oubliant les représentations d'Isménie, il fait demander une audience au roi; Isaac déjà instruit de l'arrivée du vaisseau de Saladin, espère que le prince vient prendre congé de lui; il consent à le recevoir.

Noureddin se présente avec une noble confiance; et, sans être effrayé de la froideur de l'accueil du roi, il lui avoue sans hésiter le motif de sa visite; il lui dit qu'il

est informé qu'il tourmente à son sujet la princesse sa fille, qu'il la persécute parce qu'elle daigne le distinguer, et qu'enfin il l'a éloignée de sa Cour..... Isaac, surpris de sa hardiesse, l'interrompt pour lui demander de quel droit il s'ingère dans ce qu'il juge convenable aux intérêts de sa gloire?... Lorsque je veux bien, dit-il avec fierté, fermer les yeux sur l'inconvenance de votre conduite, sur l'abus que vous avez fait des bontés avec lesquelles je vous ai reçu et accueilli à ma Cour, ne me forcez point, prince ingrat et perfide, à vous reprocher d'avoir séduit ma fille?..... Je n'ai point séduit votre fille, reprend Noureddin avec assurance; j'atteste le ciel, que la princesse Zoé est aussi pure que le jour qui nous éclaire! Loin de moi l'idée d'avoir porté la plus légère atteinte à son innocence! Je n'ai cherché qu'à m'assurer qu'elle ne serait pas contraire à mes vœux les plus doux. — Vous osez me le dire? à moi!..... reprend Isaac indi-

gné. — Oui, j'ose vous le dire, répond notre héros. Avant de solliciter votre aveu, j'ai voulu obtenir celui de l'adorable Zoé ! — Solliciter mon aveu ! dit Isaac avec colère ; vous flatteriez-vous de l'obtenir?—Oui, si vous êtes juste, et si vous aimez votre fille ! — Vous ! Sarrazin ! vous osez croire !..... — Avant de vous demander la main de la princesse, reprend Noureddin avec noblesse, et sans paraître remarquer la colère du roi, j'ai commencé par solliciter de mon oncle, des conditions qui, je pense, peuvent me donner droit de me flatter de n'être point rejeté. Veuillez vous-même lire cet écrit, signé du sultan, et vous jugerez si je mérite quelqu'indulgence, dit-il, en présentant à Isaac l'acte en langue grecque. Isaac le repousse, il refuse de prendre ce papier. Je n'ai pas besoin, dit-il, de connaître les offres du sultan, je ne veux avoir rien de commun avec lui, je suis libre de disposer de ma fille, elle ne sera point l'épouse d'un Sarrazin ! — Songez, reprend Noureddin, dont

la patience s'épuise, que ce Sarrazin aime, qu'il est aimé, et que, sûr de voir ses vœux approuvés, il pourrait..... — Je ne crains rien, reprend Isaac, j'ai su mettre Zoé à l'abri de vos tentatives..... — Oui, répart Noureddin qui ne se contient plus, vous l'avez enlevée à mon amour!..... mais, tremblez des excès où je pourrai me porter, si vous persévérez dans vos refus! Je respecte en vous le père de mon amante; mais l'amour au désespoir ne connaît point de frein; et si vous osiez repousser mes vœux... — Malheureux! vous osez me menacer! — Je ne me connais plus, répart Noureddin, ma passion est extrême, elle vous prouve que je ne puis vivre sans Zoé, et que pour l'obtenir j'affronterais l'univers!..... Ne vous refusez pas à légitimer mes vœux, poursuit-il avec feu, et mettant un genou en terre, veuillez me nommer votre fils! — Jamais! répond Isaac. — Arrêtez, répond notre héros, mettez, si vous le voulez, des conditions à l'hon-

neur que je sollicite. Faut-il un trône pour obtenir la main de Zoé?... Nommez celui où vous voulez qu'elle monte ? Nommez le royaume d'Asie qu'il faut conquérir ? La tendresse de mon oncle me répond qu'il ne me refusera pas des soldats, et mon amour m'assure le succès de l'entreprise la plus hardie! Dites : voulez-vous que Zoé règne à Jérusalem ? j'ose assurer..... — Je ne veux rien, répond Isaac, et vos rodomontades ne peuvent m'éblouir. Ma fille, je le répète, ne sera jamais à vous, et fussiez-vous roi... — Oh ! c'en est trop, enfin, reprend en se relevant notre héros furieux. Eh bien, puisque vous êtes inflexible à mes prières, je ne m'abaisserai point à supplier plus long-tems ; c'est à la tête d'une armée que je reviendrai demander votre fille, que je viendrai vous forcer de me la livrer, ou que je renverserai votre royaume!.... Mais plutôt, venez à l'instant même me faire raison de vos refus, venez.... Je vous défie et vous appelle au champ de l'hon-

neur! — Insensé! reprend Isaac, je méprise vos menaces et dédaigne de répondre à votre appel, dit-il en reculant quelques pas. Vous êtes fort heureux que je me possède assez pour ne point vous faire arrêter, et punir ainsi vos fanfaronnades! — Osez! répart Noureddin, au comble de sa fureur, osez essayer de me faire arrêter? cette injure ne sera point impunie, et je ne redoute ni vous, ni vos gardes. Isaac, sans lui répondre davantage, lui tourne le dos, et se dispose à entrer dans un cabinet voisin; mais Noureddin le suit, l'interpelle, le force à lui répéter de nouveau qu'il refuse la main de sa fille, et enfin lui annonce qu'il va partir; mais qu'il reviendra bientôt à la tête des armées de Saladin, au nom duquel, dès ce moment, il lui déclare la guerre. Oui, dit-il, mon oncle ne me démentira point, il vengera mon injure, et votre faible royaume ne résistera pas long-tems à ses efforts!

Le ton véhément de notre héros, sa brusque sortie, ne laissent pas d'interdire Isaac, qui tremble un peu des suites que tout ceci peut avoir ; mais, se flattant cependant que Saladin ne donnera pas dans les projets menaçans de son neveu, il se rassure un peu, et reprend une sorte de fermeté, sur-tout après avoir revu sa favorite, qui le blâme un peu de n'avoir pas mieux ménagé ses refus, mais qui croit que le feu de Noureddin s'appaisera dans le trajet qu'il va faire.

Cependant notre héros, pensant qu'après la scène qu'il vient d'avoir avec le roi, il ne peut s'arrêter plus long-tems à Nicosie, se dispose à quitter cette Capitale le jour même, après avoir écrit un mot au seigneur dont nous avons parlé, pour lui recommander de nouveau ses intérêts, et le prier instamment de tâcher de lui donner des nouvelles le jour suivant. Il fait porter son billet, et, ordonnant à ses gens de se préparer à s'embarquer le lendemain, il donne ordre au commandant du

vaisseau de mettre à la voile dès le point du jour, et de venir le joindre à Famagouste, d'où il compte partir; puis, après avoir recommandé à l'un de ses esclaves de passer chez le seigneur indiqué, avant de se mettre en route le lendemain, lui-même remonte à cheval; et, reprenant la même route qu'il a faite le matin, il va coucher dans la ville où est retirée Isménie, et qui ne se trouve qu'à une très-petite distance de Famagouste.

Noureddin arrivant à l'entrée de la nuit dans cette petite ville, va réveiller la dame du palais, et lui fait part de l'arrivée du vaisseau de Saladin, des écrits qui lui ont été apportés, de l'entrevue qu'il a eue avec le roi, et enfin de la scène qui s'en est ensuivie. Isménie répond, à cette dernière partie de la confidence, qu'elle avait bien prévu que les choses tourneraient ainsi, et qu'il n'obtiendrait rien d'Isaac! Mais, quoiqu'elle blâme la vivacité du prince, elle n'est point cependant fâchée qu'il ait un peu maltraité le roi de Chypre,

qui mérite, dit-elle, les menaces qui lui ont été faites. Lorsqu'ensuite notre héros la consulte, pour savoir s'il doit, comme il l'a annoncé à Isaac, se hâter d'aller trouver Saladin, pour obtenir qu'il soutienne les intérêts de son amour, par la force de ses armes ; ou bien, si, suivant ses premiers desseins, il volera seulement à la découverte des ravisseurs de Zoé, Isménie lui conseille de s'en tenir à ce dernier parti. Il sera tems lui dit-elle, de recourir au premier moyen et d'employer la vengeance, si nous n'obtenons rien par la ruse. La crainte de Noureddin est que le seigneur qu'il a vu le matin, n'ait pu, en si peu de tems, acquérir des notions sur le lieu, où l'on a conduit la princesse. Isménie le rassure, en lui disant qu'avec l'adresse qu'elle connait à ce seigneur, il aura su faire parler la favorite, si elle ne se défie point de celui qui l'emploie ; et là-dessus, se sentant fatiguée, elle lui rappelle que la nuit est déjà avancée, et qu'après avoir fait deux fois le trajet de cette ville à la Capitale, il doit

avoir besoin de repos, sur-tout avec le projet de s'embarquer le jour suivant ; et elle le congédie en lui promettant de le revoir le lendemain de grand matin.

Noureddin, dont les sens agités ne peuvent se livrer au sommeil, ne manque pas de se lever de bonne heure et de venir assiéger la porte d'Isménie, avant que personne soit encore levé chez elle. Forcé d'attendre pour être introduit, il se promène impatiemment devant sa porte, et aussitôt qu'il est jour chez la belle, il pénètre dans son appartement, où Isménie permet complaisamment qu'il soit reçu, lors même qu'elle est encore au lit. Elle a rêvé, comme lui, aux moyens les plus certains de parvenir à recouvrer Zoé ; et le résultat de ses réflexions est de promettre au prince de partir avec lui, si l'on a des données à-peu-près sûres, sur le lieu où est sa maîtresse. Isménie se persuade qu'elle parviendrait, plus facilement que Noureddin, à tromper la surveillance des gardiens de la princesse; et, lorsqu'elle manifeste

les intentions obligeantes de se sacrifier entièrement pour le servir, notre héros lui en témoigne une si vive reconnaissance, il se jette à ses pieds, il la remercie avec tant de chaleur, qu'Isménie se croit obligée de lui rappeler qu'il ne tient encore rien, et qu'il sera tems de s'exprimer ainsi, quand elle aura réellement remis Zoé dans ses bras. En attendant, elle l'engage à se retirer un moment, pour lui laisser le tems de se lever, et à revenir ensuite déjeûner avec elle, et convenir des derniers arrangemens qui dépendent des nouvelles qu'on leur apportera.

Notre héros, qui ne peut rester en place, se rend à Famagouste, et bientôt découvrant son vaisseau, il va au-devant de ses gens qui, n'étant point comme lui, animés par l'amour, sont moins précipités dans leur marche: il s'informe si, suivant ses ordres, on a passé chez l'ami d'Isménie; on le lui prouve en lui remettant un billet de sa part. Noureddin se hâte de le décacheter. Il n'y trouve point ce qu'il voudrait; une sorte de cer-

titude : mais satisfait toujours d'avoir une espèce de renseignement, il revole trouver Isménie, et lui remet entre les mains le billet qu'il vient de recevoir. Elle y voit que la favorite est extrêmement réservée sur le chapitre de la princesse ; qu'on ne peut la faire parler sur ce sujet ; mais que cependant, d'après quelques mots qui lui sont échappés, on a lieu de croire que la princesse vogue vers l'Italie. — Cela ne signifie rien, dit Isménie, on ne peut asseoir un plan d'après cela. — C'est toujours une indication pour diriger ma marche. — A la bonne heure, mais il vous faudra peut-être parcourir la plupart des ports de l'Italie, avant d'acquérir la certitude d'être sur la véritable voie..... Pour moi, je ne pense pas devoir vous suivre sur d'aussi légers indices ; je crois qu'il vaut mieux que j'en attende de plus certains. Noureddin convient qu'elle a raison ; et, après s'être concerté sur les moyens de se rejoindre, si l'un des deux apprend quelque chose de plus sûr, et être convenus qu'Is-

ménie entretiendra une correspondance très-suivie avec son ancien amant, dont elle animera le zèle, Noureddin prend congé d'elle ; et, se livrant à l'élément perfide, par un vent violent qui bientôt enfle les voiles et l'éloigne en peu d'instans de la Chypre, il va, sur la foi d'un faux avis, chercher sur les côtes d'Italie, celle qui en ce moment approche de celles de France.

Au bout de quelques heures de navigation, il apperçoit le bateau pêcheur, qui, après avoir vogué pendant deux jours sans pouvoir rien découvrir, revient enfin vers la Chypre. Noureddin fait arrêter ; et, parlant à cet homme, il apprend l'inutilité de ses recherches, et lui dit ce que lui-même a appris, que c'était vers l'Italie qu'il fallait chercher le vaisseau. Le batelier répond que, s'il en est ainsi, c'est surement vers Gênes qu'il a porté ses pas, la Chypre faisant un grand commerce de vins dans cette ville. Noureddin, enchanté de ce nouvel avis, ordonne de faire force de voiles ;

et, le vent secondant ses desirs, on arrive en moins de deux jours dans la mer de Gênes. Mais, le tems changeant alors, on éprouve beaucoup de difficultés pour entrer dans le golphe ; le vent devient absolument contraire et repousse les efforts des Sarrazins. Noureddin ordonne cependant de vaincre la résistance du tems; on obéit, on s'efforce, mais en vain ; on ne peut arriver jusqu'au port, il est impossible d'y pénétrer. Le vaisseau de notre héros n'est pas le seul contrarié par les vents; plusieurs sont, comme le sien, retenus à l'entrée du golphe, par un vent contraire. Il s'informe cependant si l'on a vu passer un vaisseau portant le pavillon de Chypre, qu'il désigne. Personne ne se rappelle avoir rencontré aucun pavillon semblable; mais plusieurs des vaisseaux ne sont en rade que depuis quelques heures. Cela ne suffisant pas à Noureddin, il questionne successivement les commandans des divers bâtimens, et trouve enfin un mousse qui l'assure qu'il n'a point paru sur cette côte, depuis

plus de quinze jours, aucun vaisseau venant de Chypre ! Le mousse en donne pour preuve, qu'il travaille en rade depuis plusieurs jours, qu'il a passé sur divers bâtimens, qu'il connait les pavillons de toutes les nations ; et il certifie que, depuis trois à quatre jours, il n'est entré dans le port de Gênes, que des vaisseaux anglais et français.

Malgré cette assurance positive, Noureddin interroge encore divers officiers, et après s'être bien convaincu que son amante n'a pu être conduite de ce côté, aussitôt qu'un souffle de vent permet de resaisir une autre route, il fait prendre celle des plus fameux ports d'Italie, erre successivement dans ceux de Venise et de Livourne, toujours recueillant des informations sans pouvoir rien apprendre de satisfaisant ; enfin sur la foi d'un corsaire, qui dit avoir rencontré il y a quelques jours sur la route de Constantinople, un vaisseau portant le pavillon de Chypre, Noureddin se décide à faire voile de ce côté, en regrettant de n'avoir pas

suivi son premier dessein, de visiter d'abord la capitale de l'empire des Grecs. Notre héros fait donc revirer de bord; et, toujours impatient de voler sur les traces de son amante, il ne cesse d'accuser les vents de ne point hâter assez la marche de son vaisseau : mais enfin un tems assez favorable s'élève, et Noureddin entre promptement, quoique bien moins vîte qu'il ne le desire, dans le détroit des Dardanelles. Déjà son vaisseau a passé la moitié du détroit, il va entrer dans la mer de Marmara, lorsque les gens de l'équipage apperçoivent un vaisseau qui vient droit à eux, et paraît revenir directement de Constantinople; ils croient reconnaître le pavillon sur lequel leur prince a pris tant d'informations. Ils s'empressent d'avertir Noureddin, qui, venant aussitôt sur le pont, reconnaît en effet le pavillon de la Chypre. O joie! ô bonheur! il croit déjà tenir son amante; et, faisant mettre aussitôt la chaloupe en mer, il y passe avec Abdallah, et va au-devant du vaisseau Cypriote. Il s'in-

forme depuis quel tems il est parti des ports de Chypre ; on lui répond qu'il y a plus d'un mois. Noureddin, désespéré de cette réponse, voudrait en contester la vérité ; il accuse le capitaine de dissimulation, et voudrait le forcer à lui dire ce qu'il desire. Mais Abdallah assure son maître que ce vaisseau n'est point celui qui a enlevé son amante : sur cette assurance, notre héros cesse de vouloir l'arrêter. Mais que va-t-il devenir ? Poursuivra-t-il sa route vers Constantinople ? Le capitaine lui a dit qu'il n'y avait dans ce port aucun autre vaisseau de sa nation. Mais peut-on s'en rapporter à un sujet d'Isaac ? Ne peut-il pas être payé pour déguiser la vérité ? Pendant que Noureddin hésite à prendre un parti, son vaisseau continue de voguer, et bientôt rencontre une galère algérienne, dont on interroge les passagers, qui confirment ce qu'a dit le capitaine cypriote. Désolé de ce contretems qui renverse encore une fois ses espérances, ne sachant plus de quel côté faire route, le prince sarrazin

se décide à reprendre celle de Chypre, où il se flatte qu'on pourra enfin lui apprendre ce qu'est devenu Zoé. Il encourage ses gens, qui commencent un peu à se lasser de toutes ces allées et venues; il les ranime, et leur faisant faire force de voile, il parvient bientôt à la hauteur des îles de l'Archipel. A peine on les apperçoit qu'on découvre un aviso, portant le pavillon de Saladin, qui fend les ondes, et accourt vers le vaisseau que monte notre héros. Noureddin ne sait que penser, son cœur palpite, il espère apprendre quelque heureuse nouvelle : mais, ô surprise! ô douleur! on lui annonce que la guerre est ranimée entre les Chrétiens et les Sarrazins. La trêve que lui-même a ratifiée au nom de son oncle, vient d'être rompue par l'imprudence de Lusignan, nouveau roi de Jérusalem, qui, en épousant Sybille, vient de succéder à Baudoin V, fils de cette reine.

Saladin, en instruisant son neveu de ces évènemens, lui fait signifier l'ordre de rejoindre sans délai ses

armées, et les envoyés du sultan qui cherchent le prince depuis plusieurs jours, le pressent de prendre à l'instant même la route de la Palestine. Noureddin hésite pour la première fois ; son cœur est presque sourd à l'amour de la gloire, il balance entre la voix de l'honneur et les intérêts de sa tendresse. Cette dernière l'emporte ; il ne peut se décider à obéir aux ordres de Saladin, avant d'avoir des nouvelles du sort de la princesse Zoé. Ordonnant à l'esquif de retourner vers le sultan, et de dire qu'il ne tardera pas à voler où son devoir l'appelle, il poursuit sa route, qu'un vent favorable lui permet de faire en peu d'heures. Parvenu à la hauteur de Famagouste, notre héros ordonne à son vaisseau de l'attendre ; et, montant dans sa chaloupe, suivi seulement de quelques-uns de ses esclaves, il entre dans le port, débarque, et volant aussitôt chez Isménie, il recueille de nouvelles informations qui n'aboutissent qu'à lui apprendre que le vaisseau qui a enlevé la princesse n'est point encore de retour ; on

l'attend de jour en jour ; mais il est impossible que le prince puisse l'attendre. Le bruit de la guerre que les Chrétiens font à son oncle, est déjà répandu dans toute la Chypre. L'honneur impose à notre héros le sacrifice douloureux de ne point différer son départ ; l'amour soupire en vain, il faut se rendre où le devoir l'appelle. Noureddin s'y décide ; il s'arrache en gémissant des bras d'Isménie, convient avec elle d'un moyen de correspondance par lequel elle lui fera savoir la retraite de la princesse ; et, se flattant encore de pouvoir l'en arracher, il regagne son vaisseau qui a reçu un nouveau message du sultan, qui reproche à son neveu de s'endormir dans les bras de l'amour, et l'appelle à la gloire en l'accusant de lenteur. Sensible à ce reproche, Noureddin hâte son départ ; le trajet se fait rapidement ; il se trouve peu de jours après dans les bras de Saladin. Il raconte au sultan les motifs qui l'ont retardé dans son retour. Se fiant sur la

tendresse de son oncle, Noureddin l'ose solliciter de servir sa vengeance contre Isaac ; il ose enfin le prier de déclarer la guerre au roi de Chypre, et de lui en confier le soin. Saladin s'étonne d'une demande aussi peu convenable dans les circonstances. — Commencez, dit-il à son neveu, par me seconder contre les chrétiens, aidez-moi à repousser leurs efforts réunis ; si vos faits d'armes répondent à l'espoir que m'ont donné vos premiers essais dans l'art de la guerre, et que vous contribuiez à achever d'abbattre mes ennemis, nous verrons ensuite ce que je puis faire contre les vôtres ; mais, sur-tout, songez bien que l'amour, cette passion qui me paraît vous maîtriser, vous rendrait vil à mes yeux, si elle anéantissait votre courage. Noureddin jure à son oncle que l'amour n'éteint point sa valeur ; et, pour le prouver, il vole au poste qui lui est indiqué.

C'est auprès d'Azad, c'est au corps d'armée que commande son père,

que notre héros est envoyé. Il le trouve fort embarrassé de se défendre contre les chrétiens, dont la tactique et la science militaire surpassent la sienne. Déjà Azad a subi quelques pertes, déjà il a éprouvé quelques échecs; mais la présence de son fils ramène la victoire sous ses étendards L'arrivée de Noureddin est bientôt marquée par des victoires. Non content de reprendre en diverses escarmouches la supériorité sur les ennemis, Noureddin ne tarde pas à engager une bataille générale, où il remporte la victoire la plus complète. L'humanité de notre héros modère alors la férocité de son père : à la dureté avec laquelle Azad traite ordinairement les prisonniers chrétiens, Noureddin fait succéder les soins les plus assidus; lui-même visite les blessés, et leur adresse des paroles de consolation. Ils s'étonnent de voir le fils d'Azad aussi humain, aussi généreux après la victoire, qu'il a été redoutable dans le combat.

Nous le laisserons poursuivre le

cours de ses hauts faits, et donner l'exemple des vertus qu'Azad ne connut jamais, pour retourner vers notre aimable héroïne.

CHAPITRE XXXIX.

Nous ne peindrons pas la douleur dont la sensible Zoé fut pénétrée, lorsqu'ouvrant les yeux, et sortant de son long évanouissement, elle se vit entourée de visages inconnus. Pas une de ses femmes n'est auprès d'elle; celles qu'on leur a substituées sont des créatures absolument dévouées à la favorite. Elle demande Roxa, on ne lui répond rien; elle insiste, on lui apprend que Roxa est restée à Nicosie. Notre héroïne ne s'apperçoit qu'alors qu'elle est sur un vaisseau; elle cherche de nouveau à reconnaître quelques-unes des personnes qui l'accompagnent; elle n'en trouve aucunes de celles qui lui furent chères; mais, distinguant enfin deux

femmes qu'elle n'a jamais rencontrées que chez Azéma, qu'elle a vu lui faire bassement leur cour, elle ne doute pas que ce ne soit la favorite qui ait porté Isaac à la traiter avec une telle rigueur. Elle jette un cri d'horreur ; en se voyant au pouvoir des créatures d'Azéma, elle ferme les yeux ; sa pâleur qui n'est point encore dissipée, fait croire qu'elle retombe dans une nouvelle faiblesse. On lui prodigue les sels, les eaux spiritueuses : un déluge de larmes soulage le cœur oppressé de la princesse. Elle demande où on la mène ; on lui répond que c'est en Europe : mais c'est tout ce qu'elle peut apprendre. On refuse de lui dire dans quelle partie de cette contrée elle va être conduite. Zoé ne peut tirer aucuns éclaircissemens de ces dames, qui prétendent que le capitaine seul est instruit des intentions du roi. Elle demande qu'on la laisse seule ; elle voudrait pleurer, se plaindre en liberté, sans être gênée par la présence de ses femmes, dont les regards l'importunent. Dès

qu'elle énonce ce desir, les femmes subalternes s'éloignent par respect; mais les deux qui lui sont attachées en qualité de dames, répondent à la princesse, qu'elles ont reçu l'ordre le plus positif de ne pas la quitter d'un instant durant toute la traversée; et elles continuent de rester assises près du lit de la princesse. Cette gêne, cette contrariété, redoublent la douleur de Zoé; forcée de les souffrir, elle ne veut pas du moins les voir, elle leur tourne le dos, et pleure amèrement, sans répondre un mot aux consolations qu'elles veulent lui adresser.

Après s'être livrée quelque tems au chagrin qui l'accable, notre héroïne marque quelque envie de passer sur le pont; ses surveillantes ne s'y opposent pas, dès qu'elle les a assurés, qu'elle est en état de se soutenir. Une d'elles donne le bras à la princesse pour monter sur le pont. Le capitaine du vaisseau s'empresse de venir saluer Zoé; il l'aborde et s'informe de sa santé: mais, malgré

l'intérêt qu'il lui témoigne, elle ne peut tirer de lui l'indication du lieu où il la conduit; il se renferme dans le secret qui lui a été recommandé, et se contente d'assurer la princesse, qu'il remplira les ordres qui lui ont été donnés, avec tous les égards et toutes les attentions qui peuvent les lui adoucir. En effet, il paraît empressé de procurer à Zoé toutes les petites distractions qui sont en son pouvoir. Cet officier, qui ne manque pas d'esprit, cause quelques instans avec la princesse, lui parle des voyages qu'il a faits dans diverses parties de l'Europe et de l'Asie; il tâche de l'intéresser et de l'arracher aux pénibles réflexions qui l'accablent. Zoé ne lui prête qu'une très-légère attention; cependant elle remarque que les dames qui l'accompagnent écoutent attentivement sa conversation, et observent tous ses mouvemens. Elle ne peut faire un pas qu'elles ne la suivent; si elle s'arrête en passant, même près d'un simple mousse, des regards inquiets suivent aussitôt ses

moindres gestes ; on semble craindre qu'elle ne cherche à séduire les gens de l'équipage. Cette attention continuelle paraît désagréable à Zoé ; pour s'y soustraire, elle prend le parti de redescendre, après avoir respiré le frais quelques instans. Suis-je donc destinée, se dit-elle, en rentrant dans la chambre avec ses dames, suis-je donc destinée à être continuellement surveillée, en proie aux soupçons, à la méfiance? Qu'ai-je fait pour les mériter ? En se faisant cette question, la princesse soupire, et sent qu'elle n'est pas sans reproche ; mais, lorsqu'elle se rappelle la conduite barbare d'Isaac, la manière dont il l'a quittée, dont il l'a livrée sans pitié aux soins de femmes étrangères, lorsqu'elle était dans un état qui semblait demander quelques ménagemens, elle se dit qu'elle a été traitée avec trop de rigueur, et l'extrême sévérité de son père l'empêche de sentir les torts de sa conduite. Elle ne peut sur-tout pardonner au roi de l'avoir privée de Roxa : quant à Isménie, il était

prouvé qu'elle avait favorisé Noureddin ; mais la nourrice, que pouvait-on lui reprocher ? Cette femme qui n'avait point quitté Zoé depuis l'instant de sa naissance, devait-elle lui être enlevée, au moment où elle avait tant besoin de consolations ?... Et ses femmes, auxquelles elle était accoutumée, dont les services lui étaient agréables, qu'était-il nécessaire de les remplacer par d'autres ? Me soupçonne-t-on, ajouta douloureusement Zoé, d'avoir corrompu tout ce qui m'approchait ?.... Oh ! non, je ne puis le croire, mon père n'a pu me faire une telle injure ; mais on a voulu me laisser sans consolation. Je ne vois que trop, hélas ! d'où le coup part ; oui, c'est la cruelle Azéma qui a conseillé ce rafinement de barbarie. Cette femme veut sans doute me faire périr de chagrin ! Que sait-on ?..... elle se flatte peut-être d'épouser Isaac, et de mettre ses enfans sur le trône, si je meurs de douleur !.... Cette idée, qui porte tout le ressentiment de la princesse sur Azéma,

ne la dispose pas à voir favorablement celles qu'elle regarde comme les espions de la favorite ; mais cela l'arrache quelques instans au souvenir de Noureddin, dont elle se représente le désespoir. Elle passe le reste de la journée, et la nuit même, dans une agitation extrême, ne songeant qu'à son amant et à tous les objets qu'elle a laissés à Nicosie ; elle ne peut trouver un instant de repos, et ne fait que pleurer et gémir. Fatiguée et harrassée, elle finit par s'endormir sur le matin : en s'éveillant, elle prend la ferme résolution de prendre un peu plus de courage, afin de ne pas laisser à celles qu'elle regarde comme ses ennemies, la gloire de jouir de sa faiblesse ; elle affecte un front serein et ne laisse plus paraître qu'une touchante mélancolie. Pour essayer de combattre l'ennui qui la dévore, elle s'informe si l'on a eu soin de mettre parmi ses effets ses cartons de dessin. Ses femmes se hâtent de répondre que oui ; la princesse se les fait donner, et, pre-

nant ses crayons, elle tâche de se distraire en finissant une esquisse qu'elle a tracée à Nicosie : mais sa main conduit vainement ses crayons; elle s'apperçoit qu'elle est tremblante, et ne peut parvenir à former ces contours heureux qu'elle est accoutumée de tracer. Impatientée d'effacer et de recommencer sans cesse, Zoé est prête à quitter son travail, elle va ranger ses crayons ; mais, s'appercevant que les dames examinent tout ce qu'elle fait, elle veut voir jusqu'à quel point elles porteront leur curiosité. Elle se met à écrire quelques lignes avec son crayon, en affectant de les cacher de la main, elle voit les dames se faire un signe; sans paraître s'en appercevoir, Zoé déchire soigneusement ce qu'elle vient d'écrire, et le roulant machinalement entre ses doigts, elle place cette espèce de billet dans sa ceinture : ce que les dames observent attentivement. Environ une heure après, la princesse monte sur le pont, et tire de sa ceinture le petit rouleau de papier et le garde

dans ses mains ; lorsqu'elle passe auprès du lieutenant de vaisseau, elle le laisse tomber à côté de lui ; elle voit aussitôt une des dames se précipiter pour le ramasser, pendant que l'autre cherche à détourner son attention. Zoé paraît se prêter à considérer ce que cette dame lui indique ; mais du coin de l'œil elle observe à son tour sa compagne. Elle la voit se retirer à l'écart et dérouler ce qu'elle suppose un billet. Que trouve-t-elle ? des vers grecs sur la curiosité. Si Zoé eût eu envie de rire dans cet instant, elle se fut amusée de la confusion de cette dame, qui trouve, dans un passage d'un poète très-connu, une juste application de l'action qu'elle vient de commettre. Dans son dépit, elle jette à la mer le papier qu'elle a ramassé avec empressement ; Zoé feint de ne s'appercevoir de rien, tant qu'elle est sur le pont ; mais elle ne tarde pas à descendre ; et, aussitôt qu'elle est seule avec ses dames, elle fait connaître à celle qui s'est rendue coupable d'indis-

crétion, qu'elle a vu son action, et qu'elle en est aussi surprise qu'offensée. La dame rougit et s'excuse sur les ordres qui lui ont été donnés, ainsi qu'à sa compagne, de veiller à ce que la princesse n'écrive à personne, ne fasse passer aucun billet jusqu'à ce qu'elle soit rendue au lieu de sa destination. — Et vous me supposez donc assez vile, répond fièrement Zoé, pour chercher à séduire un bas-officier, pour réclamer son assistance? Et de quelle ressource pourrait-elle m'être, puisque nous sommes trop éloignés de la Chypre pour y faire maintenant parvenir de mes nouvelles? Au surplus, si vous agissez d'après les ordres du roi, je plains mon père, s'il peut soupçonner sa fille d'oublier ce qu'elle se doit à elle-même; et, quant à vous, si vous restez près de moi, vous apprendrez par la suite à me connaître.

Le ton noble et imposant avec lequel la princesse prononce ces mots, inspire à ces dames, un plus grand respect pour elle; elle croit s'apper-

cevoir qu'après cette petite explication, elles l'observent moins minutieusement et lui marquent beaucoup plus d'égards; mais, malgré cela, Zoé ne peut les voir de bon œil; tout ce qu'elle peut faire est de les supporter. Cependant elle est toujours inquiète du lieu où on la conduit; tant qu'on n'a point dépassé l'endroit où l'on s'éloigne de la route qui conduit à Constantinople, il lui reste une sorte d'espoir, qu'on peut la mener dans cette Cour, où elle retournerait avec tant de plaisir. Mais, si cela était, pourquoi lui en ferait-on mystère? C'est ce qu'elle se dit, et malgré cela, elle ne peut se détacher de l'idée, que c'est vers Xéna qu'on la ramène, que c'est à elle qu'Isaac remettra le soin de sa punition. Quoique, dans les circonstances, elle doive s'attendre à être accueillie froidement par l'impératrice-mère, sans doute désagréablement prévenue par Isaac, Zoé croit que la sévérité de Xéna est bien moins redoutable que celle du roi de Chypre. Elle connaît la justice de l'impératrice, et sait

qu'elle n'agit jamais par passion. Elle compte d'ailleurs sur les tendres soins d'Agnès, pour adoucir ce que pourront avoir d'amer les leçons de sa grand'mère. Mais, lorsqu'elle se souvient qu'Isaac lui a dit qu'elle allait être consignée dans la retraite, elle perd l'heureuse illusion qui soutenait encore son courage, et bientôt le vaisseau s'éloignant de la route qui conduit aux rives du Bosphore, lui enlève entièrement cet espoir consolateur.

Zoé ne sait plus que penser, et, dans l'incertitude du sort qui l'attend, sa santé souffre cruellement du trajet. Ses inquiétudes redoublent; le capitaine paraît redoubler d'attentions près d'elle; dès qu'on apperçoit les côtes de France il ne dissimule plus que c'est dans ce pays qu'il l'a conduit. Le desir de voir la patrie d'Agnès, ce beau pays, qu'elle a tant entendu vanter, console un peu Zoé; elle voudrait traverser la France entière; lorsqu'elle le dit au capitaine, il sourit et ne lui répond rien. Mais enfin l'on decouvre Marseille, et bien-

tôt l'on entre dans le port de cette ville. Ni son aspect, ni la beauté de son port, où l'on voit briller les pavillons de toutes les nations, ne frappent d'admiration la princesse; elle est entièrement absorbée par la souffrance, et ne donne qu'un faible regard à tout ce qui s'offre à sa vue.

Aussitôt que le capitaine est débarqué, il remet, comme il en est convenu avec le roi de Chypre, le soin et le commandement de son vaisseau à son lieutenant, et se faisant amener une voiture, il y fait monter la princesse et ses dames, pendant que lui-même à cheval, se charge de les escorter et les conduire dès ce jour même, sans s'arrêter que pour prendre quelques rafraîchissemens, au couvent de la Celle, où il s'est engagé de les remettre lui-même, entre les mains de l'abbesse.

Prévenue de l'arrivée de la princesse, l'abbesse s'empresse de venir au devant d'elle, et lui fait le plus obligeant accueil; mais, quoique cette dame porte une figure aimable, et que l'aspect de son couvent n'ait rien

de repoussant, à la vue des grilles qui vont l'enfermer, Zoé ne peut se défendre d'un mouvement d'effroi. Les dames elles-mêmes, peu accoutumées à la retraite, manifestent une sorte d'horreur qui fait sourire la bonne abbesse. Elle se hâte de dire qu'elle se flatte que, lorsque ces dames auront vu l'intérieur de la maison, elle ne leur paraîtra plus si redoutable. Vous pourrez jouir ici, leur dit-elle, des agrémens d'une société choisie; ma maison renferme plusieurs dames, qui appartiennent à de très-illustres familles. Elle leur nomme, entr'autres la comtesse de Flandre, et plusieurs des femmes titrées, qui, comme la première, ont eu la sagesse de préférer le calme, la retraite paisible du couvent de la Celle, à toutes les grandeurs du monde et à ses faux plaisirs. Pendant que l'abbesse s'efforce de donner à notre héroïne une idée avantageuse de son couvent et de la vie qu'on y mène, le capitaine songe à prendre congé de la princesse; il la salue respectueusement; et, lui annonçant qu'il

aura l'honneur de la revoir le lendemain, et de venir prendre ses ordres pour la Chypre, il se retire et laisse Zoé et ses dames avec les religieuses.

On ne tarde pas à conduire la princesse dans l'appartement qu'elle doit occuper ; mais, quoiqu'il soit l'un des plus beaux de la maison, et dans une situation assez gaie, donnant sur un très-vaste jardin, les trois cours qu'il faut traverser pour s'y rendre, qui sont chacune fermée d'une porte, garnie d'énormes barreaux de fer, présentent tellement l'idée d'une prison, qu'elle se sent le cœur serré en les traversant, et ne peut honorer d'un coup-d'œil flatteur l'appartement dont on lui a vanté l'agréable position. Zoé se sent d'ailleurs très-accablée ; ses jambes ont peine à la soutenir; elle éprouve un mal de tête si affreux, qu'en entrant dans sa chambre elle se jette sur le premier siége qui se présente, sans avoir la force ni la curiosité d'examiner toutes les pièces de son appartement.

L'abbesse, attentive à l'abbattement

qui se peint sur son visage, l'attribue à la fatigue de la mer; elle dit qu'elle espère que la princesse ne s'en sentira plus le lendemain, et fait un grand éloge de la salubrité de l'air de son couvent; mais, s'appercevant que sa nouvelle pensionnaire ne dit rien, et qu'elle paraît avoir besoin de repos, elle prend le parti de se retirer, en l'engageant à se mettre au lit.

Notre héroïne ne put fermer l'œil un instant; elle fut atteinte d'un frisson qui dégénéra en un violent accès de fièvre. Quoique très-faible et extrêmement fatiguée, le lendemain elle voulut absolument se lever pour écrire; elle se rappelait que le capitaine partait le jour suivant, et elle ne voulait pas qu'il retournât vers son père sans lui porter des preuves de sa sincère soumission. Malgré la dureté d'Isaac, Zoé ne se croyait pas dispensée de ses devoirs envers lui; elle se mit à lui écrire une lettre aussi respectueuse que soumise. Elle écrivit aussi quelques mots à sa bonne

Roxa, et renferma dans la lettre de cette dernière un billet pour Isménie. Cependant, malgré son indisposition, la princesse voulait se rendre au parloir, elle voulait y aller recevoir la visite du capitaine, auquel elle desirait remettre elle-même ses dépêches ; mais l'abbesse instruite que Zoé était malade, vint lui dire que le capitaine serait introduit dans son appartement. Elle ne tarda pas à reconnaître qu'elle aurait été hors d'état de pouvoir se rendre au parloir, car elle eut assez de peine à rester debout jusqu'après le départ du capitaine, qui l'assura de toute son exactitude à remplir ses commissions et celles dont les dames de sa suite le chargeaient. Cependant l'indisposition de la princesse ne tarda pas à dégénérer en une maladie dangéreuse : sa fièvre ayant pris un caractère de malignité, on conçut bientôt les plus vives inquiétudes pour ses jours. L'abbesse, alarmée, se hâta de faire venir les meilleurs médecins de Marseille ; leurs prompts secours,

joints à la jeunesse et à la force du tempérament de notre héroïne, parvinrent à l'arracher du danger qui la menaçait; mais ils ne purent l'empêcher de tomber dans un état de langueur qui prolongea sa convalescence.

Le dirons-nous: Zoé n'attachait plus aucun prix à la vie; éloignée de tout ce qu'elle aimait, il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à perdre; et, dans les instans lucides que lui laissait sa maladie, elle ne formait point de vœux pour sa guérison: mais tout ce qui l'entourait la desirait vivement; sa douceur, son amabilité lui avaient gagné le cœur, non-seulement de ses nouvelles dames, mais de tout ce qui l'approchait; l'abbesse, sur-tout, avait conçu pour elle l'amitié plus tendre, et elle la soignait comme une fille chérie.

CHAPITRE XXXIX.

PENDANT que la princesse Zoé languissait dans le couvent de la Celle, où la fièvre qui la consumait résistait à tous les remèdes, Noureddin poursuivait le cours de ses succès, et continuait de se montrer le plus redoutable ennemi des chrétiens; il comblait de joie son père. Le brave, mais féroce Azad, ne cessait de se féliciter d'avoir un fils si habile dans l'art de la guerre, et dont la renommée surpassait déjà celle des anciens capitaines.

Les soins que Noureddin donnait à la gloire des armes de Saladin, ne l'empêchait pas de songer à la princesse Zoé; elle était le Dieu qu'il invoquait dans les batailles; et, même en combattant contre ses frères, il prononçait le nom de Zoé comme celui d'une divinité tutélaire. Déjà deux fois il avait fait passer de ses nouvelles à Isménie, et l'avait instamment prié de lui donner de

celles de son amante ; mais, soit que les diverses marches que Noureddin se trouvait obligé de faire à la suite des armées, eussent entravé l'arrivée des courriers, ou qu'Ismémie eût mis de la lenteur à lui répondre, il n'avait encore reçu aucune réponse à ses lettres, et l'inquiétude qu'il en concevait le rendait quelquefois rêveur au milieu des plus importantes occupations.

Nous ne suivrons point notre héros dans les divers combats qu'il livra dans la Palestine ; nous nous contenterons de dire qu'après avoir, en différentes occasions, triomphé des chrétiens, il les vit se rallier contre lui à la fameuse bataille de Belford. Dans cette mémorable journée, les chevaliers du Temple s'étaient réunis aux Hospitaliers, qui, secondés par une partie de l'armée du roi de Jérusalem, avaient cependant déjà été battus et vivement repoussés par le neveu de Saladin ; mais les chrétiens ayant reçu un renfort considérable, et possédant au milieu d'eux ces chevaliers dont la valeur

retentit encore dans toute l'Europe; ils comptent sur une victoire certaine, ils se flattent de se dédommager de la honte de leurs précédentes défaites.

Nous ne ferons point le détail de la savante disposition des deux armées; nous dirons seulement que celle des chrétiens avait placé dans son corps de réserve les illustres chevaliers du Temple, qu'elle ne doutait pas devoir lui assurer la victoire.

Au lever de l'aurore, le général en chef des chrétiens développant dans la plaine ses nombreux bataillons, qui, dans ce jour, surpassaient de beaucoup les troupes de Saladin, les fit marcher contre l'armée de Noureddin, qu'il se flattait de surprendre. Mais Noureddin n'est point de ces généraux qu'on devance; aussi habile que les chrétiens à faire ses dispositions, son armée est déjà sous les armes; elle attend de pied ferme celle des chrétiens, et reçoit leur attaque sans en être ébranlée. Le général des chrétiens, qui brûle

de venger sur Noureddin la mort de son fils qui fut tué sous ses yeux à la dernière bataille, veut lui-même marcher à la tête des siens, pour attaquer le neveu de Saladin. Il voudrait se mesurer avec lui, et modère à peine l'ardeur qui le porterait à lui faire un défi personnel : mais notre héros, qui connaît le motif qui guide vers lui le général chrétien, pardonne au ressentiment paternel ; et, au lieu de partager le desir de le combattre, il cherche au contraire à l'éviter, ne voulant point rejoindre le père au fils, qu'il a regret d'avoir immolé ; il se contente de repousser vivement l'attaque dirigée contre lui. Bientôt le combat s'engage avec fureur ; Noureddin porte le trouble et le désordre dans les bataillons ennemis ; le général chrétien fait de son côté des prodiges de valeur : voulant venger son fils et son pays, il s'engage dans la mêlée, et cherchant à rencontrer Noureddin, qu'on trouve toujours à la tête de ses soldats, il renverse tout ce qui se trouve

sur son passage. Notre héros le laisse exercer son ressentiment ; et, se contentant de lui opposer quelques-uns de ces guerriers dont la valeur lui est connue, il porte lui-même le ravage dans tout le corps d'armée de son ennemi. Semblable à un torrent qui renverse tout en se débordant, Noureddin disperse tous les braves qui s'opposent à son passage ; des bataillons entiers disparaissent devant lui ; et, pendant que le général chrétien cherche encore à le joindre au milieu de ses troupes, déjà il s'est ouvert un passage jusqu'au centre de son armée. Bientôt il l'apperçoit, au milieu de ses capitaines, soutenir seul des combats qui lui enlèvent l'élite de ses guerriers. Furieux de ses progrès, le général se reproche de s'être avancé témérairement à sa poursuite ; et, laissant à ceux de ses officiers qui l'ont suivi, le soin de poursuivre ses heureux commencemens dans l'armée des Sarrazins, il revole au centre de sa propre armée ; il va y chercher celui qui y porte seul plus de désordre que

tous les Sarrazins ensemble. Cette fois Noureddin ne peut éviter la rencontre du général ; bientôt s'engage entr'eux le plus terrible combat ; l'un et l'autre déploient une force, une vigueur, une adresse presqu'égale dans l'attaque et dans la défense : cependant on remarque que le général chrétien est animé par la fureur et le ressentiment, et que Noureddin combat de sang-froid, et semble plus occupé de se défendre que de chercher à blesser son ennemi.

Pendant le long combat entre les deux généraux, Azad, à la tête des troupes d'élite, attaque le corps de réserve des chrétiens ; mais il est commandé par Odon de Saint-Amant, grand-maître de l'ordre des Templiers. Nommer ce fameux guerrier, aussi sage dans ses projets que grand dans ses entreprises, c'est dire qu'Azad éprouve dans son attaque la plus ferme résistance ; deux fois il a chargé les chevaliers du Temple, et deux fois il a été repoussé. Pendant ce tems, Noured-

din a triomphé du valeureux et courageux général des chrétiens. S'appercevant qu'il l'avait blessé, notre héros, qui ne desirait point sa mort, avait voulu l'engager à se retirer pour se faire panser, lui disant qu'ils se rejoindraient un peu plus tard ; mais le courageux général, sans faire attention à la douleur que lui cause sa blessure, prend la proposition de Noureddin pour une insulte ; il le charge avec une fureur qui finit par exciter celle de notre héros ; il lui fait bientôt une nouvelle blessure, et déjà son redoutable cimeterre est levé pour lui trancher la tête ; mais un soldat qui voit le danger ce son général, se précipite au-devant du coup, lui faisant un rempart de son corps, il reçoit le coup mortel qui lui était destiné. Pendant ce tems, un de ses camarades saisit les rênes du cheval du général, et l'entraînant à sa tente, il le force d'aller recevoir les secours qui lui sont si necessaires ; cependant le bruit de la retraite du général, celui de ses blessures, qu'on

dit être considérables, rallentit bientôt le courage de ses soldats; ceux qui s'étaient ralliés pendant son combat avec Noureddin, qui opposaient alors une vive résistance aux Sarrazins, perdent toute leur ardeur en apprenant sa défaite. Noureddin profite de leur découragement pour achever de les disperser; bientôt, se faisant jour à travers l'armée entière, il vole se joindre au corps que commande Azad, qui tente une troisième fois d'attaquer les chevaliers du Temple.

L'arrivée de son fils produit un effet puissant : vainement les chevaliers opposent toute leur tactique, celle de Noureddin met la leur en défaut; toute leur science militaire ne peut résister à la force de son bras; il perce leurs bataillons, il renverse les plus braves des chevaliers. Vainement ceux-ci, fiers d'avoir déjà repoussé deux fois le féroce Azad, fiers d'avoir battu le corps qu'il commande, se flattent de le vaincre encore; Noureddin fait changer la balance; sa présence,

son exemple, rendent la force et le courage aux soldats de son père; ils secondent ses efforts, et portent le désordre dans tout le corps de réserve. Cependant les plus valeureux, les plus renommés des chevaliers, se rallient autour du grand-maître. Odon de Saint-Amant lui-même, malgré son âge avancé, unit ses efforts à ceux de ses fidèles compagnons; ils disputent encore la victoire aux Sarrazins, déjà un grand nombre d'entr'eux ont été immolés en voulant attaquer cette cohorte d'élite: mais Noureddin paraît; il renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Voyant le grand-maître au milieu de ses chevaliers, il s'élance vers lui, il écarte tout ce qui voudrait l'empêcher de pénétrer jusqu'au vénérable Odon. Victimes de leur zèle, plusieurs des chevaliers sont renversés; nul ne peut résister au redoutable cimeterre de Noureddin; il blesse grièvement les uns, fait voler la tête des autres jusques aux pieds du grand-maître. Parvenu enfin près

de ce vénérable vieillard, dont l'aspect seul imprime le respect, Noureddin, qui est loin de songer à l'immoler, ne s'attache qu'à le désarmer. Odon de Saint-Amant oppose quelques instans de résistances au neveu de Saladin, qui s'apperçoit facilement que, si les forces du grand-maître répondaient encore à son courage, il ne lui céderait pas une victoire facile. Mais que peut un vieillard contre un jeune homme dans toute la vigueur, la force et l'adresse du jeune âge? Le grand-maître est forcé de céder; Noureddin parvient à le désarmer, et l'ayant privé de ses braves soutiens, il l'oblige de se rendre son prisonnier. Pendant qu'il le conduit en triomphe vers Azad, à qui il en confie la garde, le bruit qui se répand dans tout le camp, de la prise du grand-maître, joint à la mort de plusieurs chevaliers célèbres, porte l'effroi et la consternation dans l'armée des chrétiens. Plusieurs des chevaliers distingués de l'ordre ne purent se signaler à la bataille de

Belford ; le brave Arnaud de Torrége, dont l'âme, à l'épreuve des coups du sort, était toujours la même dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ne se trouvait point à portée de ranimer le courage abattu des chevaliers, sur lesquels sa haute sagesse et sa valeur éprouvée lui donnaient une autorité qui égalait presque celle du grand-maître. Conrad de Stauf, non moins distingué qu'Arnaud de Torrége, avait été blessé dangereusement au commencement du combat ; il en était de même de Théodoric de Trémelai ; aucun de ces trois chevaliers de marque ne put secourir le grand-maître, ni empêcher les malheureuses suites de son enlèvement. La désolation, le découragement des chrétiens, portèrent bientôt au dernier point les succès des Sarrazins. Noureddin, profitant de la terreur qu'il inspirait, mit toute l'armée en déroute ; mais, s'engageant imprudemment à la poursuite des fuyards, emporté par trop d'ardeur, il ne prit

point garde qu'il était presque seul au milieu des chrétiens, qui, consternés de son approche, épouvantés de ses armes terribles qui portent la mort dans tous les rangs, ne songèrent point d'abord à l'entourer, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais, à l'instant où Noureddin allait remporter une victoire complète, à l'instant où il allait achever de disperser les tristes restes d'une brillante armée, le prince Boémond arrive au camp, à la tête de ses Syriens. Instruit du désordre qui se met dans l'armée des chrétiens, il vole sur le champ de bataille, il accourt à bride abattue, et ranime par sa voix, par sa présence, le courage des soldats chrétiens; il rallie les fuyards, il les ramène au combat. Dans le moment où le prince d'Antioche opère cette heureuse diversion pour les chrétiens, qui commencent à reprendre un peu d'espoir, Noureddin appercevant tout-à-coup Boémond qui, du haut d'une petite éminence, rallie de la voix et du

geste, les soldats épars dans la plaine ; Noureddin, disons-nous, éprouve une sensation qui lui fait oublier le lieu où il se trouve ; l'aspect du prince d'Antioche lui rappelle leur liaison, lui retrace le souvenir des tournois où ils combattirent ensemble ; de ces tournois où il fut couronné des mains de la princesse Zoé. Un si doux souvenir lui rappelant nécessairement son amour, il sent expirer en lui l'ardeur de combattre ; au lieu de continuer de poursuivre les fuyards, ou de rejoindre prudemment le gros de l'armée des Sarrazins, Noureddin s'arrête au milieu du camp ennemi, il regarde autour de lui, et semble voir indifféremment les efforts de Boémond pour rallier les chrétiens ; il ne songe ni à marcher contre le prince d'Antioche, ni à rendre vains ses projets de sauver une partie de l'armée. Tout entier au souvenir de l'adorable Zoé, Noureddin oublie tout, ne voit plus rien de ce qui l'entoure. Cependant sa distraction, sa rêverie, sont remar-

quées par quelques soldats chrétiens; ils songent à en profiter ; ce n'est plus ce fier guerrier, dont le fer étincelant porte l'effroi dans tous les cœurs. Noureddin a baissé un instant son arme triomphante ; il ne pense plus à faire usage de son cimeterre, il en a laissé retomber la pointe. Quelques soldats s'en apperçoivent, et ceux qui fuyaient l'instant d'avant, pensent à revenir sur leurs pas, et à entourer ce musulman, dont le seul turban les faisait trembler. Plusieurs passent derrière lui, et se mettent en devoir d'empêcher sa retraite. Mais qui le premier osera l'attaquer? qui osera porter un défi à celui qui, du moindre revers de son cimeterre, a fait voler tant de têtes? Semblable à Marius désarmé, la seule vue de Noureddin, ses regards, où le feu de la valeur étincelle encore, semblent en imposer et commander la crainte et le respect à ceux qui voudraient essayer de l'arrêter. Cependant un simple écuyer d'Odon de Saint-Amant,

un jeune homme bien né, qui n'attend que l'âge requis pour être mis au nombre des illustres chevaliers du Temple, désolé d'avoir vu Noureddin faire son maître prisonnier, le suit de loin pour épier l'instant de venger le grand-maître qu'il chérit. S'appercevant de la préoccupation de notre héros, et des mouvemens des soldats pour l'entourer, il court, il se précipite sur le cheval de Noureddin, et, pendant que d'une main il saisit les rênes, de l'autre il empoigne avec autant de prestesse que de légèreté, le redoutable cimeterre que Noureddin a cessé de tenir; et lui crie d'une voix aussi forte qu'il lui est possible de l'élever : Rendez-vous, prince! rendez-vous, ou vous êtes mort? Noureddin étonné, lève la tête, et voit au même instant les soldats, à qui l'action du jeune écuyer ranime le courage, s'avancer vers lui le sabre à la main. Vainement Noureddin essaierait de dégager son cimeterre des mains de l'écuyer; avant qu'il pût parvenir

à le lui arracher, il serait au pouvoir des soldats chrétiens qui accourent sur lui. Notre héros, tout surpris encore, préfère se rendre au jeune écuyer, dont la figure noble annonce déjà la valeur. Jeune homme, lui dit-il, je me rends votre prisonnier; je ne me serais point attendu à l'être, et sur-tout en ce moment, où je suis victime de mon imprudence. L'écuyer ne répond rien; et, pendant que les chrétiens applaudissent à son action, et font retentir la plaine de leurs acclamations, il conduit modestement aux avant postes son illustre prisonnier; après l'avoir remis entre les mains des chevaliers, qui marquent un grand étonnement de lui devoir une telle capture, le jeune écuyer, sans paraître trop s'en enorgueillir, mais rempli intérieurement de la joie la plus pure, en songeant qu'il vient d'assurer la liberté de son maître (car il ne doute pas que Noureddin ne soit échangé contre le grand-maître), le jeune écuyer rempli de cet espoir, et

jaloux d'en porter la nouvelle à Odon de Saint-Amant, traverse aussitôt le camp des Sarrazins, où l'on ignore encore que Noureddin vient d'être arrêté. Il se rend à la tente d'Azad; et, s'annonçant comme l'ami du grand-maître, il demande à être introduit près de lui, et à partager sa prison. On lui accorde sa demande; on le conduit près de son maître, qui se montre très-sensible à cette preuve d'attachement de son écuyer, dont l'extérieur simple et timide ne laisse pas soupçonner l'action qu'il vient de faire. Il n'a garde de s'en vanter, tant que les gens d'Azad environnent Odon de Saint-Amant, qui conserve dans les fers un air de sérénité qui prouve que sa grande âme est au-dessus des revers; mais, lorsque l'écuyer, qui fut depuis connu sous le nom de Walter de Montbary, se voit seul avec son maître, il lui fait part de ce qu'il a fait, et de ce qu'il ose en espérer. En apprenant que Walter vient de se distinguer par une action aussi écla-

tante, le grand-maître le presse contre son cœur, et dès-lors prévoit tout ce qu'on peut attendre de ce jeune homme. Il lui annonce qu'il sera un jour la gloire et l'honneur de l'ordre, et lui promet qu'aussitôt que la liberté lui sera rendue, il le mettra au nombre des chevaliers, disant que l'action qu'il a faite en ce jour, lui méritait la dispense d'âge. Cependant nos deux Templiers renferment soigneusement leur joie et leur espoir; ils n'ont garde de laisser transpirer que Noureddin est prisonnier; ils attendent tranquillement que le bruit s'en répande dans le camp. Lorsque cette fatale nouvelle parvient à Azad, il ne peut en croire ses oreilles, et peu s'en fallut que celui qui osa la lui apprendre n'expiât chèrement son indiscrétion : heureusement pour lui qu'on s'empressa de le soustraire à sa fureur; mais le bruit se confirmant de manière à ne pouvoir laisser de doute, Azad, consterné et ne pouvant encore concevoir que Noureddin eût été fait prisonnier,

jura que, si celui qui l'avait arrêté tombait un jour entre ses mains, il vengerait cruellement sur lui l'injure faite à un fils si cher. Il était loin de croire que cet homme était en son pouvoir, et plus loin encore de supposer que Noureddin, ce guerrier si redoutable et si redouté des chrétiens, avait rendu les armes à un simple écuyer, sortant à peine de l'adolescence. Une réflexion calma la colère d'Azad ; ce fut l'espoir d'un échange qu'il se proposa d'effectuer dès le lendemain. Cette circonstance rappelant le grand-maître à son souvenir, pour lequel Noureddin lui avait recommandé les plus grands égards, Azad, songeant aux soins qu'il désirait qu'on prît de son fils dans cet instant, s'occupa de donner des ordres pour qu'on procurât à Odon de Saint-Amant ce qui pouvait lui être nécessaire. Mais, trop affligé pour pouvoir continuer de se battre et de profiter des avantages qui avaient été le fruit de la victoire de Noureddin, il crut devoir ordonner la retraite :

celle des chrétiens s'effectuait en ce moment avec beaucoup d'ordre, et, grâce à l'arrivée de Boémond, la perte et la dispersion de l'armée ne se trouvèrent pas aussi grandes qu'on l'avait craint d'abord.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Azad dépêcha des hérauts pour proposer l'échange du grand maître contre son fils; mais il ne trouva pas les chrétiens disposés à l'accepter de cette manière. Noureddin était un prisonnier trop précieux, trop renommé par sa valeur, pour qu'on consentît à l'échanger contre un vieillard comme le grand maître; on fit sentir qu'il faudrait bien d'autres sacrifices pour obtenir qu'on rende le neveu de Saladin. Les propositions, les prétentions de part et d'autre amenèrent une trêve de quelques jours, pendant laquelle Azad fit tous ses efforts pour obtenir la liberté de son fils. Tout guerrier féroce qu'il était, Azad était un père tendre, et déterminé aux plus grands sacrifices pourra avoir Noureddin. Il finit par proposer aux chrétiens de leur rendre

trois places importantes, Hareng, Rama, Nelford, et le grand-maître. Les chrétiens insistèrent pour qu'on y joignît Damiette ; Azad obtint de Saladin d'y consentir. Des conditions aussi avantageuses ne paraissaient point faites pour être rejetées, et elles eussent sans doute obtenu un plein succès, sans la jalouse perfidie de Théodoric de Trémélai. Ce chevalier qui unissait à beaucoup de bravoure, des dehors imposans et séduisans, enviait depuis long-tems la place et la réputation du grand-maître ; ayant été nommé provisoirement pour suppléer ses fonctions tant qu'il serait prisonnier, il desira retenir en ses mains l'autorité du chef de l'ordre, et pour y parvenir, il usa de ruse vis-à-vis du grand-maître, dont il connaissait la magnanimité.

Les dernières propositions d'Azad étant trop favorables pour pouvoir prendre sur lui de les rejeter, Théodoric de Trémelai parut au contraire très-disposé à les agréer ; mais il annonça qu'il voulait en aller faire part au grand-maître. Il se rendit en

conséquence au lieu où il était détenu ; il lui dit qu'il allait être libre, que les chrétiens, et les chevaliers sur-tout, attachaient trop d'importance au bonheur de le revoir au milieu d'eux, pour n'être pas disposés à faire tous les sacrifices qu'on exigeait. Odon demanda quelles étaient les conditions que les Sarrazins voulaient mettre à sa liberté ; le perfide Théodoric, s'expliquant d'une manière ambiguë, au lieu de lui dire la vérité, lui fit entendre qu'on exigeait une renonciation absolue à toutes prétentions sur les trois places qui devaient être au contraire le prix de la liberté de Noureddin. En présentant les choses sous ce faux jour, il s'étendit sur le grand attachement des chrétiens, pour le grand-maître, sur leur desir de ne rien épargner pour le ravoir ; plus il s'étendait sur ce sujet, plus l'âme grande d'Odon de Saint-Amant se soulevait contre l'idée de coûter de si grands sacrifices à la chrétienneté. — Qu'on me laisse dans les fers, dit ce grand homme ; mon faible bras ne vaut pas qu'on

l'échange à tant de frais. Que puis-je maintenant pour le salut commun ? hélas ! presque rien.... Les années m'ont ravi ma force et ma valeur ; laissez-moi donc finir ici ma triste carrière : pour le peu de tems qui me reste à vivre, je ne veux pas descendre au tombeau, tourmenté de l'idée que j'ai coûté à la chrétienneté ses plus précieux boulevards !.... Charmé de cette réponse, le dissimulé Théodoric de Trémélai insiste encore près du grand-maître, mais de manière à le confirmer dans ses refus ; Odon de Saint-Amant persévère à préférer une prison glorieuse à une liberté trop achetée, et ne montre quelqu'inquiétude que pour son écuyer, dont il regrette de confiner le jeune âge dans la captivité : il voudrait le renvoyer : mais Walter jure qu'il veut rester près de lui.

Théodoric de Trémélai se retire et se hâte d'instruire Azad de la résolution du grand-maître. La fureur d'Azad ne peut se peindre en apprenant ses refus. Dans son ressentiment, il immolerait de sa main ce

vénérable vieillard, si la crainte qu'on n'use de représailles envers son fils, n'enchaînait sa fureur. Mais, sans respect pour l'âge et la dignité du grand-maître, il le fait charger d'indignes fers et enfermer dans un cachot mal-sain, où on ne lui donne que des alimens grossiers.

Les Chrétiens se vengent de ce traitement sur Noureddin, que Théodoric fait de même reléguer dans un cachot; mais la jeunesse de notre héros lui donne la force de supporter les horreurs d'une telle captivité; sa santé s'en ressent, il est vrai; mais elle n'est point aussi sensiblement altérée que celle du vénérable grand-maître, qui succombe bientôt sous ces excès de rigueur. Vainement son écuyer fait tous ses efforts pour l'adoucir, vainement il réclame des alimens plus convenables pour son maître, et l'aidant à supporter le poids de ses fers, il attendrit les gardes par ses prières: ce qu'il peut obtenir de leur pitié ne suffit pas pour soutenir les forces d'Odon de Saint-Amant; malgré tout son cou-

rage, ce vieillard s'éteint chaque jour, et tout annonce qu'il ne tardera pas à descendre au tombeau. Cependant le bruit des rigueurs exercées contre lui, parvient aux oreilles de Saladin. Le sultan est indigné en apprenant ce qu'Azad s'est permis de faire contre ce grand homme, qu'il estime, et dont il révère les vertus : Saladin savait les apprécier, même chez ses ennemis. Il ordonne qu'on transporte le grand-maître dans une prison plus convenable ; et qu'on prenne soin de sa santé. L'officier, chargé des ordres du sultan, se rend au cachot où languit Odon de Saint-Amant; il remplit de joie son écuyer, en lui faisant connaître les intentions de Saladin ; mais le maître qu'il chérit si tendrement, est dans un tel état de faiblesse, qu'on craint de hâter la fin de ses jours, en le transportant. On s'arrange du moins pour tempérer un peu l'humidité de son cachot ; on prend toutes les précautions possibles pour le rendre moins mal-sain, et quelques restaurans administrés au vieillard lui donnent

assez de force, pour lui permettre de recevoir la visite de Saladin, qui ne dédaigne pas de venir le voir dans sa prison.

A la vue de cette victime d'un frère inhumain, à la vue de ces énormes fers, placés encore dans un coin du cachot, de ces fers dont on vient de délivrer les mains vénérables d'Odon; à la vue de cet homme respectable, qui porte dans ses traits l'empreinte de tout ce qu'il a souffert, Saladin, dit-on, se sentit si irrité contre Azad, que, si le grand-maître n'eût intercédé pour lui, il aurait payé de sa vie l'abus qu'il avait fait de son pouvoir; mais, ne voulant point laisser sa cruauté impunie, il le bannit pour dix ans de sa présence, et décida qu'il serait exclu pendant ce tems de toutes parts au butin et aux prisonniers de guerre.

Remis de la première impression que lui avait faite la vue du grand-maître, Saladin lui parla avec bonté, et lui témoigna son étonnement de ce qu'il avait pu rejeter

des conditions aussi avantageuses que celles qu'on avait mises à sa liberté. — Avantageuses, dit le grand-maître; dites donc humiliantes! — Humiliantes! reprend Saladin; pouvez-vous appeler de ce nom celles qui vous faisaient recouvrer Damiette, l'œil de l'Orient, et des forteresses importantes?... L'étonnement que manifesta à son tour le grand-maître, produisit un éclaircissement qui lui fit connaître toute la perfidie de Théodoric de Trémelai. Cependant Odon eut la sagesse d'en cacher une partie à Saladin, qui s'indignait que des chrétiens pussent agir avec autant d'indignité.

Saladin, en se retirant, ordonna de prendre les plus grands soins du grand-maître, et lui annonça que sa liberté, sans aucune condition, lui serait rendue, aussitôt qu'il serait en état d'en jouir. Mais, hélas! ce respectable vieillard ne vécut pas assez pour profiter des bontés du sultan; peu de jours après cette visite, et qu'il eut

été transporté dans un lieu plus salubre, malgré tous les soins qu'on prit de son rétablissement, il expira des suites des rigueurs de sa captivité. Saladin donna des larmes à sa mort ; il lui fit rendre les plus grands honneurs, et renvoya son corps à son ordre, comme Odon de Saint-Amant avait paru le desirer.

Quoique Théodoric de Trémelai, qui s'était si mal conduit dans cette circonstance, n'eût aucune des qualités indispensables à un chef d'ordre, cependant il sut employer assez d'adresse pour être élu grand-maître, et succéder à celui dont il avait causé la mort. Dissimulant la haine qu'il avait secrètement porté à Odon de Saint-Amant pendant sa vie, il fit après sa mort l'éloge de ses vertus, et versa des larmes feintes sur son tombeau. Walter, son écuyer, en versa de plus réelles ; le sultan Saladin, avait, dit-on, offert à ce jeune homme de très grands avantages, s'il voulait rester près de lui ; mais les ayant tous refuses, et n'ayant

témoigné d'autre desir que de rejoindre ses frères, Saladin lui rendit sa liberté; et ce fut lui qui ramena aux chevaliers, les restes vénérables du grand-maître. Il leur remit en même tems son testament, dont plusieurs articles le concernaient personnellement. Touché des vertus de ce jeune homme, et du tendre attachement dont il lui avait donné des preuves, Odon de Saint-Amant lui avait conféré l'ordre de la chevalerie dans sa prison, et il priait instamment ses frères de confirmer ce qu'il avait fait, et de suppléer aux cérémonies qu'il n'avait pu faire, faute d'armes.

Cette volonté du défunt grand-maître fut combattue par le nouveau, qui se récria beaucoup sur le défaut d'âge de Walter; mais les services qu'il avait rendus à Odon de Saint-Amant, joints à la bravoure dont il avait fait preuve, en faisant Noureddin prisonnier; sa naissance d'ailleurs, qui était connue de quelques-uns des chevaliers, les engagèrent à passer par-dessus

les règles ordinaires ; ils le reçurent au milieu d'eux, malgré l'espèce d'opposition de Théodoric de Trémelai, qui lui portait une partie de l'aversion qu'il avait eue pour son maître.

Walter de Montbary, reçu chevalier, songea à s'informer de ce qu'était devenu son prisonnier : Noureddin languissait encore dans son cachot. La reconnaissance que Walter devait à Saladin, ne lui permettait pas de voir avec indifférence l'inhumanité dont on usait envers son neveu ; mais, sans crédit dans l'ordre, pouvait-il demander compte au grand-maître de sa conduite ? pouvait-il se permettre de blâmer sa rigueur, à l'instant même où il venait d'être reçu chevalier, pour ainsi dire malgré lui ? Walter dut donc attendre que quelques succès en diverses rencontres, lui eussent donné le droit d'émettre une opinion. La guerre se continuait avec des succès divers ; Walter se distingua bientôt, et se lia d'amitié avec le célèbre Conrad de Stauf

Il lui parla de Noureddin, et lui fit aisément sentir qu'il était de l'honneur de l'ordre, d'adoucir sa captivité. Conrad de Stauf promit de s'en occuper : il en parla à plusieurs chevaliers ; et, à la première assemblée générale, on força le grand-maître à rendre compte de la conduite qu'il avait tenue envers le neveu de Saladin. On l'obligea de consentir à son élargissement, et il fut arrêté que sa garde serait confiée au brave Conrad de Stauf. Celui-ci s'empressa d'aller tirer notre héros de son cachot ; touché de l'état où il le trouva, et de la dignité qu'il conservait dans les fers, il mit tous ses soins à le consoler des durs traitemens qu'il avait éprouvés. Il le prit chez lui, et par ses égards, par ses attentions, chercha à le dédommager de tout ce qu'il avait souffert. Noureddin avait l'âme trop noble pour n'être pas reconnaissant de ce que Conrad faisait pour lui. Ce chevalier passait avec son prisonnier tout le tems que lui laissaient ses occupa-

tions : l'estime et l'amitié ne tardèrent pas à les lier très-étroitement. Conrad de Stauf découvrait en Noureddin des qualités qui l'étonnaient ; il s'appercevait qu'il n'était point un homme ordinaire, et qu'il possédait des vertus qu'on rencontre rarement, même chez les chrétiens. Chaque jour il s'attachait davantage à notre héros, il gémissait avec lui de voir prolonger sa captivité; il appuyait de tout son pouvoir les propositions que faisait Saladin pour obtenir la liberté de son neveu ; mais les chrétiens s'appercevaient trop de quel avantage il leur était de retenir un guerrier tel que Noureddin, pour ne pas se montrer extrêmement difficiles sur les conditions de sa rançon; ils la mettaient à si haut prix, que Saladin, malgré tout son attachement pour Noureddin, ne pouvait se décider à acheter sa liberté par des sacrifices tels que ceux qu'on exigeait. Se flattant qu'elle serait le fruit de nouveaux succès sur les chrétiens, il continuait de les poursuivre avec

acharnement. Cependant ceux-ci, qui voyaient chaque jour disparaître quelques-uns de leurs plus fameux guerriers, qui succombaient dans les combats, calculaient l'instant où ils seraient forcés de rendre Noureddin ; et, en se rappelant tous les hauts faits qui l'avaient déjà illustré, ils pensaient, avec douleur, que le moment de son retour aux armées de son oncle, serait peut-être celui de leur entière défaite. Un jour qu'on agitait cette question, et qu'on mettait en avant tous les motifs qui devaient déterminer à le garder, en même tems qu'on émettait la difficulté de se refuser aux nouvelles propositions du sultan, Philippe, comte de Flandre, qui se trouvait dans cette assemblée, et dont le caractère faux et perfide s'accordait parfaitement avec celui du grand-maître, avec qui il était intimement lié, fit entendre qu'il était un moyen bien simple de se défaire des inquiétudes que donnait le prince Sarrazin ; ce moyen n'était autre que de mêler du poison dans ses

alimens. A cet indigne conseil, le Grand-Maître n'oppose qu'un silence approbatif ; les chevaliers se taisent aussi, quelques-uns par étonnement, d'autres par une lâche complaisance pour Théodoric, qu'ils s'apperçoivent être du sentiment du comte de Flandres : mais Conrad de Stauf et Walter ne savent point autoriser le crime, ils s'élèvent avec force contre l'indignité de la proposition ; Conrad annonce que non-seulement il la combattra de tout son pouvoir ; mais que, si elle passait, si les chevaliers pouvaient oublier les lois de l'honneur, et se décider à les enfreindre, lui seul défendrait contre eux son prisonnier, et ne permettrait jamais qu'on l'assassine aussi lâchement. La fermeté de Conrad de Stauf réveille la partie saine des chevaliers ; ils s'unissent contre ceux dévoués au grand-maître, et l'odieuse proposition de Philippe est rejetée à l'unanimité.

Cependant le danger qu'a couru son prisonnier, redouble l'attachement que Conrad lui porte. Dans

la crainte que le comte de Flandre n'emploie la trahison pour s'en défaire, il veille attentivement sur lui, lui laissant d'ailleurs assez de liberté pour pouvoir s'échapper s'il en eût eu le dessein : mais Noureddin pense trop noblement pour abuser des bontés et de la confiance de Conrad de Stauf ; il était trop généreux pour exiger de lui quelque chose de contraire à son devoir, et pour vouloir être délivré autrement que par un échange public, qui procurât aux chrétiens un avantage proportionné à l'importance de sa personne. Noureddin profita seulement de la liberté qu'on lui laissait, pour faire passer de ses nouvelles à Isménie, et pour l'engager à lui donner de celles de la princesse.

Le desir de rapporter ce qui suivit la captivité du prince Sarrazin, nous avait obligés de quitter un instant la triste Zoé, que nous allons retrouver à son couvent.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

568254